

THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

HISTOIRE
DES
GLISES BAPTISTES
dans le Monde

Par

GEORGES ROUSSEAU

Pasteur

IÉTÉ DE PUBLICATIONS BAPTISTES

48, Rue de Lille

PARIS

HISTOIRE
DES ÉGLISES BAPTISTES
dans le Monde

HISTOIRE
DES
ÉGLISES BAPTISTES
dans le Monde

Par

GEORGES ROUSSEAU

Pasteur

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS BAPTISTES

48, Rue de Lille

PARIS

BX6231
.R86



3036

AVANT-PROPOS

Ce livre est un manuel d'étude, destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles qui, dans les pays européens de langue française et dans les territoires d'outre-mer où se parle le français, désirent connaître l'histoire de chrétiens et de chrétiennes qui, pendant de longs siècles, même au sein de ce qu'on a appelé la « Civilisation chrétienne », ont été considérés comme des réfractaires et traités comme des « hors la loi » : cela, parce qu'ils refusaient de porter leurs enfants sur les fonts baptismaux des édifices cultuels construits aux temps où ce qu'on appelait « l'Eglise » était liée au Gouvernement civil — l'État — .

Sachant, comme Pierre et les Apôtres, qu'« il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29), les « objecteurs de conscience » que furent ces chrétiens baptistes ont souffert beaucoup, plus que nous ne pouvons imaginer, « eux dont le monde n'était pas digne ». Sachons être reconnaissants envers Dieu pour ce que fut leur témoignage devant les hommes.

Ce Manuel ne prétend pas remplacer l'important ouvrage « Histoire des Baptistes » qu'écrivit il y a plus d'un demi-siècle le pasteur C.A. Ramseyer, en collaboration avec Paul Besson. Sur certains points, cependant, il le complète, car depuis lors, l'historiographie du Baptisme a permis d'apporter un peu de lumière sur quelques aspects, jusque-là restés dans l'ombre, de notre Histoire.

Pour le Baptisme anglo-saxon, j'ai utilisé les ouvrages de H.C. Vedder et de A.H. Newman, pour le Baptisme d'Europe continentale, ceux de J.H. Rushbrooke, longtemps l'animateur de l'Alliance Baptiste Mondiale. Parmi les vivants, je dois remercier les professeurs W.O. Lewis, Secrétaire de l'Alliance Baptiste Mondiale, et Ernest A. Payne, d'Oxford, qui m'ont rendu de précieux services. Les descendants de J.B. Crétin et de François Vincent, pionniers du Baptisme français, et le pasteur R. Dubarry, m'ont également aidé dans la rédaction de certains chapitres de ce volume. Je leur en suis reconnaissant.

G. ROUSSEAU
Janvier 1951.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE

LE CHRISTIANISME DES PREMIERS SIÈCLES

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉGLISES SOUS L'OPPROBRE

TROISIÈME PARTIE

LES ÉGLISES BAPTISTES DANS L'ACTION ÉVANGÉLISATRICE

INTRODUCTION

Avant de quitter ses disciples, à la fin de sa vie terrestre, le Christ leur dit : « Allez, faites de toutes les nations mes disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » Cet ordre de marche définit le rôle de l'Église du Christ. Pour s'y conformer, les premiers chrétiens ont prêché l'Évangile, fondé des assemblées de croyants (ou « églises ») et enseigné la foi et l'obéissance à Jésus Christ comme le principe de la vie chrétienne.

Le Christ a placé au centre de son enseignement le Royaume de Dieu. Ce Royaume, c'est le domaine des relations qui s'établissent entre Dieu et les rachetés sur qui Dieu règne, personnellement et spirituellement, par son Messie, le Christ.

L'Église existe dès que l'Évangile est prêché avec la puissance du Saint-Esprit et que des âmes se convertissent à Dieu. L'Évangile est l'interprétation de Jésus Christ dans le Nouveau Testament, à la lumière de l'Ancien Testament ; c'est la « Bonne Nouvelle » du salut gratuit de Dieu, par le sacrifice du Christ. L'homme qui se repent de son péché et croit en Christ reçoit ce salut ; il entre ainsi dans une relation nouvelle à l'égard de Dieu, celle d'un fils envers son Père.

Le rassemblement d'hommes et de femmes qui ont ainsi répondu à l'appel de Dieu, soit localement, soit universellement, c'est l'Église. Devenus frères et sœurs en Christ, ceux-là acceptent de se soumettre à une Loi nouvelle, celle du Royaume de Dieu. L'Église chrétienne n'est pas le Royaume de Dieu, mais elle en est le reflet sur la terre, le signe annonciateur.

Le mot grec *ecclesia* exprime l'idée d'un « appel hors de » — hors d'un monde déchu et perdu —. Dans la plénitude du terme, l'Église chrétienne est l'ensemble de tous ceux qui ont reçu vocation de Dieu pour être unis au Christ, leur Seigneur ; par leur baptême, symbole de repentance envers Dieu et de foi en Christ, ils ont confessé publiquement leur réponse à l'appel divin ; ils sont ainsi devenus les membres d'un Corps spirituel, dont Christ est la Tête — ou le Chef —.

L'Église chrétienne existait en puissance lorsque deux disciples de Jean-Baptiste suivirent Jésus et crurent en lui comme Messie. Un peu plus tard, Pierre apporta sa contribution à l'édification de l'Église lorsqu'il confessa Jésus comme Messie et Fils de Dieu. Mais ceux qui, comme lui, n'avaient été jusque-là que des disciples de Jésus — lequel vivait alors corporellement au milieu d'eux — ne devinrent effectivement membres d'une Église chrétienne qu'à la Pentecôte. Ce jour-là, l'Esprit de Dieu descendit sur les disciples réunis, et le Christ crucifié, ressuscité et glorifié manifesta sa présence et sa puissance au milieu d'eux. L'assurance de la victoire de Jésus sur le péché et sur la mort devint pour des milliers d'hommes un fait d'expérience personnelle.

Ceux qui avaient accueilli la prédication de Pierre et s'étaient repentis de leur péché confessèrent dans le baptême leur foi au Sauveur mort, ressuscité et vivant à toujours. C'est ainsi qu'ils furent agrégés à l'Église naissante. La réalité spirituelle du Messie victorieux fut confirmée par une action missionnaire que rien ne devait dès lors arrêter. Et cela, par le témoignage spontané des chrétiens eux-mêmes, parmi les Juifs d'abord, puis parmi les Nations (païennes).

PREMIÈRE PARTIE

LE CHRISTIANISME DES PREMIERS SIÈCLES

CHAPITRE I

LES ÉGLISES DU NOUVEAU TESTAMENT : FOI, VIE, CULTE ET DISCIPLINE.

La « marque » du Christ.

Les chrétiens du premier siècle se caractérisaient par une foi religieuse intense, fondée sur une expérience vivante et personnelle du salut en Jésus Christ. L'Église n'était pas alors, comme elle le deviendra plus tard, une institution sacerdotale, mais une communauté d'hommes et de femmes nés à la vie de l'Esprit, confessant le même Seigneur, dans une même foi, et unis en un seul corps, dont ils étaient les membres, par le moyen d'un même baptême. La force de cette Église ne venait point de la richesse de ses membres, ou de leur condition sociale, ni même d'une organisation solidement charpentée et hiérarchisée réunissant les diverses communautés locales, mais elle était dans la vie débordante d'amour et de joie des chrétiens qui composaient ces assemblées. Détachées du monde, ces églises n'en étaient pas moins ouvertes à tous ceux qui acceptaient de s'enrôler sous les ordres de leur Seigneur et de porter ainsi la marque du Christ.

Ce que croyaient et prêchaient les premières églises.

Les chrétiens des églises primitives croyaient en un seul Dieu, juste et saint, qui ne tolère à ses côtés aucune idole. Ce Dieu demande à être adoré et servi par des créatures humaines qui soient dignes de lui. Or l'homme naturel est pécheur et étranger à la vie de l'Esprit. Son péché lui cache la face de Dieu. Il faut donc que l'homme soit régénéré, et que son péché soit effacé, expié. Et cela ne peut être fait par aucun moyen humain. C'est pourquoi le Christ est venu, lui le Fils de Dieu. Il a donné sa vie, il a été immolé sur la Croix pour racheter l'humanité pécheresse et perdue. Par la foi au sacrifice de Jésus et à sa résurrection glorieuse, le pécheur est pardonné et justifié. Uni à son Sauveur, il entre maintenant dans une vie nouvelle, que dirige et qu'inspire l'Esprit de Dieu. Cela, c'est la sainteté, contre laquelle s'acharne Satan, l'Adversaire de Dieu et de nos âmes.

Aussi est-ce dans une lutte constante, menée avec des armes spirituelles, que le croyant parvient à demeurer vainqueur ; d'autant plus qu'il sait que la victoire finale appartiendra à Jésus Christ, lequel est maintenant « assis à la droite de Dieu» mais reviendra bientôt. Non plus pour souffrir, dans l'abaissement, mais pour régner, dans la gloire, avec les siens, et établir enfin son Royaume de justice et de paix.

Vie et pratiques cultuelles.

Par leur foi vécue avec toutes ses exigences, les premières églises chrétiennes se mettaient en marge du monde. Elles constituaient même dans la société païenne comme un corps étranger, inassimilable, répondant à leur vocation divine d'être au sein de ce monde des témoins vivants et vrais, au risque d'y subir la persécution et le martyre. Néanmoins, par la puissance spirituelle dont leur témoignage était animé, par leur piété joyeuse et leur ardente charité fraternelle, ces premiers chrétiens exerçaient un grand attrait sur les masses païennes qui les entouraient. En dépit des persécutions, ils augmentaient en nombre. Spontanément, par la simple force de l'exemple, ils exerçaient une influence de plus en plus marquée sur la Société.

Les pratiques cultuelles des premiers chrétiens étaient simples, dénuées de tout faste et de toute somptuosité. Le rite d'entrée du disciple dans l'Église était le baptême. Donné par immersion, comme le mot grec *baptisma*

l'indique, le baptême était comme une mort au monde, un ensevelissement de courte durée, suivi d'une résurgence hors de l'eau emblématique, image de la résurrection avec Christ. Et ce baptême était non seulement un acte symbolique de fidélité et d'obéissance mais aussi une confession de foi, qui engageait pour la vie. En cela le baptême chrétien était radicalement différent de la circoncision juive qui, sous l'Ancienne Alliance, faisait d'un enfant israélite mâle un héritier de la promesse selon la chair. Sous la Nouvelle Alliance, la naissance naturelle ne faisait de personne un membre de la Communauté. Il y fallait une naissance d'En-haut, selon l'Esprit, parce que l'Église du Christ était fondée non sur le lien familial ou racial du sang et de la chair, mais sur une union spirituelle et individuelle de l'âme avec Dieu, par Christ.

Une autre pratique cultuelle était la « fraction du pain », qui devait revêtir un peu plus tard la forme de la Cène. Elle était primitivement une « agape », un « repas d'amour », répondant à une double intention : marquer la réalité de la communion spirituelle des disciples du Christ, lequel était mort pour expier leurs péchés, puis aussi satisfaire d'une façon pratique aux exigences de la charité chrétienne envers les frères moins privilégiés sous le rapport de la fortune. Plus tard, sur la recommandation de saint Paul, et pour éviter certains abus, la Cène fut séparée des repas de ce genre. Elle se réduisit au partage entre disciples, au cours d'une réunion d'actions de grâce et de louange, du pain et du vin, symboles du corps et du sang de Jésus, donnés pour la rémission des péchés et la nourriture de l'âme.

Formes de culte des premières assemblées chrétiennes.

Imitation libre du culte de la synagogue juive, le culte chrétien primitif n'en était pas moins, dans son ensemble, essentiellement original. Car l'adoration du Dieu vivant, en la personne de Jésus le Seigneur, et la pratique des dons charismatiques, sous l'action de l'Esprit, apportaient des éléments entièrement nouveaux. D'où la simplicité et la spontanéité du culte, exempt de toute rigidité formaliste ; tout croyant pouvait y prendre une part active.

Il existait trois sortes de réunions : 1) Les réunions d'édification, constituées de cantiques, de prières, de lectures de la Loi et des Prophètes (Ancien Testament)

ou de fragments d'épîtres apostoliques et d'évangiles, puis de commentaires sur ces lectures, avec exhortations prophétiques; 2) Les réunions d'actions de grâce et de louange, qui entouraient la célébration de la Cène; 3) Les réunions d'affaires, où étaient examinées en commun les questions d'ordre matériel ou administratif.

Ces réunions se tinrent d'abord au soir du jour du Sabbat, puis le lendemain, jour de la résurrection du Seigneur et de l'événement de la Pentecôte (le « Jour du Seigneur »). Pendant un certain temps, les premiers chrétiens, qui étaient des Juifs, continuèrent à observer le 7e jour de la semaine (Sabbat) en même temps que le 1er (l'actuel « dimanche »). Mais les convertis venus du Paganisme ne prirent jamais cette habitude, et l'observance du Sabbat juif (7e jour) finit par disparaître.

La discipline des églises primitives.

Le fait que seuls les convertis étaient admis dans l'Église, en tant que membres, réduisait à peu de chose l'exercice de la discipline ecclésiastique. L'Écriture et les instructions apostoliques, celles de Paul en particulier, fournissaient de nombreux critères d'une authentique nouveauté de vie (régénération spirituelle). Il s'ensuivait que l'Assemblée se réservait aussi le droit d'exclure de la Cène les membres indignes (excommunication), puis de les réadmettre éventuellement après un temps d'épreuve.

Toute église primitive était dans un certain sens une école de sanctification mutuelle, sous le magistère de la Parole et de l'Esprit. Ainsi, en quelque sorte, les nouveaux membres contractaient une obligation morale de promouvoir, dans la mesure de leurs moyens, les intérêts spirituels de la communauté et de chacun en particulier. En outre la pratique fréquente du baptême, et celle, hebdomadaire, de la Cène, étaient autant d'occasions pour les membres des diverses assemblées de se réexaminer spirituellement, à la lumière du regard de Dieu.

CHAPITRE II

ORGANISATION ET GOUVERNEMENT DES ÉGLISES DU NOUVEAU TESTAMENT

La seigneurie du Christ acceptée par tous.

La personne du Christ vivant, mort puis ressuscité et glorifié, occupait la place primordiale dans la commu-

nauté chrétienne de Jérusalem et dans son gouvernement. Il en était de même dans toutes les autres assemblées locales de chrétiens de la Nouvelle Alliance. Chacune de ces communautés était, dans un sens absolu, « l'Église du Christ ». En cela, chaque communauté locale était le modèle ou l'exemple de l'Église universelle dont Jésus Christ est le Fondement et le Chef. « Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême » (Ephésiens 4:5) : d'où l'unité de l'Eglise, dans un sens à la fois organique et mystique.

A Jérusalem, les chrétiens de la première église se considérèrent un certain temps comme faisant partie de la Communauté juive. A ce titre ils continuèrent à fréquenter le Temple et à observer les pratiques juives, tout en se réunissant aussi à part, dans la Chambre Haute ou dans des maisons particulières. Mais leur piété nouvelle, centrée sur le Christ vivant, seul Sacrificateur et Roi, s'accommodait mal du cérémonial ritualiste du Temple ou du culte légaliste des synagogues, conduit par les scribes. Finalement, la pratique du baptême au Nom de Jésus amena ces Juifs devenus chrétiens à se séparer du Judaïsme et à se constituer en une assemblée entièrement nouvelle, unie par la foi messianique et animée par l'Esprit Saint.

Pierre et Jean, puis plus tard Jacques, furent les premiers conducteurs de cette église, sans exercer pour cela la moindre autorité administrative d'un collège clérical. Il en fut de même dans les autres églises créées grâce au témoignage de chrétiens persécutés et dispersés, ou à l'activité missionnaire de l'apôtre Paul. Christ, le Seigneur, fut toujours reconnu comme le seul Chef, présent, vivant et agissant par son Esprit Souverain, au sein de toute communauté chrétienne.

La vie communautaire des premières églises chrétiennes provoque la naissance d'une ébauche d'organisation.

L'attente d'une prochaine venue en gloire de Jésus aidait les premiers chrétiens à demeurer une communauté de pèlerins sur cette terre, à ne pas s'attacher aux biens matériels, tout en vaquant à leurs occupations et en travaillant de leurs mains pour subvenir à leurs besoins quotidiens. L'espérance joyeuse du Royaume qui vient illuminait toute leur vie, individuelle et sociale.

Cela amena les premiers chrétiens à pratiquer, pendant un certain temps, une sorte de communisme évangélique,

spontanément et volontairement, afin de parer aux inégalités qui existaient entre eux. (Actes des Apôtres 2:42 à 47 ; 4:32 à 37). Cette forme d'entr'aide fraternelle ne fut pas sans impressionner vivement les masses populaires opprimées, et révoltées par les injustices et la détresse économique d'un monde païen décadent. Et ceci explique en partie le rapide accroissement en nombre des premières communautés chrétiennes, composées en majorité d'éléments appartenant aux classes les moins privilégiées de la société.

Dans l'église de Jérusalem, la première ébauche d'organisation administrative apparut, sous la direction des apôtres, pour régulariser l'aide accordée aux membres peu fortunés de l'assemblée. Cela, par l'institution des *diacres*, désignés pour « le service des tables ». Ces sept hommes, élus par l'assemblée, devaient être « pleins de sagesse et remplis du Saint Esprit ». (Actes 6 : 1 à 6) Deux d'entre eux, Etienne et Philippe, furent aussi évangélistes, secondant en cela les apôtres.

Charges et ministères dans les églises primitives.

Ainsi commença à se développer au sein des diverses églises un mode d'organisation et de gouvernement, destiné à assurer l'ordre et la régularité dans le fonctionnement de la vie des chrétiens assemblés en communautés fraternelles, tant sous son aspect spirituel et cultuel que sous son aspect matériel et pratique.

Un principe essentiel reçu par tous était que chacune des fonctions exercées dans l'église le serait en vertu d'une vocation de Dieu, ou d'un don de grâce, par l'Esprit (du grec *charisma*, don de grâce) : soit que ceux chargés de ces fonctions fussent choisis par les membres de l'église (charges électives), soit qu'ils fussent simplement reconnus en vertu des dons spirituels qu'ils avaient reçus de Dieu (ministères charismatiques).

A) *Charges — ou ministères — électifs*. — Le Nouveau Testament mentionne deux sortes de charges électives.

1) Celle des *presbytres* (ou *anciens*), lesquels exerçaient une activité aux côtés des apôtres, à la tête des églises. Leur âge, leur qualité d'hommes expérimentés ou leurs aptitudes particulières dans les choses spirituelles les faisaient « mettre à part » pour la conduite des églises (Actes 11:30 ; 14:23 ; 15:4, 6, 22, 23 ; I Timothée 4:14). Ces mêmes hommes furent aussi appelés *pasteurs* — ou bergers — (Ephésiens 4:11) ; alors que dans les régions

helléniques où furent édifiées des églises, on désigna ces hommes par un terme en usage chez les Grecs, celui d'*évêques* — du grec *episcopos*, surveillant — (Actes 20:28; Philippiens 1:1 ; I Timothée 3:2 ; Tite 1:7).

2) Une seconde classe de chrétiens responsables d'une charge élective était celle des *diacres* — du grec *diaconos*, serviteur — (Actes 21:8 ; Philippiens 1:1 ; I Timothée 3:8 à 12). Alors que les anciens étaient surtout chargés de la prédication de la Parole et de la surveillance générale — surtout spirituelle — des églises, les diacres s'occupaient plus spécialement de l'aspect matériel de la vie des communautés et de la bienfaisance.

Anciens et diacres étaient, après leur élection, mis à part par l'imposition des mains et la prière de l'église ou de ses commettants.

B) *Ministères charismatiques.* — En plus des charges électives, le Nouveau Testament mentionne des ministères exercés dans l'église, en vertu de dons de grâce reçus de Dieu. En particulier ceux d'apôtres, de prophètes, de docteurs et d'évangélistes (Éphésiens 4:11, 12). D'autres sont énumérés dans Romains 12:6-8 et I Corinthiens 12:1-11. (ministères-dons).

Souvent, ministères et charges se recouvrent. Le Nouveau Testament ne laisse nulle part entendre qu'il existait une hiérarchie quelconque au sein des églises, ou même une ligne de démarcation entre « clercs » et « laïcs ».

Les églises locales primitives dans leurs rapports mutuels.

Les églises primitives ou leurs conducteurs n'étaient liés entre eux par aucune obligation administrative provenant d'une organisation hiérarchisée. L'unité qui pouvait exister entre les églises était fondée sur le partage de la même vie en Christ, dans le même esprit, grâce à la libre acceptation d'une même doctrine. S'il y avait coopération entre elles, elle était volontaire, en vertu d'une commune et joyeuse obéissance de frères unis au même Seigneur. Même l'église de Jérusalem, antérieure aux autres, ne revendiquait aucune autorité particulière. Si son avis était parfois demandé, il n'était pas imposé, au nom d'une primauté quelconque, spirituelle ou administrative.

Les églises locales, quoique indépendantes et autonomes sauf à l'égard du Christ, leur Chef, étaient morale-

ment et spirituellement interdépendantes. La belle description analogique faite par Paul dans I Corinthiens : 12, relative au corps et à ses membres, pouvait s'appliquer aussi bien à l'église locale prise isolément qu'à un groupe d'églises locales d'une même région, ou aux églises dans leur ensemble.

Lorsque des assemblées représentatives avaient lieu, leurs décisions n'étaient pas obligatoires. Tout dépendait de l'esprit de bonne volonté et de libre et loyale coopération fraternelle, ce qui ne venait que de Dieu seul ou des directives de sa Parole. Il n'y eut jamais d'autre unité recherchée, entre les églises, que celle de l'Esprit.

Les communautés chrétiennes au sein de la communauté civile.

Les églises du Nouveau Testament ne témoignaient de soumission qu'au Christ, leur Seigneur. Leur rôle au sein de la société ou communauté civile était uniquement celui de l'exemple d'une vie d'amour, de paix et de justice. Par la force de leur influence spirituelle et morale, elles pouvaient donc exercer spontanément une action salutaire autour d'elles. Inversement, ces églises étaient prêtes à reconnaître le bien-fondé d'une autorité de la communauté civile (l'État), dans les questions d'ordre temporel, et dans la mesure où les exigences de cette autorité n'entraient pas en conflit avec celle de Dieu. Ces églises étaient même exhortées à aider l'État dans sa tâche, et à prier pour ses gouvernants. Mais si l'État enjoignait des mesures contraires à celles que la conscience chrétienne recevait de Dieu, c'était à Dieu qu'il fallait obéir d'abord. (Romains 13:1 à 7 ; I Timothée 2:2 ; Tite 3:1 ; I Pierre 2:13, 14 ; Actes 4:19, 20 ; 5:29).

CHAPITRE III

MARQUES DE DÉGÉNÉRESCENCE DES ÉGLISES PRIMITIVES AU COURS DES SIÈCLES POST-APOSTOLIQUES

Le vin nouveau dans de vieilles outres.

Jésus avait mis en garde ses disciples contre l'imprudence qui consisterait à mettre du vin nouveau dans de vieilles outres (Matthieu 9:17). Et les derniers écrits du

Nouveau Testament dénoncent les dangers de la venue de faux docteurs, susceptibles d'entraîner des déviations de la ligne de conduite et d'action tracée dans l'Écriture, pour l'Église de Dieu dirigée par l'Esprit (II Timothée 4:3 ; II Pierre 2:1). L'histoire du Christianisme au cours des siècles post-apostoliques prouve que ces avertissements n'étaient pas vains. Les chrétiens d'alors, anciens Juifs ou païens, manquant souvent de vigilance et de clairvoyance spirituelles, ont cru bien faire en élargissant les bases de leurs églises, pour étendre davantage leur champ d'action. Dans le but d'assurer la conservation et l'expansion de la foi et de la vie du Christianisme, ils les ont amalgamées aux formes cultuelles de leurs anciennes religions.

Ils ont versé le vin nouveau de l'Évangile du Christ dans de vieilles outres, incapables de le conserver. Le contenu du Message chrétien a été ainsi altéré, sinon perdu, pendant que son contenant — les principes essentiels de formation de l'Église du Christ — a été dénaturé. Cette dégénérescence a eu des effets ruineux pour la chrétienté évangélique telle que le Nouveau Testament la faisait entrevoir.

La duperie des religions ante-chrétiennes.

Les diverses religions non-chrétiennes — antérieures au Christianisme, ou ses contemporaines des premiers siècles — faisaient dépendre le Salut d'une exacte observance de leurs ordonnances rituelles. En cela le Judaïsme légaliste des Pharisiens et les religions païennes dites « de mystères » (cultes d'Eleusis, d'Orphée, de Cybèle ou de Mithra) se rejoignaient. Les rites d'initiation ou autres pratiques rituelles en usage étaient des signes extérieurs de grâces intérieures. Insensiblement, ils en vinrent à *conférer* ces grâces. La façon dont ils étaient accomplis avait donc une grande importance. Quant aux hommes qui présidaient à leur accomplissement, ils constituaient une classe de gens à part, les prêtres, les hommes « saints », le *sacerdos*. Ainsi le formalisme se substitua au spiritualisme, déjà au sein des religions non-chrétiennes. Et grâce à ces artifices, ces religions gagnèrent beaucoup d'adeptes.

Sous diverses influences, le Christianisme naissant se laissa imprégner par l'idée de pratiques semblables. Il tombait manifestement dans les pièges contre lesquels les écrivains du Nouveau Testament l'avaient mis en garde.

Trois chausse-trapes sous les pieds de l'Église naissante.

Les disciples du Christ ont été appelés à constituer au sein de l'humanité pécheresse et perdue une «assemblée » de croyants qui fût une réalité surnaturelle, d'essence spirituelle, unie à son Chef comme le corps humain est uni à la tête. Cette Eglise, en sa qualité de Témoin du Christ devant un monde à sauver, courait le risque d'être persécutée et de souffrir. Et c'est ce qui lui arriva, pendant plus de deux siècles. Cette voie difficile était celle de l'obéissance. Après quelques siècles, qu'était devenue cette Eglise? Une vaste et fastueuse organisation, puissance à la fois temporelle et spirituelle dont le chef était installé sur le trône des Césars, et qui persécutait à son tour ceux qui refusaient de se soumettre à son empire, les « hérétiques ».

Il était en effet arrivé ceci : les églises fondées par les apôtres avaient mis au premier plan de leur doctrine la nécessité pour l'homme naturel d'être né de nouveau, et cette nouvelle naissance était liée à une foi personnelle en Christ.

Cette vérité essentielle ayant été perdue de vue, il fallait la remplacer par autre chose. Et trois panneaux furent dressés, qui ne tardèrent pas à devenir autant de chausse-trapes sous les pas de l'Église : 1) les notions de sacrement et de grâce sacramentelle, qui dénaturèrent la doctrine et la pratique du baptême ; 2) l'idée d'une classe sacerdotale chrétienne, dispensatrice de la grâce sacramentelle ; 3) la notion d'une Sainte Eglise Universelle, puissance « visible » en même temps politique et religieuse, au travers du clergé de laquelle le Christ est censé agir au sein de l'humanité.

Le baptême dénaturé par la doctrine de la grâce sacramentelle.

C'est sur la question du baptême, envisagé non plus comme le symbole de la régénération, mais comme le moyen par lequel le Saint Esprit opère cette régénération, que s'est produite la déviation initiale qui a fait dégénérer les églises primitives. Ainsi naquit la notion d'Eglise Universelle identifiée avec la « Chrétienté catholique ».

Dans les églises primitives, la porte d'entrée était le symbole de l'immersion des croyants unis au Christ. La foi et le salut étaient des dons de la grâce de Dieu, et non des mérites. Lorsque le Nouveau Testament emploie

le terme grec *musterion* (Eph. 1:9 ; 3:3,9 ; 5:32 ; 1 Tim. 3:16 ; Apoc. 1:20), il désigne par là le mystère de Dieu, de l'Evangile ou de la piété, et jamais un acte rituel ecclésiastique. Or, c'est ce mot *musterion* que Jérôme, dans la traduction en latin de la Vulgate (fin du IVe siècle) rendit par *sacramentum*. Déjà au temps de Tertullien, le baptême et la Cène avaient été appelés *sacrements*. A ces deux rites chrétiens était ainsi appliqué le nom du serment de fidélité prêté par les soldats païens romains à l'étendard de l'armée des Césars. Cette influence païenne dans le nom de l'acte fut doublée par une influence semblable dans la valeur de l'acte. Tout comme, dans les religions « de mystères », les pratiques d'initiation rendaient l'homme participant du mystère divin pour être sauvé, le baptême chrétien ne tarda pas à être considéré comme à la fois le « serment de fidélité » à l'Eglise, et un acte d'initiation qui sauve en régénérant celui qui s'y soumet. A l'acte du sacrement était ainsi liée une idée de mérite, une valeur en soi, une efficacité propre, une grâce conférée par Dieu dans l'accomplissement de l'acte (*opus operatum*).

Conséquences de cette déformation doctrinale et pratique.

Une telle déformation de l'enseignement du Nouveau Testament eut des conséquences multiples et lointaines. L'idée de sacrement, mise à la base de la religion chrétienne, en altéra le fondement même : la foi personnelle en Christ, qui justifie et sauve le pécheur. Dès lors, non seulement le sacrement devenait nécessaire au salut, mais son caractère sacré nécessitait l'existence d'une « sacrificature » chrétienne, d'une classe sacerdotale, le « clergé » sur qui reposent l'autorité et la puissance de l'Eglise, et dont la foi collective se substitue à la foi personnelle pour assurer le salut. D'où tous les développements ultérieurs de l'Eglise papale romaine.

A) *La forme du baptême*. — Une des premières conséquences de la doctrine de la grâce sacramentelle qui sauve, dans le baptême, fut une modification de sa forme primitive, l'immersion, jugée comme parfois difficile à pratiquer. En tant que *symbole*, le baptême pouvait être considéré comme accessoire. En tant que *sacrement* auquel une grâce surnaturelle est liée, il devenait indispensable. En cas d'impossibilité de pratiquer l'immersion, il fallait donc chercher au moins à l'imiter le plus possible, au risque même de la contrefaire.

C'est ainsi que dès l'an 120 environ, la *Didachè* (ou Enseignement des douze apôtres), document postérieur au Nouveau Testament, conseillait de suppléer à l'impossibilité éventuelle de baptiser dans l'eau courante par une triple affusion d'eau sur la tête. Ce fut le premier pas vers l'aspersion simple.

Avec Justin Martyr (vers l'an 150), apparaît l'idée selon laquelle le *signe* du baptême (immersion ou aspersion) est identifié avec la chose signifiée (la régénération). En sorte que la signification symbolique du baptême tend à se perdre, alors qu'un sens littéral lui est donné. Dès lors, « être baptisé » c'est effectivement « être régénéré ».

B) *Le baptême affusion des malades (ou baptême clinique).* — Une des premières conséquences pratiques de la doctrine de la régénération sacramentelle baptismale fut la nécessité d'administrer le baptême aux malades en danger de mort. Ce fut le « baptême clinique » (de *klinè*, couche). Le premier cas d'un tel baptême que rapporte l'Histoire est celui de Novatien, vers 250 ap. J.C. L'immersion intentionnelle de ce malade croyant fut simulée par une abondante affusion d'eau sur la tête. A ceux qui niaient l'efficacité d'une telle forme de baptême, il fut répondu par Cyprien, un des principaux « Pères de l'Eglise », évêque d'Afrique, mort en 258, qu' « un peu d'eau vaut autant que beaucoup ». Et il en déduisait qu'une aspersion faite dans l'Eglise, garantie par la foi tant du baptiseur que du baptisé, accomplissait parfaitement l'œuvre du Seigneur.

C) *Le baptême de petits enfants.* — L'idée de régénération baptismale, par le sacrement, entraînait logiquement la crainte de perdition des enfants mourant sans baptême. Il s'ensuivait donc que pour être sauvés, les enfants devaient être baptisés, dans le cas où ils viendraient à mourir avant d'être en âge d'avoir la foi.

Il ne semble pas que des petits enfants aient été admis au baptême avant l'an 150. L'usage paraît s'être étendu au temps de Tertullien (150-220), qui le recommandait. Augustin le conseillait aussi, bien que lui-même, né en 354 d'une mère pieuse catholique, n'ait reçu le baptême qu'après sa conversion, à l'âge de 33 ans. Il en fut de même pour Grégoire de Nazianze et Chrysostome, au IVe siècle. Ce ne fut qu'à partir du VIe siècle que le baptême fut donné aux enfants de tous les catholiques romains. L'aspersion se généralisait à cette époque,

mais ne reçut une sanction officielle qu'au Synode de Ravenne (en l'an 1311), qui déclara qu'il était indifférent d'asperger ou d'immerger.

D) *Parrainage et Catéchuménat.* — La coutume d'entourer le nouveau baptisé d'un « parrain » et d'une « marraine » s'est établie à l'occasion de baptêmes d'adultes païens venus à la foi chrétienne et qui avaient besoin de répondants. Le parrainage aux baptêmes d'enfants de chrétiens semble avoir été institué au temps de Tertullien (vers l'an 200). Parrain et marraine devaient confesser leur foi au nom de l'enfant encore inconscient.

De même la *catéchèse* (ou enseignement religieux oral, du grec *katechesis*) fut établie assez tôt, pour préparer au baptême les croyants adultes venus du paganisme — la *Didachè* y fait allusion — En soi, cette instruction catéchétique n'était pas contraire aux principes du Nouveau Testament (Actes 18:25 ; 21 : 21 ; 1 Cor. 14:19 ; Galates 6:6). Or le catéchuménat ne tarda pas à devenir un enseignement religieux durant plusieurs années, en sorte que même lorsqu'il devait aboutir au baptême, il avait tendance à substituer une éducation en vue de la vie chrétienne à une conversion réelle sous l'action du Saint Esprit, une connaissance intellectuelle et théologique à une foi vivante et personnelle. Il vicia ainsi à sa base le mode de recrutement des nouveaux membres d'églises.

Le départ d'avec les principes du Nouveau Testament fut encore plus grand quand, avec la généralisation du baptême des enfants, on aboutit à l'anomalie d'une instruction religieuse venant *après* le baptême et d'une admission au sein de la communauté chrétienne et à la Cène seulement de nombreuses années après ledit baptême. Il est aisé de voir comment de telles coutumes contribuèrent à ravir aux églises leur nature essentiellement spirituelle et à préparer la voie à une notion institutionnelle d'Eglise papale hiérarchisée.

E) L'idée de grâce sacramentelle déforme et dénature aussi la Cène.

A partir du second siècle, la doctrine et la pratique de la Cène du Seigneur commencèrent à être dénaturées à leur tour par la notion de grâce sacramentelle. Une vertu particulière pour laver les péchés, après confession, fut attribuée au Repas d'amour symbolique qu'était la Cène (I. Cor. XI:23 à 29). L'idée sacramentelle d'un sacrifice ainsi effectivement offert à Dieu, répétition de

celui de la Croix, fut introduite peu à peu dans l' « Eucharistie ». Aux IIIe et IVe siècles les Pères de l'Église insistèrent pour que les mots « Ceci est mon corps » et « Ceci est mon sang » fussent pris dans un sens non plus symbolique mais littéral.

Cette interprétation sacramentaliste de paroles du Christ aboutit plusieurs siècles plus tard au Dogme de la Transsubstantiation. La Cène, entourée d'un cérémonial ritualiste très élaboré, devint ainsi le « Sacrifice de la Messe », doté d'une valeur rédemptive.

II. L'idée de Sacerdoce particulier dénature les ministères dans l'Eglise.

Si le Nouveau Testament a parlé d'un « Sacerdoce » au sein de l'Église du Christ, c'est en lui donnant un sens symbolique et figuré : le sacerdoce spirituel de tous les vrais croyants (I Pierre 2:9 ; Apoc. 1:8). C'est bien dans ce sens que certains Pères de l'Église employèrent ce terme, mais en l'appliquant aux seuls dirigeants des églises. Puis à partir de la fin du IIIe siècle, des termes sacerdotaux, en commençant par celui de « prêtre » (du grec *presbuteros*) furent pris dans leur sens littéral, comme pour la sacrificature juive, et servirent à désigner les membres d'un « clergé » (du grec *kléros* et du latin *clericus*) constituant un « ordre » spécial, comme pour les magistrats et dignitaires de l'Empire romain.

Ce clergé sacerdotal, mis à part par l'ordination, était bien distinct de la congrégation dite « laïque » (du grec *laïkos*, peuple), après l'époque de Tertullien. Son existence dûment reconnue, pour l'administration des sacrements, entraînait la disparition de tout ministère charismatique au sein de la congrégation chrétienne.

Le clergé fut lui-même subdivisé en trois classes : 1) les *évêques*, qui furent chefs de « diocèses » (remplaçant les « provinces » romaines). 2) au-dessous d'eux les *prêtres*, placés à la tête des églises locales. 3) les *diacres*, auxquels furent adjoints les sous-diacres, acolytes, lecteurs, exorcistes, etc. Ces innovations, dans la constitution sacerdotale du gouvernement des églises, étaient étrangères à la lettre et à l'esprit du Nouveau Testament (comparer Galates 3:26-28).

Une réaction qui manque son but : l'ascétisme monacal.

La disparition du sacerdoce universel des croyants et l'apparition d'une hiérarchie sacerdotale d'Église entraî-

nèrent une grande corruption morale. Ce qui provoqua la réaction de l'*ascétisme*, basé sur l'idée-mère du salut par les œuvres. Ainsi apparurent successivement le *monachisme* (ordres de moines) puis le célibat des prêtres. L'exaltation de la virginité, chez les femmes, aboutit au culte de Marie « Mère de Dieu ». Les doctrines et pratiques de la Pénitence et de la Confession remontent à la même source de l'idée sacramentelle.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE DANS LES MARÉCAGES. — PREMIÈRES TENTATIVES POUR EN SORTIR.

La " Rome Eternelle ".

La dénaturation progressive et presque généralisée du Christianisme primitif telle que nous l'avons étudiée au chap tre précédent a eu son aboutissement normal dans la substitution presque insensible de la Rome pontificale à la Rome impériale. Sans que des changements fondamentaux se fussent opérés dans la tête et dans les membres du corps social, politique et religieux de l'ancien Empire romain, à prétentions de domination universelle, cet Empire s'est continué sous la forme de l'Église épiscopale romaine, puissance visible de gouvernement à la fois politique, juridique et religieux. C'est la « Rome éternelle », décidée à dominer sur le monde et à présider éventuellement à la constitution d'un Empire universel, sous l'autorité du Vicaire du Christ, devenu successeur des Césars.

Par l'Édit de Milan (313), l'empereur Constantin fit reconnaître le Christianisme dénaturé d'alors comme religion légale (religio licita), au même titre que les religions païennes. Et en 325, le « Symbole de Nicée » devint théoriquement la règle de foi officielle du Christianisme. La veille de sa mort, en 337, Constantin se fit baptiser croyant à la régénération baptismale. Avant comme après, la grande majorité de ses sujets firent de même.

En sorte qu'un demi-siècle plus tard, en 384, l'empereur Théodose put faire déclarer le Christianisme seule religion d'Etat. Lui-même fut « Prince chrétien » d'un « Etat chrétien ». Mais comme l'Empire était en pleine décadence,

l'évêque de Rome vit son pouvoir religieux et même politique s'accroître au point qu'il surpassa bientôt celui de l'empereur. Et le titre de *Pontifex Maximus* (Souverain Pontife), jusque-là réservé à l'empereur, lui fut donné.

Peu à peu il se constitua aussi autour de sa résidence vaticane un territoire qui eut les prérogatives d'un État indépendant, à la fois spirituel et temporel, religieux et politique. Cet Etat du Pape devait être l'embryon du Royaume du Christ concrétisé sur la terre.

Les traces du Christianisme apostolique à peu près perdues.

Il peut être affirmé qu'au début du Moyen Age, l'humanité avait pratiquement perdu les traces de la religion chrétienne selon le Nouveau Testament. L'Église du Christ, tant sous son aspect local qu'universel, avait à peu près disparu. L'autorité du Droit Impérial et du Droit Canon s'était substituée à l'autorité de la Bible. La formule lapidaire de saint Paul : « Un seul Seigneur, une seule Foi, un seul Baptême » (Eph. 4:5) n'avait plus aucun sens. L'action directrice de l'Esprit était anéantie, dans les formes de ce qui restait de l'Église. Et sauf dans quelques cellules de vie communautaire où Christ continuait à régner sur les cœurs, les « œuvres de la chair » énumérées dans Galates 5:19 à 21 occupaient la vie des hommes. Sous le couvert de la fausse spiritualité entretenue par l'organisation ecclésiastique d'une religion cléricale et sacramentaliste, la vie sociale et économique se laissait mouler dans les formes d'une organisation analogue. Et la Féodalité fut la transposition sur le plan économique, politique et social des principes constitutionnels de la vie et de l'organisation de l'Église catholique sur le territoire de l'ancien Empire romain d'Occident. Cette organisation de la société selon des normes d'une « Chrétienté collective », privée de sa garantie essentielle d'une église locale composée de chrétiens régénérés, était vouée à l'échec. Bien plus, en subordonnant le pouvoir civil de l'Etat (*Imperium*) au pouvoir religieux de l'Église (*Sacerdotium*) elle donnait naissance à des germes de conflits nombreux, par des révoltes de la conscience individuelle contre un tel ordre établi. D'où les persécutions et les guerres qui ont rempli l'histoire de la civilisation prétendue chrétienne.

Ainsi, le grand fleuve de vie spirituelle issu de la révélation de Dieu en Christ dans l'Histoire s'était étalé, puis

embourbé dans les marécages. Et la redécouverte du cours d'eau primitif de l'Église du Christ allait donner lieu à des luttes et à des recherches passionnées.

Comment discerner la véritable Eglise du Christ ?

Pour déterminer les signes d'authenticité d'une église chrétienne, point n'est besoin d'avoir à prouver par une évidence documentaire la continuité au cours de l'Histoire d'une forme de gouvernement ecclésiastique ou d'une succession apostolique ininterrompue. La perpétuité d'une forme donnée de baptême, au cours des vingt derniers siècles, ne signifierait rien non plus.

Seules la foi vivante en Jésus Christ comme Sauveur et Maître, animée par le Saint Esprit, et l'obéissance à ses enseignements tels qu'ils sont donnés dans le Nouveau Testament, manifestent la réalité d'une église chrétienne, dans une communauté d'hommes et de femmes nés à la vie d'En-haut.

En sorte que si aujourd'hui toutes les églises étaient reconnues apostates, il serait possible encore d'organiser dès demain une nouvelle église chrétienne, selon le modèle de foi et de pratique que contient le Nouveau Testament. Si le Christ a bien promis l'ultime victoire de son Église (Matthieu 16:18), il n'a jamais affirmé une victoire continue et sans éclipse de l'Église. Il ne faut donc pas s'étonner si l'histoire humaine est parfois muette sur la présence de témoins authentiques du Christ assemblés en églises normalement constituées. « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux », a dit le Christ (Matthieu 18:20). Et ce phénomène surnaturel, qui authentifie l'existence de l'Église, n'est pas nécessairement permanent et continu. Car « l'Esprit souffle où il veut », sans se laisser conduire par des hommes, si bien intentionnés soient-ils.

Les Baptistes dans le cours de l'histoire de l'Église.

Il n'est pas possible de prouver la continuité d'un témoignage baptiste (dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui) au cours des vingt siècles de l'histoire du Christianisme. D'autant plus que les chrétiens qualifiés d'« hérétiques » par l'Église dominante romaine, pendant les siècles où l'absolutisme ecclésiastique s'exerça souverainement, ne nous sont pas connus, même aujourd'hui, par leurs propres écrits, qui furent toujours systémati-

tiquement détruits, mais uniquement par ceux de leurs adversaires. Et ces documents-là sont toujours partiaux et sujets à caution. Tout au plus pouvons-nous dire qu'il y a toujours eu à travers les siècles de notre ère des groupes isolés qui ont professé au moins certaines des doctrines particulières aux Baptistes modernes. Et ceci ne peut être positivement affirmé que pour les quatre siècles qui ont précédé la Réformation, où il est historiquement sûr que des gens poursuivis comme hérétiques professaient des vues telles qu'ils peuvent être considérés comme des ancêtres des Baptistes. Les mesures de rigueur qui furent prises contre eux les empêchèrent toujours de constituer un groupe organisé d'églises locales.

Premières tentatives de retour aux sources de l'Eglise primitive.

Dès l'an 150 de notre ère, c'est-à-dire aussitôt après les premières déviations ou altérations des doctrines et pratiques fondamentales chrétiennes, au sein de l'Église, est apparu un premier mouvement de protestation contre ces déviations.

1) Ce fut le *Montanisme*. Déjà sous l'influence du Paganisme et du Gnosticisme, la foi et la vie chrétienne s'étaient altérées. On insistait sur l'importance de la connaissance au détriment de la foi. L'attente de la venue en gloire de Jésus s'estompait. Au relâchement de la discipline dans les églises, correspondait un affermissement du gouvernement hiérarchique de ces églises. La manifestation de l'action directe de l'Esprit au sein de l'Église, sous la forme des ministères charismatiques, tendait à disparaître pour être remplacée par des ministères cléricaux fixes. Le Saint Esprit, plutôt que d'être identifié avec le Christ éternellement vivant, comme il l'était par saint Paul, tendait à devenir une Personne indépendante, dans la Trinité.

C'est en Phrygie, avec *Montanus*, vers l'an 156, qu'un mouvement de réaction se manifesta là-contre et s'étendit jusqu'en Italie et en Afrique, avec Tertullien notamment. Mais en voulant renouveler l'enthousiasme prophétique sous l'inspiration de l'Esprit, le Montanisme s'attira une forte opposition, et ses propres déviations amenèrent sa disparition, au début du III[e] siècle.

2) Le *Novatianisme* fut, vers l'an 250, comme une résurgence du Montanisme, dans des circonstances différentes. Au moment des persécutions sous l'empereur Décius,

beaucoup de chrétiens avaient renié leur foi. A la fin des persécutions, il fut question de réadmettre au sein des églises ces relapses (de *lapsus*, tombé) sans exiger de garanties suffisantes de leur foi. Sous la conduite d'un théologien de Rome, *Novatien*, un parti rigoriste se constitua, demandant l'application d'une discipline plus sévère dans le but de maintenir la pureté de l'Église. Mis en minorité, Novatien se retira et constitua avec ses partisans un groupe protestataire indépendant qui, notamment en Afrique du Nord et en Phrygie, rassembla les éléments restés fidèles au Montanisme. Le Novatianisme persista jusqu'au V[e] siècle.

3) Le *Donatisme* fut lui aussi motivé par un désir de maintenir par une stricte discipline la pureté des églises. Il prit naissance après la persécution sous Dioclétien (302-305), lorsqu'il s'agit de décider quelle attitude adopter à l'égard de certains évêques, qui avaient livré aux païens des exemplaires des Livres saints. Le parti de l'évêque *Donatus*, en Afrique, refusa de reconnaître la validité des sacrements donnés par ces « traditores » (traîtres). Le mouvement s'étendit. A l'exemple des Montanistes et des Novatianistes il exigea une stricte discipline et s'éleva en particulier contre les interventions du Pouvoir civil dans les affaires religieuses. Comme les précédents, les Donatistes croyaient à la régénération par le baptême, et ils niaient la validité de baptêmes conférés par des prêtres indignes.

Autres mouvements religieux dits « hérétiques ».

A partir du III[e] siècle, on appliqua aux mouvements religieux dissidents de l'Église dominante le terme d'« hérétiques » (du grec *haïrèsis* qui signifie *choix*. Il dénote l'idée de croyance particulière adoptée et professée librement par quelqu'un). Par leur indépendance, les hérétiques se trouvaient exclus de l'Église et excommuniés. A partir de la fin du IV[e] siècle, les empereurs romains passés au Christianisme jugèrent utile d'user de leur pouvoir temporel pour contraindre par la force les hérétiques à se soumettre. Ainsi commencèrent les persécutions, faites par l'Église dominante sous le couvert du pouvoir temporel, pour maintenir l'unité de doctrine et de gouvernement dans son sein.

A mesure que la puissance politico-ecclésiastique romaine s'affermissait et subissait des influences étrangères au Christianisme, les mouvements de réaction contre

cet état de choses devenaient eux-mêmes de plus en plus anarchiques dans leurs croyances et leurs pratiques.

C'est ainsi qu'entre les dernières survivances du Montanisme, aux IVe et Ve siècles, et l'apparition des mouvements évangéliques pré-réformateurs des XIe et XIIe siècles, il est très difficile de découvrir les traces d'un Christianisme authentique. Au cours de cette époque prirent naissance et se développèrent diverses sectes hérétiques qui avaient fortement subi l'influence du *Manichéisme*.

Celui-ci était une religion païenne née en Perse, vers l'an 250, par les enseignements de *Mani*. Sa principale caractéristique était dans son dualisme cosmologique, c'est-à-dire dans sa croyance à l'existence de deux puissances contraires qui avaient présidé à la création du monde, l'une bonne, l'autre mauvaise, et qui étaient perpétuellement en guerre l'une contre l'autre.

Devenu une religion rivale du Christianisme, le Manichéisme donna naissance à divers mouvements religieux qui par bien des points se rapprochaient des enseignements évangéliques : il faut nommer ici les *Pauliciens* et les *Bogomiles*, en Europe orientale, et les *Cathares* et *Albigeois* en Europe occidentale.

Quoique fondamentalement non-chrétiens, ces mouvements apparurent comme des « hérésies » et furent violemment persécutés au cours du Moyen Age. Ils produisirent cependant des fruits de vie morale et spirituelle souvent supérieurs à ceux du Christianisme héréditaire et traditionnel de cette époque. C'est pour l'extirpation de l'hérésie des Albigeois que, dans le sud de la France, fut créé le système de répression policière ecclésiastique connu sous le nom d'*Inquisition* (1223).

DEUXIEME PARTIE

LES ÉGLISES SOUS L'OPPROBRE

CHAPITRE V

L'ÉGLISE DU NOUVEAU TESTAMENT RÉAPPARAIT (XIe et XIIe siècles)

Les révoltes de conscience contre l'abandon de l'idéal apostolique de l'Eglise.

L'apostasie presque générale, quant à la doctrine et la pratique de l'Église, à la fin du Moyen Age, devait nécessairement provoquer des réactions périodiques en faveur d'une foi plus pure. Et cela se manifesta d'abord sous la forme de révoltes individuelles de consciences, contre l'ordre établi d'une Église institutionnelle d'État qui servait de base au système de la Féodalité. La résistance se précisa et devint plus active à partir du XIe et du XIIe siècles, au moment où des Croisades étaient entreprises sous l'égide de l'Église pour lutter, avec l'épée, contre les Musulmans, les « hérétiques » et les princes indociles ou rebelles.

Ces révoltes se produisirent au sein-même de l'Église romaine, la plupart du temps dans les ordres monastiques, et se manifestèrent parfois sous la forme d'une exaltation spirituelle malsaine : tels les Joachimites (disciples de

Joachim de Flore) et les Franciscains « spirituels » en Italie. Aucun de ces mouvements de révolte par la résistance n'alla jusqu'à la dissidence. Car ils furent rapidement réprimés.

Un peu plus tard, ce fut aussi le cas de Jérôme Savonarole en Italie, John Wyclif en Angleterre et Jean Hus en Bohême. Ces hommes, dont l'action fut stimulée par la lecture de la Bible, n'envisagèrent la nécessité d'une réforme de l'Église romaine que par le dedans, sans toucher à son principe essentiel accepté comme valable.

Témoins « pro-testants » avant la Réforme du XVIe siècle.

Il se trouve que bien avant la Réforme, des hommes ont entrevu la nécessité d'une re-formation de l'Église chrétienne qui fût radicale : c'est-à-dire qui renouvelât la nature-même de l'Église en commençant par sa racine, son principe. Cette Église serait une création nouvelle de l'Esprit de Dieu parce que constituée d'éléments humains nés à la vie spirituelle et ayant reçu le bapt me d'eau comme Sceau de leur foi personnelle, publiquement confessée.

Seuls des hommes acceptant une réforme aussi fondamentale de l'Église, indépendamment de tout lien organique avec la communa té et le gouvernement civils, pouvaient mériter l'appellation de « réformateurs protestants de l'Église » (1).

La dissidence, par la séparation d'avec l'Institution ecclésiastique romaine, manifestement nécessaire, ils ne la firent ou ne la subirent presque toujours qu'à contre-cœur. Pour la plupart d'entre eux, les chefs surtout, le témoignage à la vérité révélée entraîna le martyre, avant, pendant et après la Réforme du XVIe siècle.

Les témoignages de réformateurs pré-baptistes au Moyen Age.

Si les Baptistes ne sont apparus que tardivement dans l'Histoire (au XVIIe siècle, en Angleterre), il peut être

(1) Le nom de « Protestants », qui ne devait être employé qu'après la Diète de Spire, en 1529, vient de deux mots latins : *Pro* (= pour) et *testans* (participe présent d'un verbe signifiant attester, témoigner). Un « Protestant » est donc un homme qui « témoigne pour » (sous-entendu : la vérité de Dieu dans l'Evangile). En grec, c'est le mot *martus* qui signifie *témoin*. Il est employé 174 fois dans le Nouveau Testament, et c'est lui qui a donné le mot français *martyr* (= qui souffre et meurt en témoignant pour sa foi).

affirmé que leurs revendications essentielles de réforme ecclésiastique ont été form. lées bien plus tôt. Cela dès la seconde moitié du XIe siècle, et en majeure partie sur la terre de France. Mais pendant cinq siècles, tant en France que dans le reste de l'Europe, leurs principes ecclésiastiques furent à juste raison considérés comme si incompatibles avec les principes ecclésiastiques des autres formes d'Églises qu'ils furent combattus avec la plus extrême rigueur ; et leurs défenseurs furent réduits au silence par les forces combinées des Églises et des États.

1) Le témoignage de Bérenger, de Tours (998-1088).

Chef de l'École cathédrale de Tours, homme de grande culture, Bérenger enseigna que, normalement, la foi personnelle et consciente doit être à la base de tous les actes religieux. A ssi s'éleva-t-il contre to te conception sacramentelle de vie et de pratique au sein de l'Église. En 1050 il fut excommunié pour avoir dénoncé comme incompatible avec la révélation chrétienne la doctrine naissante de la Transsubstantiation (changement effectif du pain et du vin de la Cène en corps et sang de Jésus).

Par ricochet, il attaqua aussi la doctrine de la régénération baptismale selon l'*opus operatum*. «Notre Seigneur Jésus Christ exige de toi, écrit-il, que dans la foi que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour la propitiation de tes péchés, tu te soumettes au baptême visible, pour confesser que tu veux suivre Christ en sa mort et en sa résurrection. » Comme Bérenger avait été emprisonné par ordre du roi, l'archevêque de Liége écrivait de lui : « Il va jusqu'à renverser de sa propre autorité le baptême des petits enfants. » Sa conception de l'Église s'ensuivait normalement : « J'ai la foule contre moi, mais la foule n'est pas une preuve de vérité. La vérité se réfugie souvent dans le petit nombre ; c'est le petit nombre qui est la véritable Église ; ce sont ceux qui ne s'inclinent pas devant l'erreur. »

Pendant trente années, Bérenger souffrit beaucoup pour sa foi, et mourut en état d'excommunication en 1088, dans l'île de Saint-Cosme, près de Tours. L'historien Mosheim a écrit à son sujet : « Le nombre de ses disciples égala l'étendue de sa réputation : on prétend que dans le siècle suivant, il y eut bien 800.000 personnes qui professaient ses opinions. »

2) **Le témoignage de Pierre de Bruys** (mort vers 1126).

Originaire du Languedoc, Pierre de Bruys fut élève d'Abélard. Devenu prêtre, il insista dans sa prédication sur la spiritualité de l'Église, assurée par le baptême des seuls croyants. Ses nombreux disciples furent appelés les *Petrobrusiens*. Il mourut brûlé vif à Saint-Gilles (Gard) vers 1126. Ses œuvres, comme celles de tous les « hérétiques », ont été détruites. Mais on peut en partie reconstituer ses enseignements par ce que son adversaire, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, a écrit de lui. Selon cet abbé, Pierre de Bruys professait qu'« au-dessus de la Tradition, il y a l'autorité de la Sainte Écriture. C'est à elle, plutôt qu'à la doctrine des « Pères », que l'Église doit se soumettre ». Pierre le Vénérable lui reprochait de nier que « l'Église de Dieu ne consiste pas dans une multitude de pierres jointes les unes aux autres, mais dans l'unité des croyants assemblés ». Aux Petrobrusiens il reprochait de ne pas « croire que les enfants, avant l'âge de comprendre, peuvent être sauvés par le baptême du Christ, et que la foi d'un autre peut servir, à la place de ceux qui ne l'ont pas encore » ; de ne pas croire qu'« en refusant le baptême aux enfants, on les empêche d'être sauvés » ; de déclarer « qu'il est vain de verser de l'eau sur le corps, comme pour le laver, en disant que par ce moyen l'âme est lavée du péché » ; de dire qu'« il faut attendre que l'homme soit en mesure de connaître Dieu et de croire en lui pour le baptiser — et non le rebaptiser » (ce qui implique que déjà au XII[e] siècle, certains chrétiens hérétiques s'attiraient le reproche de « re-baptême ». Les Petrobrusiens, qui constituèrent en effet diverses assemblées de baptisés en Languedoc et en Provence, furent des « Ana-baptistes » avant la lettre).

D'autres accusations portées contre eux visaient leur négation de la grâce sacramentelle : « Ils nient que le corps et le sang du Seigneur sont offerts journellement dans l'Église par le Sacrement... Que les prêtres offrent le corps du Christ pour le salut des âmes, disant qu'il n'a été donné qu'une fois pour toutes à ses disciples ».

On sait que les Petrobrusiens rejetaient la doctrine du Purgatoire et les prières pour les morts. Mais il n'est pas possible de préciser le mode de baptême qu'ils pratiquaient. On sait seulement que l'immersion était encore en honneur à cette époque, même dans l'Église de Rome.

3) **Le témoignage d'Henri de Lausanne** (mort vers 1147).

Cet ancien moine de Cluny (Bénédictin) était originaire des Vallées du Piémont. Après un séjour à Lausanne, il vint en France méridionale et suivit les traces de Pierre de Bruys. Pendant un voyage à Rome de l'évêque du Mans, il fut appelé à le remplacer. Car c'était un orateur puissant, érudit très versé dans les Écritures.

Au Mans, Henri de Lausanne dénonça avec une fougueuse éloquence l'immoralité du peuple, la corruption du clergé et son amour des richesses. Au retour de l'évêque, il fut constaté qu'une grande partie des paroisses étaient décidées à le suivre, et lui-même fut amené à rompre progressivement d'avec Rome. Passé en Languedoc puis en Provence, il provoqua la constitution de congrégations séparatistes (du type anabaptiste) — les *Henriciens*. En 1134 il fut arrêté et emprisonné sur ordre de l'archevêque d'Arles. Relâché et prêchant à nouveau, il fut violemment combattu par Bernard de Clairvaux qui s'était lamenté qu'à cause de lui « les églises étaient désertées, la grâce du baptême était refusée au enfants, les empêchant ainsi d'aller au ciel ». Il mourut après un nouvel emprisonnement, en 1146 ou 1147.

On sait qu'Henri de Lausanne rejetait, comme Pierre de Bruys, la Transsubstantiation et les prières pour les morts, et qu'il pratiquait le baptême des croyants. Plus tard Bossuet devait reprocher aux Calvinistes de chercher à fonder leur succession apostolique par la filiation des Vaudois, de Pierre de Bruys et d'Henri de Lausanne, qu'il qualifiait d'« Anabaptistes ».

Les allégations de Catharisme (Albigeois) faites par certains historiens à l'endroit des Petrobrusiens et des Henriciens sont dénuées de fondement.

4) **Le témoignage d'Arnold de Brescia** (mort vers 1155).

Ce prêtre italien, né à Brescia en Lombardie et qui fut élève d'Abélard, se signala par des vues réformatrices tendant à enlever à l'Église son pouvoir temporel et à constituer les États en républiques démocratiques. Arnold de Brescia fut un précurseur des Baptistes dans ce sens qu'il proclama avec force les doctrines de liberté religieuse et de séparation de l'Église et de l'État, comme conséquences du rejet du baptême des enfants et du sacramentalisme ecclésiastique.

De Bernard de Clairvaux il partageait l'idéal de « pauvreté apostolique ». Revenu de Paris à Brescia vers 1130, Arnold fut outré du rôle corrupteur des richesses matérielles dans un clergé jouissant d'une autorité temporelle au sein de la Cité. C'est alors qu'il engagea une action extrêmement vigoureuse contre cet état de choses. Sa prédication puissante et agressive eut un grand retentissement. Elle militait en faveur d'un clergé soutenu par les seules contributions volontaires des fidèles et imitant son action à l'exercice du sacerdoce religieux.

Accusé d'hérésie par un synode du Latran, Arnold de Brescia se réfugia en France, d'où Bernard de Clairvaux le fit chasser. Passé à Zurich, en Suisse, il fut dénoncé à l'évêque de Constance comme « ennemi de l'Église » et ne put y rester. Venu à Rome au moment où y fut tentée une expérience de gouvernement démocratique conforme à ses vues, son séjour n'y dura pas plus longtemps que cette tentative politique éphémère. Arnold fut expulsé de Rome, arrêté, et son corps, après avoir été pendu, fut brûlé ; les cendres en furent jetées dans le Tibre (1155).

Par la suite certains de ses disciples, les *Arnoldistes*, fondèrent un ordre semi-monastique de travailleurs, les *Humiliati* ; d'autres se rapprochèrent des disciples de Pierre Valdo, les « Pauvres de Lyon », qui niaient l'efficacité de l'eau du baptême pour le salut. Ces mouvements devaient être peu après exclus de l'Église, comme hérétiques.

CHAPITRE VI

LES ÉGLISES ÉVANGÉLIQUES DANS LA CLANDESTINITÉ. VAUDOIS ET FRÈRES DE BOHÊME. (XIIIe au XVe siècle)

Pendant trois siècles, les églises évangéliques se terrent.

Les mouvements de révolte ecclésiastique dont Bérenger et surtout Pierre de Bruys furent les initiateurs prirent d'abord la forme de soulèvements, que les forces de l'Inquisition réprimèrent, sans pouvoir les anéantir. A partir du XIIIe siècle et jusqu'à la Réformation, ces mouvements continuèrent, sous la forme d'une résis-

tance religieuse clandestine européenne, autour des deux points d'appui qu'étaient d'une part les profondes vallées de deux versants du Massif des Alpes et d'autre part le plateau central européen des montagnes de Bohême.

Ces mouvements de résistance religieuse, dépourvus d'organisation unifiée du fait qu'ils se maintenaient dans un état permanent d'illégalité, étaient très divers. Et ils se présentent devant l'Histoire sous les deux noms de « Vaudois », pour l'Europe continentale occidentale, et de « Frères de Bohême » — ou « l'Unité des Frères » — pour l'Europe centrale. Si l'on s'en réfère aux témoignages de leurs persécuteurs catholiques, il peut être affirmé que ces mouvements « pro-testants », nettement différenciés du Romanisme, étaient en grande partie « baptistes » : dans ce sens que, hostiles à toute idée de grâce sacramentelle, tant à l'égard de la Cène que du Baptême, ils constituaient des assemblées libres de croyants dans lesquelles on entrait par le baptême de la foi personnelle en Christ, le Sauveur. Et par voie de conséquence, il s'ensuivait une totale indépendance à l'égard du gouvernement civil.

A cause des persécutions parfois extrêmement violentes qui s'exercèrent contre elles, ces églises évangéliques n'ont jamais pu se développer normalement.

1) Dans les vallées des Alpes. Les Vaudois.

Les profondes vallées qui sillonnent les deux versants des Alpes ont été de tout temps des lieux de refuge et de conservation pour l'idée d'un Christianisme primitif exempt d'alliages avec le monde. C'est ce qui a donné naissance à la légende d'une succession apostolique ininterrompue depuis l'an 70 de notre ère : celle des *Vaudois*.

Dans son sens large, ce nom a été appliqué indistinctement aux divers mouvements de réaction évangélique qui se sont produits dans le sud-est européen dès le XIe siècle (Petrobrusiens, Henriciens, Arnoldistes et même Albigeois — ou Cathares —). Dans un sens plus étroit, ce nom a servi à désigner les congrégations de croyants d'un type de Christianisme primitif existant depuis des siècles dans les Vallées alpestres du Piémont (de l'italien *valdese*, qui signifie : vallée). Puis lorsque, en 1176, le riche marchand de Lyon *Pierre Valdès* (ou Valdo, latin *Valdesius*) se convertit et provoqua l'éclosion du mouvement missionnaire évangélique laïque des

« Pauvres de Lyon », la similarité de noms et de croyances ne tarda pas à rapprocher ces éléments épars d'une forme apostolique de Christianisme, des deux côtés des Alpes (« Pauvres de Lombardie », *Humiliati* de Milan, etc.).

Enfin, aux XIVe et XVe siècles, le nom de « Vaudois » finit par englober tous les mouvements protestataires évangéliques de l'Europe occidentale et même centrale : c'est-à-dire tout ce qui tendait à briser l'unité ecclésiastico-politique dite « spirituelle » sur laquelle s'appuyait le système féodal européen, au temps de la Renaissance et à la veille de la Réformation.

Caractéristiques du mouvement pré-réformateur de Pierre Valdo.

1) A l'origine, l'action missionnaire évangélique de Valdo n'avait aucune intention d'hostilité envers l'Église dominante. Mais menée par un laïc qui voulait évangéliser des laïcs, par l'envoi deux par deux d'hommes pauvres chargés d'annoncer la voie du salut en Christ d'après l'Évangile, il était inévitable qu'elle entrât en conflit avec l'organisation sacerdotale et hiérarchique du Romanisme. Et dès 1184 le mouvement vaudois fut excommunié par le Synode de Vérone, en même temps que les autres sectes hérétiques d'alors.

2) En mettant l'accent moins sur la Doctrine que sur la pratique des enseignements de l'Évangile (Sermon sur la Montagne, en particulier) les Vaudois s'évitèrent d'entrer en conflit trop ouvert avec Rome. Et lorsqu'ils constituèrent des assemblées, ils leur donnèrent le moins possible la forme d'églises organisées, même localement.

3) Il semble avéré que certains Vaudois, notamment ceux des hautes vallées de Savoie et du Piémont, ont toujours maintenu la pratique de l'aspersion des nouveau-nés, sans la baser sur la doctrine de la régénération baptismale. Mais il est tout aussi avéré, d'après les documents laissés par les autorités catholiques chargées de réprimer l'hérésie, qu'en général les Vaudois prétendaient qu'« un homme n'est vraiment baptisé, pour la première fois, que lorsqu'il l'est pour être introduit dans leur hérésie ». Et le mode de baptême était habituellement l'immersion. Il est donc légitime de dire que la plupart des Vaudois furent en même temps les successeurs des Petrobrusiens et les ancêtres des Anabaptistes.

Développement ultérieur du mouvement vaudois.

Au cours des trois siècles et demi de leur existence dans la clandestinité, en butte aux persécutions plus ou moins violentes, suivant les temps ou les lieux, les Vaudois ont été fréquemment amenés à modifier leurs pratiques et leur mode d'organisation : surtout lorsque, par nécessité dans l'adversité, ils acceptaient de s'associer à d'autres mouvements de dissidence religieuse, en Suisse, en Allemagne, en Hollande et jusqu'en Autriche, en Hongrie et en Pologne.

Dans certaines régions, il se développa parmi les Vaudois une organisation administrative comprenant des intendants — ou évêques —, des anciens et des diacres. Il se fit aussi une distinction entre les « parfaits » — le cercle intime des « responsables » — et les « amis » ou « croyants », — ou cercle plus élargi des sympathisants. — Ceux qui survécurent jusqu'au temps de la Réformation pour une part se rallièrent au Protestantisme luthérien ou calviniste, et pour une autre part unirent leur action à celle des Anabaptistes. Il est aisé de constater que les régions d'Europe où le mouvement anabaptiste s'étendit le plus furent sensiblement les mêmes que celles où les Vaudois et les Frères de Bohême avaient vécu et milité.

Il est à noter enfin que, lorsqu'en 1532, un Synode Vaudois fut tenu à Angrogne (Italie du Nord), sur l'initiative du réformateur dauphinois Guillaume Farel, pour marquer le rattachement à la Réforme de ces chrétiens non-romains, une importante minorité de l'assemblée refusa de sanctionner un formulaire qui légitimait le baptême des enfants ; et cela, pour la raison qu'une telle pratique impliquait le renversement des croyances et pratiques antérieures des Vaudois (selon lesquelles la foi personnelle était requise pour le baptême).

II) L' « Unité des Frères », en Bohême.

La Bohême et la Moravie, situées sur un plateau montagneux qui a été appelé « la plaque tournante de l'Europe », ont joué un rôle considérable dans l'histoire ecclésiastique et politique du Continent. C'est là que s'est livrée, au nom de la liberté chrétienne et des exigences de la Parole de Dieu, la lutte à la fois religieuse et politique du peuple tchèque contre l'absolutisme papal dans le centre européen. Et cette lutte a été provo-

quée par l'influence de trois forces convergentes : l'action des Vaudois, celle de John Wyclif et celle de Jean Hus.

1) Influence des Vaudois en Bohême-Moravie.

Même s'il ne pouvait être prouvé que Pierre Valdo a travaillé personnellement en Bohême, il est sûr que ses disciples, les « Pauvres de Lyon », ont parcouru ces régions et y ont exercé une activité itinérante d'évangélisation. Des traces durables de leur travail de diffusion de portions des Ecritures dans cette région permettent de remonter jusqu'au XIII[e] siècle.

2) Influence de l'Anglais John Wyclif.

Lorsque la princesse tchèque Anne épousa en 1383 le roi d'Angleterre Richard II, des liens d'amitié durable furent établis entre les pays respectifs de ces souverains. C'était précisément l'époque où le pré-réformateur anglais John Wyclif (1324-1384) professeur à l'Université d'Oxford, avait fait traduire la Bible en anglais. Le Nouveau Testament, en particulier, avait été largement diffusé dans le peuple par les disciples de Wyclif, les « Lollards » ou « Poor priests ». Des traductions du Nouveau Testament avaient pénétré illégalement en divers pays du Continent.

Les idées de Wyclif, selon lesquelles « les Écritures sont la seule loi de l'Église » et « l'Église est l'ensemble des élus — ou prédestinés » —, gagnèrent la Bohême, grâce en particulier à des échanges de professeurs et d'élèves entre les Universités d'Oxford et de Prague. Avec la diffusion de l'étude de la Bible, cela marqua le début d'une influence grandissante qui s'exerça sur la Bohême et eut des répercussions profondes et lointaines sur l'histoire européenne.

3) Influence de Jean Hus.

Les idées réformatrices de Wyclif trouvèrent un ardent défenseur et avocat en la personne de Jean Hus (1367-1415), héros de l'indépendance tchèque. Convaincu que l'Église n'a qu'un Chef, le Christ, qu'une Loi, le Nouveau Testament, et que le chrétien doit vivre une vie d'amour, dans la pauvreté, comme son Chef, Hus engagea une lutte courageuse contre l'Église officielle et la base politique sur laquelle elle reposait. Il fut condamné à être brûlé au bûcher par le Concile de Constance (1415). Son martyre fut le signal d'un soulèvement patriotique et religieux qui provoqua les « guerres hussites », à la

suite desquelles la Bohême fut partiellement affranchie de la mainmise de la puissance romaine. Ainsi fut préparée la voie à la conquête de la liberté religieuse et ecclésiastique par les peuples du nord de l'Europe.

Les Taborites, Pierre Cheltschizki et les « Frères de Bohême ».

Dans cette lutte de la Bohême pour la liberté, l'aile radicale démocratique évangélique du mouvement hussite fut constituée par les « Taborites », qui rejetaient délibérément toutes doctrines et pratiques contraires à la « Loi de Dieu » (La Bible). Une grande partie d'entre eux, poussés au désespoir par les persécutions et l'impossibilité où ils se trouvaient de réaliser leur idéal chrétien dans la dispensation actuelle, se réfugièrent dans des conceptions millénaristes et apocalyptiques aussi malsaines que décevantes.

D'autres, demeurés plus fidèles aux principes des Vaudois et aux enseignements de Wyclif, cherchèrent une solution plus raisonnée aux maux dont souffrait leur pays dans une réforme hardie du système fondamental de l'Église. De leur nombre fut Pierre Cheltschizki, le père spirituel des « Frères de Bohême » (né en 1385). Il dénonça l'erreur de saint Augustin qui, à la suite de Constantin, voulait faire d'un Christianisme d'État un principe d'intégration politique. Pour briser tout lien organique entre l'Église et l'État, il se prononça en faveur d'une entrée dans l'Église par le seul baptême de ceux qui croient à l'Écriture et ont une connaissance personnelle de Dieu par Jésus Christ. A la rigueur, il admettait encore le baptême des enfants de vrais chrétiens. Son action réformatrice donna naissance à « l'Unité des Frères ».

Les églises de l'« Unitas Fratrum », et autres communautés évangéliques en Europe, à la veille de la Réforme protestante.

On peut affirmer que la constitution des assemblées libres de l'« Unité des Frères » — de Bohême — (en latin « Unitas Fratrum ») fut l'aboutissement normal, sur le plan religieux et évangélique, du mouvement hussite, sous l'influence intelligente de Pierre Cheltschizki. Vers l'an 1450 ces églises étaient solidement établies et entretenaient des rapports amicaux avec des assemblées similaires de « Frères » constituées dans certains pays voisins

(Allemagne en particulier). Deux siècles plus tard, les « Frères Moraves » furent, sous l'impulsion de Zinzendorf, le prolongement de ce mouvement de l'« Unité des Frères ».

Au début, le baptême-immersion des croyants était presque le seul régulier. Par la suite, pour éviter des persécutions inutiles par une confusion avec les Anabaptistes fanatiques, les Frères de Bohême pratiquèrent aussi le baptême des enfants de chrétiens. Un trait fait ressortir la communauté de vues qui existait entre les diverses assemblées évangéliques de « Vaudois » ou de « Frères » des différents pays du centre européen : par quelques exemplaires qui en ont été conservés jusqu'à aujourd'hui, on sait qu'il existait un recueil commun d'instruction religieuse destiné aux enfants, traduit dans les langues tchèque, italienne, française et allemande : et cela entre 1498 et 1530, c'est-à-dire dans la période de l'histoire qui précède et suit immédiatement le début de la Révolution religieuse appelée « Réforme ».

On estime que vers l'an 1500, les chrétiens « évangéliques » (Vaudois ou « Frères ») qui, en Europe continentale, étaient constitués en églises-communautés fraternelles de gens nés personnellement à la vie de l'Esprit, comptaient approximativement 450 assemblées et 250.000 membres.

Ceci est un fait qu'il convient de ne pas négliger lorsque l'on aborde l'étude des mouvements de Réforme luthérien et zwinglien commencés en 1517-1520.

CHAPITRE VII

LE MOUVEMENT ANABAPTISTE AU TEMPS DE LA RÉFORMATION. — LES BAPTISTES DANS LA RÉFORME PROTESTANTE.

Un point d'histoire difficile à élucider.

Après quatre siècles, on commence à peine à tirer au clair la signification profonde des événements d'ordres religieux, ecclésiastique, politique et social qui ont marqué l'histoire du siècle de la Réformation. Car la question essentielle, celle du rétablissement de l'Église chrétienne sur son fondement biblique, s'est trop souvent laissé supplanter par des questions accessoires et

secondaires. Le mouvement réformateur appelé « anabaptiste », héritier direct des mouvements pro-testants préréformateurs étudiés dans les deux chapitres précédents, tendait à faire ressortir la nature essentielle du Christianisme dans le cadre de la communauté locale qu'est la véritable « église », selon le Nouveau Testament. Et ce faisant, il montrait la voie à l'édification d'un nouveau type de société religieuse chrétienne, indépendante et libre, condition préalable à l'édification d'un nouveau type d'État, dans lequel chaque homme est considéré comme un homme, qui a sa part dans la formation de l'État et de l'Église.

Ainsi devait se constituer un ordre social chrétien, à l'intérieur de la communauté fraternelle qu'est l'église locale, elle-même constituée d'individus « nés de nouveau » et résolus à suivre le Christ dans toutes ses voies. C'était donc le renversement, en commençant à la base, de l'institution ecclésiastique, sociale et politique née douze siècles plus tôt, sous l'Empereur Constantin, et qui n'avait cessé de croître depuis, sous la forme de l'Église de Rome dite « catholique ».

Cette action révolutionnaire réformatrice, ni Luther, ni Zwingle, ni Calvin ne l'ont accomplie. Voyons avec quels moyens et dans quelles circonstances les Anabaptistes l'ont au moins tentée.

Les Anabaptistes de Suisse.

C'est à Zurich, en Suisse, qu'est né l'Anabaptisme du XVIe siècle, à l'occasion de l'œuvre réformatrice d'Ulrich Zwingle. Il semble qu'au début, Zwingle était lui-même pratiquement un « Anabaptiste », puisque pendant un certain temps, et jusqu'en octobre 1523, il était resté fidèle à son principe réformateur initial, à savoir que « seules doivent être retenues les règles de foi et de pratique qui peuvent s'appuyer sur le témoignage de l'Écriture » : en vertu de quoi il avait primitivement rejeté la pratique du baptême des petits enfants.

Quant à Conrad Grebel, son jeune collaborateur qui prit la tête du mouvement baptiste à Zurich, les témoignages de l'histoire locale de l'époque disent qu'il avait reçu sa doctrine du baptême de la part d'« autres personnes ». Ils disent aussi, que lui et son parti « s'attachaient moins à l'étude de la dogmatique qu'à celle de la direction de l'église et de la vie civile et sociale ».

Ce que l'on sait des circonstances qui entourèrent la naissance de la Réforme à Zürich et en Suisse tend à confirmer l'opinion selon laquelle il existait dans la région, avant même la Réforme, des assemblées communautaires de croyants issues des mouvements petrobrusiens et vaudois ; et que le baptisme des « Frères de Zurich » fut en réalité, dans un cadre historique et théologique nouveau, le prolongement de ces mouvements préréformateurs du Moyen Age.

C'est ce qui explique que le mouvement anabaptiste se soit répandu avec autant de rapidité et ait pris en quelques années une aussi grande extension, non seulement en Suisse mais dans les pays limitrophes, ainsi qu'en Hollande et dans le centre de l'Europe.

Le baptême des enfants, symbole d'une cause bibliquement indéfendable.

Le nom d'ana-baptiste signifie « rebaptiseur » (allemand *wieder-taüfer*). Il fut appliqué, presque dès le début de la révolte luthérienne, à tous ceux pour qui une véritable Réforme de l'Église ne pouvait être complète que si elle jetait à terre tout système d'Église d'État, jugé incompatible avec la révélation chrétienne. Et comme le principe d'union de l'Église avec l'État ne peut subsister que s'il va de pair avec la pratique du baptême des enfants, afin d'englober ainsi la plus grande quantité possible de la population d'un pays, sans égard particulier pour la foi personnelle des habitants, c'est la pratique du baptême des enfants qui symbolise, dans la mesure où elle fut répudiée et combattue, la cause défendue par tous les réformateurs hostiles au principe de l'Église liée à l'État.

En sorte qu'en désavouant le baptême infantile, on luttait aussi, par voie de conséquence, et au nom de la grande doctrine retrouvée par la Réforme du Salut par la Foi, pour affirmer : 1) l'autorité de l'Écriture Sainte en matière de fois et de pratique, autorité supérieure à celle de la Tradition ; 2) la seule seigneurie du Christ dans la vie personnelle ou collective des chrétiens, plutôt que celle qui s'exercerait par une puissance hiérarchique religieuse ou civile préexistante ; 3) la spiritualité essentielle de la foi, dans son expression individuelle ou collective, contre toute interférence sacerdotale (d'un clergé) ou sacramentelle (de rites sacerdotaux agissant par eux-mêmes ; 4) la liberté et l'égalité des croyants, responsables

devant Dieu seul ou devant tel gouvernant ou administrateur, religieux ou civil, qu'ils auront librement choisi selon les prescriptions de l'Écriture; 5) la nature fondamentalement spirituelle de l'Église, en tant que communauté libre et fraternelle de croyants renouvelés dans leur vie intérieure par l'Esprit Saint et décidés à vivre d'un commun accord comme des disciples du Christ; 6) l'indépendance du pouvoir de gouvernement de la communauté civile (l'État) vis-à-vis des autorités établies librement pour gérer les affaires de la communauté religieuse (l'Église).

Une clef de voûte d'édifice restée en place.

La Réforme protestante du XVI[e] siècle, se produisant à une époque de l'Histoire où de multiples circonstances favorables pouvaient laisser entrevoir la possibilité d'une heureuse issue à une action révolutionnaire religieuse radicale, n'a pas été à même de tirer toutes les conséquences de ses principes essentiels.

En maintenant la pratique sacramentelle du baptême des enfants, clef de voûte de l'édifice institutionnel de l'Église de Rome, elle-même héritière et continuatrice de l'Empire des Césars, les grands Réformateurs du XVI[e] siècle ont laissé en place le point d'appui non seulement symbolique mais réel du principe de l'Église d'État.

Luther, œuvrant dans une Allemagne comprise dans le Saint Empire Romain et morcelée en un grand nombre d'États indépendants, consécutivement au système féodal, fut contraint de se maintenir en cherchant l'appui des princes et des magistrats civils, puis de lier le sort de son Église au leur. Pour faire nombre, il fallut légitimer et pratiquer le baptême des enfants, en gardant l'idée médiévale de l'Église de masse (appelée par lui *Volkskirche*, ou Église populaire).

Le Suisse Ulrich Zwingle, qui accomplissait son œuvre de Réforme dans un pays démocratique, crut pendant plusieurs mois être capable d'agir en toute indépendance et d'édifier des églises chrétiennes selon les normes du Nouveau Testament. Mais la majorité des membres du Conseil de la ville de Zurich, qui le soutenaient, avaient eux-mêmes été baptisés dans leur enfance et étaient de ce fait des chrétiens de nom. Ils se considéraient donc comme les membres, de droit, de l'Église nouvelle qu'avec Zwingle ils étaient en train de créer, mais sans avoir à passer par la conversion et le baptême de la foi.

L'idée et la pratique du baptême des enfants furent donc maintenues, et l'on entreprit un plan d'éducation populaire, financé par le Pouvoir civil, afin de christianiser la population (1523). L'édifice institutionnel de la nouvelle Église portait un nom différent de celui de l'Église de Rome (Église réformée). Mais son principe de base — ou sa clef de voûte — était à peu près identique. C'était une Église d'État.

Les « Anabaptistes » jetés dans l'opposition.

De ce fait, les adversaires du principe de l'Eglise d'Etat (ou : de multitude) durent entrer dans l'opposition. C'étaient *Conrad Grebel*, fils d'un membre influent du Conseil de la ville de Zurich, ancien étudiant aux Universités de Vienne et de Paris, personnellement converti à la foi chrétienne en 1522; *Félix Mantz*, jeune hébraïsant remarquable, fils d'un chanoine de Zurich. Sa mère était une chrétienne vivante, et ouvrait sa maison, dans le faubourg de Zollikon, pour des réunions religieuses. *Simon Stumpf*, ancien moine franciscain. *Georg Blaurock*, ancien moine, doué d'une forte stature et d'une éloquence entraînante.

Ce groupe de « Frères », qui avaient associé leur ardeur juvénile à l'action audacieuse de Zwingle, voyaient venir à eux d'autres hommes des environs : *Ludwig Haetzer*, de Saint-Gall, ancien étudiant à l'Université de Fribourg et hébraïsant distingué ; *Wilhelm Roübli*, ancien curé de Wytikon, et aussi *Balthasar Hübmaier*, qui avait été élève du célèbre Dr Eck, en Allemagne, et prêchait maintenant à Waldshut, à la frontière nord de la Suisse.

Après avoir suivi et aidé Zwingle dans la première période de son activité réformatrice aussi longtemps qu'il ne fut question d'invoquer que l'autorité de la Bible pour appuyer son action, ils devinrent plus réservés quand ils constatèrent l'emprise des membres du Conseil de la Ville sur leur chef, imposant à l'Église en voie de formation les caractéristiques d'un simple rouage du gouvernement civil. (Impôt ecclésiastique de la Dîme pour l'entretien du culte, Ordonnance du Conseil enjoignant d'apporter les enfants au baptême etc.).

La rupture se consomme. Une date historique du Baptisme continental.

L'opposition se faisait de plus en plus ouverte entre Zwingle et le Conseil de la ville, d'une part, et le parti des « Anabaptistes » de l'autre. C'était l'époque où en

Allemagne, en 1524, montait une insurrection paysanne, à l'instigation pour une grande part de *Thomas Münzer*, un révolutionnaire socialo-religieux considéré à tort comme un « Anabaptiste ». Nombre de parents omettant de faire baptiser leurs enfants, le Conseil de la Ville, à l'issue d'un débat public sur le Baptême, menaça de bannissement ces réfractaires (Janvier 1525).

Sur ces entrefaites Grebel et ses amis, convaincus que la seule position logique était dans le séparatisme ecclésiastique, prirent la décision de se constituer en église de baptisés. A fin janvier ou début février 1525, au cours d'une de leurs réunions particulières tenues à Zollikon. Grebel baptisa Blaurock qui à son tour baptisa Grebel et plusieurs autres « frères » (quinze en tout). Après quoi ils célébrèrent ensemble la Cène, en rompant le Pain et en buvant la Coupe. C'était donc la dissidence, par un acte de rébellion à la fois civil et religieux. Cette première église baptiste constituée au sein de la Réforme était une manifestation d'insoumission envers le pouvoir politique de Zurich.

La répression sévit. Sur les routes de l'exil.

En revendiquant leur liberté religieuse et en passant outre aux injonctions d'un gouvernement d'Eglise-Etat, les « Ana-baptistes », dont le nombre s'accrut considérablement à Zurich et dans plusieurs cantons de Suisse, au cours de l'été 1525, devinrent les pionniers d'une révolution, dirigée contre un ordre établi d'Eglise et d'Etat douze fois séculaire. Ils ouvraient ainsi la voie à une véritable Réforme de l'Eglise, la seule qui, en se basant d'aplomb sur le Nouveau Testament, établissait la Communauté chrétienne sur le fondement du primat de la foi et de l'expérience spirituelle et personnelle enracinée en Christ. D'une telle réforme de l'Eglise devait logiquement découler une forme nouvelle de l'Etat, diamétralement opposée à celle de l'ancien « Etat chrétien », basé sur la notion de Droit divin. « Vous n'avez pas le droit de laisser au gouvernement civil la décision dans les affaires de la foi », avait écrit Simon Stumpf à Zwingle, peu avant son bannissement. Cette phrase, écho de la parole de Pierre « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29) résumait la conception et la méthode de Réforme ecclésiastique des « Anabaptistes ».

C'est ce qui explique que dès lors, leurs églises allaient devenir les « églises sous la Croix » de la Réfor-

mation. Convaincus que celui qui est en Christ est une « nouvelle créature », les Anabaptistes devaient nécessairement rencontrer l'opposition du monde et furent considérés comme les « ennemis du genre humain ».

Les peines édictées contre eux passèrent en quelques mois, pour châtier la faute de « re-baptême », de l'amende à l'emprisonnement ou au bannissement, puis à la mise à mort par le glaive, l'eau (noyade) ou le feu (bûcher).

On visa surtout les chefs. Grebel mourut de la peste, en prison. Blaurock fut banni et mourut sur le bûcher en 1529, au Tyrol. Mantz fut jeté dans la rivière Cimmat, les mains ligotées et passées par-dessus les genoux ployés. Hübmaier, après avoir subi la prison à Zurich, put gagner la Moravie. Il fût brûlé vif en 1528. Des milliers d'Anabaptistes suisses furent jetés sur les routes de l'exil.

CHAPITRE VIII

LES ANABAPTISTES DANS LA TOURMENTE. TYPES D'INDIVIDUS ET DE COMMUNAUTÉS.

Le radicalisme des Anabaptistes, source d'épreuves.

Contraints à une complète indépendance par les principes de Réforme qu'ils professaient, les Anabaptistes se condamnaient à être incompris et persécutés. Ils demandaient non un replâtrage de la conception médiévale de l'Eglise, mais une totale réédification, en partant de la base, de la Communauté chrétienne locale.

Sur le plan spirituel, leur réforme devait aboutir à une notion d'Eglise universelle vraiment œcuménique. Sur le plan temporel et humain, elle devait, après avoir résolu la question ecclésiastique, amener spontanément la solution de la question sociale et économique, puis celle de la question politique. Aucun compromis ne pouvait donc être toléré avec l'ancien ordre de choses. Cette nouvelle création, cette « patrie meilleure » qu'ils cherchaient dès ici-bas, dans la justice et la liberté, exigeait d'eux une absolue fidélité à la vision qu'ils avaient reçue et au programme d'action qu'ils s'étaient assigné.

C'est ce qui explique qu'il y eut dans les rangs des Anabaptistes à la fois d'intrépides réalisateurs, des révolutionnaires ardents, prêts à l'action directe, et des chrétiens idéalistes que leur pacifisme intégral conduisit au martyre.

C'est ce qui explique aussi la variété assez déroutante des moyens d'action envisagés, parmi les Anabaptistes, pour résoudre les multiples problèmes posés à la conscience chrétienne, à cette époque cruciale de l'histoire européenne. Aussi fut-il assez facile, pour les partisans du maintien de l'ordre établi, de prétexter les excès de quelques extrémistes pour enfermer tous les Anabaptistes dans la même réprobation. D'où les effroyables persécutions qui pendant plus de vingt années s'abattirent sur toutes les populations que l'on englobait sous l'épithète d'« Anabaptistes ».

L'essaimage hors de la Suisse, moyen d'extension de l'Anabaptisme.

Il se trouve qu'en étant chassés de Suisse, les Anabaptistes issus du groupe initial des « Frères » de Zurich virent leurs idées se répandre à travers presque tous les pays d'Europe. Car le zèle missionnaire qui les animait poussa les réfugiés de Zurich, de Berne, de Saint-Gall, de Schaffhouse, à répandre autour d'eux par le témoignage personnel, partout où ils passaient ou se fixaient, le message de l'Evangile. D'autant plus que très souvent ils rencontraient sur leur route des chrétiens descendant des mouvements des Vaudois ou de l'« Unité des Frères », partageant les mêmes idées qu'eux et avec lesquels ils s'associèrent.

Vers le Sud, certains gagnèrent l'Italie septentrionale et le Tyrol. Vers l'Est, par la vallée du Danube, d'autres pénétrèrent en Moravie et en Bohême et de là gagnèrent ensuite la Transylvanie, pour émigrer plus tard en Pologne et en Russie. D'autres encore empruntèrent la vallée du Rhin, vers le Nord, et se répandirent dans certaines régions d'Allemagne, notamment en Alsace et dans la région de Strasbourg, puis de là dans les Pays-Bas. En 1530, on signalait des Anabaptistes dans les pays scandinaves et en Angleterre.

A cette époque, les Anabaptistes dépassaient en nombre et en zèle missionnaire les adeptes des mouvements luthérien et zwinglien réunis. Les mesures de répression redoublèrent alors de violence. Un mandat

impérial, en 1528, devenu Edit d'Empire à la Diète réunie à Spire en avril 1529, vouait à « la mort par le feu, le glaive ou tout autre moyen, sans aucune justice inquisitoriale préalable », «tout Anabaptiste, tout baptisé et tout recéleur d'Anabaptisme ».

Deux théologiens anabaptistes morts pour leur foi.

BALTHASAR HUBMAIER (1480-1528). — Hübmaier est l'aîné des quatre principaux Réformateurs dont les œuvres ont été ensemble condamnées par la Congrégation romaine de *l'Index*, les trois autres étant Luther (de 3 ans son cadet), Zwingle (4 ans plus jeune) et Calvin (29 ans plus jeune). Venu du Romanisme à la Réforme protestante, comme les trois autres, Hübmaier est le seul d'entre eux dont les vues l'aient à la fois conduit au rejet total du principe ecclésiastique romain puis au bûcher. Il est le seul aussi qui n'ait eu à se reprocher la mort d'aucun autre homme, pour « crime d'hérésie ». En fait il a été le premier apôtre de la Tolérance, dès 1524, vingt ans avant Sébastien Castellion.

Une personnalité de rare valeur.— Né près d'Augsbourg, en Bavière, Balthasar Hübmaier étudia à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, où il eut pour maître le célèbre docteur Eck, futur adversaire de Luther. Licencié ès Lettres puis reçu Docteur en Théologie, il fut professeur à l'Université d'Ingolstadt, puis Vice-recteur de l'Université (1515). Ordonné prêtre, il devint prédicateur à la Cathédrale de Regensburg (Ratisbonne), où pendant sept années il exerça par sa prédication une puissante influence.

Mais attiré vers la Réforme protestante, Hübmaier sentit sa position difficile et préféra exercer un ministère moins en vue, dans la petite ville de Waldshut, à la frontière suisse-allemande, près de Bâle (1523). Si l'étude de la Bible le rapprochait théologiquement de Luther et de Zwingle, par contre ses vues sur l'Eglise et le Baptême le poussaient vers les Réformateurs indépendants (Anabaptistes). Et il amena peu à peu la plupart de ses paroissiens à ces vues nouvelles. Après avoir rompu avec Rome, il épousa en 1524 une femme de grande valeur morale et intellectuelle, Elisabeth Huegline, qui le suivit dans ses travaux, et son martyre.

Gagné aux vues « baptistes » sur l'Eglise.— A cette époque, ses convictions se résumaient ainsi : la Bible est la seule règle de foi et de pratique de l'Eglise, ce

qui implique que pour être efficace, la Parole doit être prêchée, entendue et crue. Ceux qui en acceptent l'autorité souveraine reçoivent le baptême et sont admis dans l'Eglise, accomplissant ensuite les œuvres que Dieu demande d'eux. En 1525, à Pâques, il fut baptisé par Roübli, un pasteur anabaptiste suisse, ainsi que soixante membres de son église. Lui-même ensuite baptisa trois cents autres personnes de sa congrégation, laquelle passa directement de l'obédience romaine à la Réforme protestante dite « ana-baptiste » (ces premiers baptêmes furent faits par affusion d'eau).

Les temps étaient troublés : en Allemagne par la Révolte paysanne de 1523-1525, en Suisse et dans tout le centre européen par l'effervescence à la fois religieuse et sociale suscitée par la Réforme.

Face à l'adversité. Activités multiples.— Il est difficile de déterminer la part exacte qu'Hübmaier prit à l'action réformatrice et révolutionnaire sous son aspect social et économique. Mais il semble avéré qu'il rédigea, ou tout au moins inspira, les « Douze Articles » des Paysans (revendications très modérées, qui faillirent être acceptées par les parties opposées et terminer pacifiquement le conflit social). Mais l'écrasement du mouvement insurrectionnel paysan contraignit Hübmaier à quitter Waldshut pour se réfugier à Zurich, où Zwingle le fit emprisonner. Relâché en 1526, il put gagner la Moravie, terre de refuge et de liberté. Pendant plus d'un an, il déploya autour du centre de Nikolsbourg une activité considérable, par la parole et par la plume. Son œuvre littéraire, constituant quinze volumes, fut un exposé et une défense hardie des vues baptistes (liberté religieuse, séparation de l'Eglise et de l'Etat, Eglise constituée des seuls baptisés sur profession de foi, etc.). Des milliers de gens adoptèrent ces vues. Une expérience réformatrice sans précédent était ainsi en voie d'accomplissement.

Vers le martyre.— Mais lorsqu'en 1527 la Bohême et la Moravie passèrent sous la domination de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche, Hübmaier et sa femme furent arrêtés et emprisonnés. Après plusieurs mois de souffrances, ils furent condamnés à mort, pour l'attitude de rébellion contre Rome qu'ils avaient eue à Waldshut. Le 10 mars 1528, à Vienne, Balthasar Hübmaier fut brûlé au bûcher, demeurant « inébranlable comme le roc dans son hérésie ». Trois jours après, sa femme fut

jetée dans le Danube, une grosse pierre attachée au cou.

Au moins l'égal de Luther, Zwingle et Calvin par son savoir, son caractère et son éloquence, Hübmaier les surpassa par sa compréhension du problème posé par la question d'Eglise. Mais il était en cela trois cents ans en avance sur son temps. C'est pourquoi il mourut martyr. La devise de sa vie, par laquelle se terminaient tous les livres et traités qu'il écrivit, était : « *La Vérité est immortelle* ».

MICHAEL SATTLER (1500-1527).— De vingt ans plus jeune qu'Hübmaier, Michael Sattler est mort un an avant lui, au cours de cette période de 1526 à 1530 qui vit périr par le feu, l'eau ou l'épée des dizaines de milliers d'Anabaptistes : deux hommes aux dons exceptionnels, tant intellectuels que spirituels, et dont les épouses ont partagé le sort jusqu'au martyre. Parce qu'ils portaient l'épithète réprobatrice d'« Anabaptistes », l'Histoire a fait le silence autour d'eux pendant près de trois cents ans.

Né dans le duché de Bade, près de Fribourg-en-Brisgau en 1500, Sattler étudia dans cette ville et entra au monastère de Saint-Pierre. L'étude attentive des épîtres de Paul le conduisit d'abord à rejeter la conception de la Justification telle que Rome la professait. Quittant le couvent en 1523, il se rendit à Zurich où il entra en contact avec les premiers Anabaptistes, dont il ne tarda pas à partager les vues sur le Baptême et l'Eglise. Banni de cette ville pour cette raison en 1525, il retourna à Fribourg d'où il fut chassé par les autorités autrichiennes. A Strasbourg, les réformateurs Capiton et Bucer, frappés par son savoir et sa piété, lui firent bon accueil. En 1526, il se rendit avec Roübli à Horb, près de Tubingen (Wurtemberg), où pendant un an il put exercer librement une action positive de réforme anabaptiste.

Sattler, premier théoricien du congrégationalisme.— C'est à Sattler que l'on doit les « Sept Articles » d'une organisation congrégationaliste de l'Eglise, présentés au cours d'un Synode réunissant en février 1527, à Schlatt, les délégués d'assemblées des Anabaptistes de l'Allemagne du Sud. Ces Articles se résument comme suit : 1) Incorporation à l'église par le baptême de la foi. 2) Assemblées autonomes de croyants, qui choisissent leurs pasteurs et diacres. 3) Les assemblées locales peuvent se grouper et maintenir un statut commun

relatif à l'admission des membres et la discipline. 4) La Cène est, pour les baptisés, la manifestation de l'unité spirituelle en Christ. 5) Une seule sorte de sanction disciplinaire : l'excommunication. 6) Rejet de toute « servitude de la chair » et séparation d'avec le monde et ses usages. 7) A cause du péché, l'Etat est considéré comme un mal nécessaire, et les chrétiens n'y ont aucune place.

Ces principes d'ecclésiologie ont été plus tard, après quelques modifications secondaires, à la base des constitutions en usage chez les Congrégationalistes, les Baptistes et les Quakers.

La question du Jus gladii *(droit de glaive).* — Sattler fut, au moment de la Réformation, un pionnier de la « non-violence ». La question du *Jus gladii* (droit de glaive), avait causé des dissensions parmi les premiers Anabaptistes. Elle était liée à la question du mode d'établissement du Royaume de Dieu. Sattler se dressa contre les Millénaristes favorables à l'action directe et à l'usage de l'épée. Au moment où se précisait une menace d'offensive turque aux frontières de la Moravie, légitimant des mesures préventives de défense militaire, Sattler refusa, comme disciple du Christ, de prendre personnellement les armes. Arrêté comme réfractaire à Rottenburg, son obstination le fit condamner à mort. Sa langue fut arrachée, ses chairs furent lacérées à l'aide de pinces rougies au feu, après quoi il fut brûlé, encore vif, au bûcher.

Sa femme fut jetée vivante dans le fleuve Neckar, parce qu'elle l'avait approuvé dans son attitude (mai 1527). Les Mennonites de Hollande ont publié trente ans plus tard un recueil contenant le récit de ces morts et les cantiques écrits par Sattler : c'est un élément sublime du martyrologe anabaptiste.

Deux types différents de communautés anabaptistes.

En énonçant le principe initial de la responsabilité de l'âme individuelle devant Dieu, sanctionnée par le baptême des croyants à l'entrée de l'église locale, les Anabaptistes laissaient à chacun toute latitude quant à l'organisation pratique de leur vie sociale communautaire, sous le magistère de la Parole et de l'Esprit. Deux types d'organisation pratiques sont à retenir :

1) Les assemblées locales évangéliques de Strasbourg et Augsbourg.

Outre la Moravie, où Hübmaier put un certain temps constituer des communautés spirituelles anabaptistes, les régions de Strasbourg et d'Augsbourg virent pendant quatre années (1526 à 1530) assez de liberté accordée aux Anabaptistes pour leur permettre d'organiser sans entrave leur vie et leur culte. Il fut établi dans divers quartiers de ces villes et des régions avoisinantes des assemblées locales, avec des « anciens » et des diacres, unies entre elles par un minimum d'organisation synodale ou « connectionnelle ». Outre les anciens et les diacres, il y avait des évangélistes itinérants, chargés de visiter les assemblées et d'y promouvoir le travail de l'évangélisation. Il semble que l'un des anciens ait, à tour de rôle, exercé la fonction de surveillant responsable des assemblées de la région (sorte d'« évêque », mais sans aucune idée de hiérarchie sacerdotale).

On croit savoir que Calvin s'était inspiré de cet exemple, observé pendant le séjour qu'il fit à Strasbourg de 1538 à 1541, quand il proposa aux églises réformées de France, au Synode de Paris, en 1559, de s'organiser en « colloques » régionaux, ce qui fut à l'origine du système « presbytérien synodal ». La même chose fut faite en Ecosse en 1560.

2) Les « Frères » de Moravie et leurs « Communautés fraternelles ».

Dans d'autres régions, notamment en Moravie et dans la région d'Austerlitz, certains Anabaptistes poussèrent l'expérience de vie communautaire fraternelle et chrétienne jusque dans les domaines de la vie sociale et économique. En cela, ils furent de véritables précurseurs : car en prenant pour point de départ de leur action la communauté spirituelle des disciples du Christ et en lui subordonnant l'organisation économique de la société, ils évitaient le danger d'un glissement vers le matérialisme économique régnant au sein d'une société nominalement chrétienne.

C'est ainsi qu'un Anabaptiste du Tyrol, disciple de Blaurock, *Jacob Hutter*, s'établit vers 1529 dans la région d'Austerlitz, où il inaugura l'organisation communautaire du *Bruderhof*. Sous la direction d'un surintendant élu (« haushalter ») les membres de la « Fraternité », entre qui les biens étaient mis en commun,

s'adonnaient à des travaux de culture agricole ou de certaines industries (tissages, coutellerie). Des Anabaptistes persécutés dans leurs pays respectifs affluèrent en grand nombre en Moravie pour participer à cette expérience inspirée du communisme chrétien primitif, engendrant un niveau de prospérité matérielle inconnu auparavant. A partir de 1542, le climat politique des pays limitrophes devint tellement hostile à cette innovation faite en dehors des autorités politico-ecclésiastiques romaine et luthérienne qu'elle en fut étouffée, au moins temporairement.

Dès 1536, Hutter avait été brûlé vif à Innsbruck, sur ordre de Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint.

CHAPITRE IX

LES MALFORMATIONS DE L'ANABAPTISME ET SES RE-FORMATIONS AU COURS DU XVIe SIÈCLE

I. En Allemagne et dans les Pays-Bas, le problème de Réforme, mal posé, reçoit des solutions défectueuses.

On a coutume de réunir à tort sous le nom d'Anabaptisme les grands mouvements insurrectionnels, paysans et laïques, contemporains de la Réforme protestante. Ce fut surtout en Allemagne que ces soulèvements se produisirent, provoqués en partie par l'état de misère sociale qui y régnait, puis par la déception éprouvée par les masses populaires quand elles virent la révolte ecclésiastique luthérienne tourner court, dès 1521. Luther en effet, comme Zwingle et plus tard Calvin, ne tarda pas à devenir un « Etatiste » de principe, et dut se résoudre à partager avec le gouvernement civil existant alors la direction des affaires de la nouvelle « Eglise populaire » (« Volkskirche »).

Les données du vrai problème de Réforme furent ainsi faussées, ce qui fit perdre aux principaux mouvements réformateurs leur pouvoir agressif et conquérant. D'où

la déception et le mécontentement des gens du peuple, frustrés des espoirs qu'avait éveillés en eux l'action révolutionnaire de la Réforme.

Dans des temps aussi troublés et au milieu d'une situation aussi confuse, tant aux points de vue religieux que social et politique, il était fatal que des solutions hâtives, improvisées et parfois désastreuses fussent alors données aux problèmes de l'heure. D'où l'extrême confusion des circonstances qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la Révolte paysanne de 1523-1525 en Allemagne, point de départ des fausses accusations portées depuis contre l'Anabaptisme, envisagé comme mouvement révolutionnaire apocalyptique.

Les deux formes du fanatisme chiliaste.

Le propos essentiel du mouvement réformateur indépendant appelé « Anabaptisme » était le rétablissement de la doctrine et de la pratique de l'Eglise chrétienne sur les bases du Nouveau Testament, en partant de la communauté locale. Une telle réforme, en manifestant la nature essentielle du Christianisme dans ses applications pratiques, exigeait que chaque chrétien fût un disciple personnel du Christ et que chaque église locale fût le lieu humain où, dans une vie d'amour et de service, la foi vivante au Sauveur pouvait s'exprimer collectivement. C'était ainsi la condition première de toutes autres réformes, sociale, économique et politique, sans avoir à recourir à la violence.

Mais les obstacles rencontrés au temps de la Réformation par tous ceux qui partageaient ces vues ne tardèrent pas à faire dévier leurs croyances et leurs méthodes d'action vers ce qu'on appelle le Fanatisme Chiliaste (du grec *Chilias*, Mille). Désespérant de voir le monde s'améliorer au cours de la dispensation actuelle, beaucoup de chrétiens essayèrent de fixer, à l'aide des écrits prophétiques bibliques, la date à laquelle débuterait l'Age du Millenium (Règne de Mille ans du Christ, selon Apocalypse 20 et 21 : d'où le substantif « Millenarisme » et son synonyme « Chiliasme »).

1) L'exaltation mystique millenariste.

Au cours de l'histoire chrétienne, il y a eu diverses périodes où ce mode de pensée à prédominé, favorisé

à la fois par les abus de la puissance papale romaine et la misère sociale et économique, au sein d'une chrétienté toute nominale. Et lorsque des persécutions sont venues de la part des pouvoirs établis, tant civils qu'ecclésiastiques, elles ont contribué à accentuer le fanatisme mystique des chiliastes, provoquant parfois une grande exaltation morbide, attribuée à l'action de l'Esprit-Saint.

A l'époque de la Réformation, cette forme de fanatisme chiliaste s'est développée dans certains milieux populaires, d'Allemagne comme du centre et du nord-ouest européens, notamment. Et comme dans ces milieux religieux on était hostile aux formes établies d'Eglises institutionnelles, (romaine, luthérienne et zwinglienne), il en a été déduit que le fanatisme chiliaste était le propre de l'Anabaptisme.

2) Le prophétisme théocratique des Chiliastes.

A deux reprises en moins de quinze ans, cette exaltation mystique millénariste prit une forme aiguë d'insurrection politique, tendant à l'établissement d'un mode de gouvernement théocratique (du grec *Theos*, Dieu, et *kratos*, autorité de commandement). L'ordre politique et social existant étant mauvais, inspiré par Satan, l'heure était venue de le détruire, pour le remplacer par un Royaume divin de justice, identifié avec l'Eglise « Epouse de Christ » et « Nouvelle Jérusalem ».

C'était donc une réaction extrêmiste à forme religieuse, contre le type de société féodale qui existait encore en Allemagne, et un prolongement des mouvements de révolte, au XVe siècle, des « Taborites » de Bohême et des paysans roturiers d'Allemagne.

a) Les Prophètes de Zwickau, Thomas Münzer, la Révolte paysanne. (1521-1525)

Dès 1521, la petite ville de Zwickau, au sud de l'Allemagne, fut un centre de radicalisme réformateur. Ses « Prophètes », continuateurs des « Frères Taborites », étaient conduits par Nicolas *Storch* et Thomas *Münzer*, qui prétendaient recevoir directement de Dieu, par l'Esprit, l'illumination intérieure et l'inspiration. Une vive opposition se manifesta entre Luther et Münzer, dans le sud-ouest de l'Allemagne, où la misère des paysans les poussait à la révolte. Contrairement à

Luther, Thomas Münzer chercha à dégager les implications sociales et économiques de l'Evangile, mais trop immédiatement. Et le mouvement insurrectionnel à la tête duquel il fut placé se termina, après quelques mois, en mai 1525, par une écrasante défaite, à Frankenhausen. Münzer, qui s'était dit « l'Epée de Gédéon », fut décapité. Cent mille paysans furent tués ou massacrés au cours de cette guerre.

b) Montée d'une « Mystique anabaptiste ».

Après l'écrasement des Paysans d'Allemagne, au moment où les Anabaptistes de Suisse, chassés de leur pays, émigraient dans divers pays d'Europe, l'Anabaptisme apparut aux yeux de beaucoup, contrairement à ses principes originels, comme un mouvement révolutionnaire à la fois religieux, économique et politique. Comme tel, il vit ses rangs grossir considérablement, et sa doctrine prendre la forme d'une mystique révolutionnaire, se dressant contre la vieille institution ecclésiastico-politique à la tête de laquelle était Charles-Quint, chef du « Saint Empire Romain ». Par des édits de 1528 et 1529, tout Anabaptiste devait être mis à mort, sans justice inquisitoriale préalable.

c) L'affaire du « Royaume » de Münster (1533-1535)

La menace perpétuelle qui pesait sur quiconque était suspect d'Anabaptisme — à quelque tendance qu'il appartînt — ne tarda pas à donner naissance à une forme extrême d'exaltation chiliaste. Ce fut d'abord Melchior *Hoffmann* qui, dans le nord-ouest de l'Allemagne, annonça la prochaine venue du « Jour de l'Eternel ». Strasbourg deviendrait en 1533 la « Nouvelle Jérusalem ». Mis en prison, Hoffmann fut remplacé par un boulanger hollandais, Jan *Matthys*, qui annonça que le « Royaume des Saints » serait bientôt instauré à Münster, en Westphalie. La terreur qui régnait en de nombreuses contrées poussa vers Münster une douzaine de milliers de gens désespérés, femmes et enfants surtout. Un Conseil insurrectionnel « anabaptiste » expulsa le Prince-Evêque et son Conseil. Le siège fut mis devant la ville par les troupes impériales, tant catholiques que luthériennes. Il devait durer seize mois. A Matthys, tué en combat téméraire, succéda Jan *Bockelson* (dit

Jean de Leyde), qui se fit proclamer Roi et instaura un régime de gouvernement communiste et théocratique. En juin 1535, les défenseurs de la ville, à bout de ressources, et trahis par un transfuge, cédèrent devant un dernier assaut.

Écrasement systématique de l'Anabaptisme en Europe.

La révolte de Münster fut réprimée avec la plus extrême violence. Bien plus, alors qu'elle n'avait été le fait que d'une poignée de fanatiques, infime minorité d'exaltés comparativement au grand nombre d'Anabaptistes pacifiques dispersés en Europe, cette révolte fut le prétexte d'une répression généralisée du mouvement anabaptiste, par une action combinée des pouvoirs civils et ecclésiastiques. On estime à plus d'une centaine de mille le nombre des Anabaptistes qui ont été mis à mort dans les divers pays d'Europe entre 1535 et 1560. Cela, en grande partie, sous l'effet de l'action contre-réformatrice des Jésuites. L'historien Rufus Jones a écrit : « Il peut être affirmé qu'aucun autre mouvement pour la liberté spirituelle n'a eu autant de martyrs que l'Anabaptisme ».

Cependant, depuis quatre siècles, une marque d'opprobre est demeurée attachée au nom d'« Anabaptiste ».

II. RE-FORMATION DE L'ANABAPTISME pendant la tourmente, et après.

Malgré tous les obstacles qui se sont dressés au cours du XVIe siècle contre l'Anabaptisme authentique, de l'extérieur par les persécutions et de l'intérieur par les déviations et les malformations, le témoignage essentiel des Anabaptistes sur la spiritualité de l'Eglise du Christ ne s'est jamais perdu. Et il s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui sous au moins trois formes, dans une ligne de descendance directe : les Mennonites, l'Eglise des Frères et les Frères Hutteriens.

1) Menno Simons et ses disciples, les Mennonites.

Dans les vingt-cinq années qui suivirent la tragique affaire de Münster, un homme eut le courage et la patience de relever de leurs ruines les communautés anabaptistes sur lesquelles avait passé la double tourmente de l'exaltation millenariste et de la sauvage répression consécutive à la Révolte de Münster. Et cela

non seulement en Hollande et en Frise, mais dans toute l'Europe du Nord, de la France à la Russie. Cet homme fut *Menno Simons* (1492-1559).

Lui et ses disciples reprirent pour leur compte les doctrines et les pratiques des « Frères Suisses » de Zurich, sur la constitution de l'église locale, le baptême des croyants, ainsi que la renonciation à participer à la magistrature civile comme à la guerre. Né en Frise Occidentale, Menno Simons était catholique et devint prêtre en 1515. Ses premiers doutes lui vinrent sur la question de la transsubstantiation (dans la Messe). En 1531 il fut bouleversé par la vision du martyre d'un chrétien, mis à mort pour s'être fait « re-baptiser ». Mais ce ne fut qu'en 1536 qu'il rompit publiquement avec l'Eglise romaine, en recevant le baptême de la foi, des mains d'un Frère anabaptiste de Frise, Obbe *Philips*.

Dès lors, et pendant près d'un quart de siècle, il consacra sa vie à évangéliser, réorganiser des églises locales anabaptistes, voyageant sans cesse, au milieu du danger, et écrivant de multiples ouvrages et traités pour défendre la doctrine et les pratiques du mouvement de réforme évangélique qui ne tarda pas à porter le nom de « Mennonite » (à partir de 1544).

Developpement ultérieur du mouvement Mennonite.

En Hollande ,en Allemagne du Nord, dans l'Est de la France et jusque sur les bords de la Baltique, Menno Simons réussit à surmonter les pires difficultés pour maintenir la foi et la vie communautaire d'églises indépendantes, dont le témoignage persista même au travers des furieuses mesures d'unification politique et ecclésiastique du Duc d'Albe dans les Pays-Bas.

A la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, ce furent des communautés mennonites de Hollande qui, en donnant l'hospitalité aux réfugiés séparatistes venus d'Angleterre, exercèrent sur eux une influence décisive, aidant ainsi à donner naissance au mouvement baptiste anglo-saxon.

Ce sont les Mennonites qui ont recueilli et conservé les admirables hymnologie et martyrologie des « Eglises sous la croix » de l'Anabaptisme persécuté. Eux-mêmes, toujours restés fidèles à leur principe de non-violence, ont le plus souvent été autorisés par les gouvernements d'Etats à servir la communauté sociale sans avoir à porter les armes.

A la fin du XVIIIe siècle, la Russie accorda aux Mennonites de Prusse Orientale de vastes territoires et la pleine liberté de culte, en sorte qu'un grand nombre émigrèrent vers l'Est, et s'installèrent notamment en Ukraine, en Crimée et dans le Caucase, s'adonnant surtout aux travaux d'agriculture. Plus tard, lorsque leur liberté fut menacée par la conscription militaire, des milliers d'entre eux émigrèrent en Amérique, et de préférence dans les plaines de l'Ouest des Etats-Unis où se cultive le blé.

Actuellement, les Mennonites comptent dans le monde environ 450 000 membres, dont près de 300 000 en Amérique du Nord, 15 000 en Amérique du Sud, 50 000 en Russie-Sibérie, 10 000 en Asie (Inde, Chine, Java) et 100 000 en Europe, dont environ 70 000 en Hollande, 20 000 en Allemagne, 3 000 en Suisse et autant en France. La plupart des Mennonites français sont fixés dans les départements de l'Est, notamment le Haut-Rhin, la Meurthe-et-Moselle, l'Ain, les Vosges et le Doubs, où ils se sont unis à des descendants d'Anabaptistes venus de Suisse. Ils comptent une cinquantaine d'Assemblées organisées.

Partout les Mennonites, fuyant les villes, travaillent de préférence à l'agriculture, et mènent une vie sobre et pure.

2) L'Église des « Frères ».

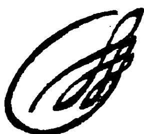
Une seconde branche de descendants des Anabaptistes du XVIe siècle est constituée par un groupe de « Taufers » ou « Dunkers » (« Baptiseurs ») qui en 1719 émigrèrent de Crefeld, en Prusse Rhénane, vers la Pensylvanie, en Amérique du Nord. Une partie d'entre eux ont pris le nom d'« Eglise des Frères », et l'autre le nom d'« Eglise des Frères Evangéliques Unis ». Ces derniers, qui ont adopté une organisation du type « épiscopal », ont aussi des églises en Allemagne, en Pologne, en Lithuanie et en Suisse. En tout, ces groupes de descendants d'Anabaptistes comptent environ 200 000 communiants. Ils ont adhéré au Conseil Œcuménique des Eglises.

3) Les « Frères Hutteriens ».

Descendants directs des « Communautés fraternelles » dues à l'initiative de Jacob Hutter en Moravie, les « Frères Huttériens » modernes se sont efforcés de

perpétuer l'idéal primitif de Pacifisme chrétien et de Communisme chrétien de leurs ancêtres. D'abord persécutés puis chassés de Moravie, au cours de la Guerre de Trente ans, ils ont gagné la Hongrie et de là la Transylvanie puis la Russie, au XVIIe siècle. En 1874 quelques communautés ont pu émigrer en Amérique (centre-ouest du Canada et des Etats-Unis). Affrontant les plus grandes difficultés pratiques, d'autres se réorganisèrent en une « bruderhof » du type primitif, en Allemagne. Une tentative similaire fut faite en Angleterre.

Au cours de la guerre mondiale de 1939-1945, certaines de ces communautés européennes gagnèrent le Paraguay, en Amérique du Sud, portant le nombre de telles communautés huttériennes dans ce pays à quatre cent cinquante-Après la guerre ,un grand nombre de « personnes dépla. cées » ont été autorisées à se rendre au Paraguay et à se joindre à ces communautés d'outre-Atlantique, qui ont le mérite d'avoir résolu pour leur part, sur la base d'un christianisme appliqué, les grandes questions ecclésiastique, sociale, économique et politique que la Chrétienté dans son ensemble n'a pas été à même de comprendre et de résoudre.



TROISIÈME PARTIE

LES EGLISES BAPTISTES DANS L'ACTION ÉVANGÉLISATRICE

CHAPITRE X

L'ANABAPTISME EN ANGLETERRE. ORIGINES DU BAPTISME CONTEMPORAIN

Les antécédents de la Réforme anglaise.

L'histoire des Baptistes de Grande-Bretagne, au même titre que celle des Anabaptistes du continent européen, doit être étudiée dans le cadre de la Réforme protestante. Si la Réforme en Angleterre a abouti à la séparation d'avec la papauté romaine, cela a été l'aboutissement d'une longue lutte menée au sein du peuple anglais en faveur de l'indépendance religieuse et ecclésiastique.

Cette lutte a commencé au XIVe siècle, lorsque John Wyclif, — appelé « L'étoile du matin de la Réformation » — a traduit la Bible en langue vulgaire et travaillé à la répandre parmi ses compatriotes. En même temps il a affirmé à la fois les droits de l'Etat et ceux de la conscience individuelle. Dès 1380 il a combattu la doctrine de la Transsubstantiation et affirmé que l'Eglise est la « compagnie des élus ». En évangélisant

par la diffusion des Ecritures et la prédication des « Lollards », il a ouvert la voie à la révolte religieuse des XVIe et XVIIe siècles.

Par son action, Wyclif a favorisé un retour à la pureté de l'Eglise, et exercé une influence déterminante dans la conquête des libertés ecclésiastique et politique. Si cette action a abouti, par la suite, à la création d'une Eglise nationale anglaise, elle a aussi rendu possible l'éclosion d'Eglises indépendantes, où le gouvernement humain est entre les mains, non d'un clergé, mais de l'assemblée même des croyants. Ce furent les églises du type *congrégationaliste*, organisées sur la base d'une Alliance *(Covenant)*, acceptée librement et d'un commun accord.

C'est ce principe de gouvernement qui, transposé sur le plan politique, a donné naissance au régime parlementaire et constitutionnel anglais, adopté plus tard par d'autres Etats européens. Il est foncièrement différent de celui qui découle de la conception romaine de l'Eglise.

Influence de l'Anabaptisme continental sur le Baptisme anglais.

Quoique géographiquement séparée du Continent, la Grande-Bretagne n'en a pas moins été en rapport constant avec lui. Au temps de Wyclif d'abord, puis lors de la Réforme protestante. Par la Hollande toute proche, où s'était développé très tôt le mouvement anabaptiste, les idées de liberté religieuse et d'indépendance de l'Eglise à l'égard du Pouvoir civil s'étaient répandues en Angleterre. Et là comme sur le Continent, la Guerre des Paysans et le tragique épisode de Münster avaient fait de l'Anabaptisme un sujet d'effroi. Dès 1535 une stricte quarantaine avait été organisée pour empêcher l'importation du « fléau ». Des Anabaptistes autochtones ou étrangers furent brûlés vifs.

Mais lorsque, sous les règnes d'Edouard VI (1547-1553) et d'Elisabeth (1558-1603) un renouveau de l'intérêt religieux se produisit dans le sens protestant, l'idée d'une Eglise séparée de l'Etat fit son chemin, prenant la forme d'un « Séparatisme » congrégationaliste. La lutte engagée en Angleterre contre les exigences unificatrices d'une Eglise nationale dirigée par des évêques, fut semblable à celle qu'avaient engagée un demi-siècle plus tôt, sur le Continent, les Réformateurs indépendants, dits « Anabaptistes ».

CIRCONSTANCES QUI ONT AMENÈ LA NAISSANCE DU BAPTISME CONTEMPORAIN.

L'Anglicanisme, forme de religion catholique séparée de Rome.

Par l'« Acte de Suprématie » de 1534, le roi Henri VIII fut déclaré « unique et suprême chef de l'Eglise », et il délégua ses pouvoirs ecclésiastiques à des évêques nommés par lui. C'était donc une Eglise à gouvernement épiscopal, séparée de la Papauté et placée sous l'autorité du roi. Une nouvelle traduction de la Bible fut répandue dans le pays ; elle était l'œuvre de William *Tyndale* (mort martyr en exil, à Vilvorde-Belgique, en 1536). Un exemplaire de cette Bible fut placé dans chaque église paroissiale en 1538.

En principe, tous les sujets du Royaume devaient faire partie de cette Eglise, dite « Anglicane ». Et des mesures répressives ne tardèrent pas à être prises contre les réfractaires. En 1549, le roi Edouard VI, par l'« Acte d'Uniformité », fit adopter dans toute l'Angleterre le « Prayer Book », livre de culte et de prière de l'Eglise nouvelle.

Mais de 1553 à 1558, le trône fut occupé par Marie Tudor, reine catholique romaine fille de Catherine d'Aragon. Elle exerça une puissante action en faveur d'un retour à l'obédience romaine. Les mesures persécutrices prises par elle poussèrent un grand nombre de Protestants anglais à émigrer sur le Continent. Beaucoup subirent fortement l'influence de Jean Calvin, alors tout-puissant à Genève. De retour chez eux dès le début du règne d'Elisabeth, ces hommes apportèrent des éléments nouveaux dans la vie civile et religieuse du pays.

Non-Conformisme et Puritanisme.

En 1559, dès l'accession d'Elisabeth au trône, un nouvel « Acte d'Uniformité » provoqua une vive réaction de la part des pasteurs et des fidèles qui refusaient de se conformer aux prescriptions de l'Eglise anglicane. On les appela les « *Non-Conformistes* ». Ils ne furent pas trop inquiétés, et par eux se développa une attitude d'esprit favorable à des formes de doctrine, de culte et de vie plus « pures », c'est-à-dire débarrassées — comme à Genève — de tout ce qui pouvait rappeler le « Papisme ».

On ne tarda pas à les appeler les « *Puritains* ». Un peu plus tard, sous le règne de Jacques Ier (1603-1625), leur rigorisme religieux et ecclésiastique se compléta d'un radicalisme politique, ennemi de l'absolutisme royal et défenseur des prérogatives du Parlement.

Deux aspects du non-Conformisme puritain.

En dehors et même au sein de l'Eglise anglicane, sous le gouvernement à la fois ferme et libéral de la reine Elisabeth, il se développa deux types de foi religieuse et d'organisation ecclésiastique, également opposés à l'Episcopalisme anglican, défendu par *Thomas Hooker*, lequel marquait le début de la « High Church » (Haute Eglise) :

1) Les *Puritains Presbytériens* étaient imbus d'idées empruntées au système calviniste de Genève, où le gouvernement et la discipline ecclésiastiques étaient exercés par les pasteurs et les anciens (presbytres), élus par la congrégation. Ils n'étaient pas hostiles au principe de l'Eglise d'Etat, mais demandaient pour l'Eglise une certaine indépendance. Leur chef était *Thomas Cartwright*. Ce système est celui qui prévalut plus tard en Ecosse, avec *John Knox*, disciple de Calvin.

2) Les *Séparatistes congrégationalistes* constituaient un mouvement inspiré par l'exemple des réfugiés évangéliques — en grande partie Mennonites — venant de Hollande d'où ils avaient été chassés lors des persécutions du Duc d'Albe (Inquisition espagnole). Ceux-là étaient nettement hostiles au principe de l'Eglise d'Etat, dont ils voulaient se *séparer*. On les appela aussi *Congrégationalistes*, parce que pour eux l'Eglise est avant tout une association locale de croyants, unis par un Pacte d'Alliance (Covenant). Cette assemblée locale élit elle-même son pasteur et ceux qui assument les divers autres charges ou ministères. Nulle église n'a d'autorité sur une autre.

Le principal représentant de cette théorie de l'Eglise fut *Robert Browne* (1550-1633). C'était un homme cultivé, ancien étudiant à l'Université de Cambridge. Tout en s'inspirant des principes de l'Anabaptisme, Browne n'alla pas jusqu'au rejet du baptême des enfants. Les mesures répressives dirigées contre ces Séparatistes en contraignirent plusieurs à s'exiler en Hollande. Une de leurs

congrégations, dirigée par Robert Browne, se fixa à *Middleburg*, l'autre, avec Johnson et Ainsworth, s'établit à *Amsterdam*.

En Angleterre même, l'individualisme religieux provoqua la naissance de multiples assemblées illégales, au sein desquelles se développait le ferment d'un type de séparatisme plus radical encore et plus conséquent avec lui-même.

Le Séparatisme baptiste. John Smyth (?-1612)

On sait qu'en 1602 une congrégation séparatiste avait été fondée à *Gainsborough*, dans le sud-est de l'Angleterre, au sein d'une région où, précédemment, des réfugiés anabaptistes et mennonites avaient émigré du Continent, et où leurs idées s'étaient répandues. Comme cette église devait adopter quelques années plus tard la pratique du baptême des croyants, c'est elle qui est considérée comme l'église-mère du Baptisme anglo-saxon. Elle était conduite par un ancien étudiant à l'Université de Cambridge, *John Smyth*. On ignore la date de sa naissance, mais on sait qu'il fut vicaire pendant quelques années d'une église paroissiale anglicane. Ses fortes tendances puritaines l'amenèrent après de grands combats intérieurs, à se séparer de l'Eglise Etablie pour constituer une congrégation séparatiste. Le Pacte d'Alliance qu'il rédigea et fit adopter par son église locale stipulait que ses signataires s'engageaient à « marcher dans toutes les voies du Seigneur, à quelque prix que ce fût : les voies déjà connues et celles qui seraient révélées ultérieurement ».

Non loin de là, à *Scrooby*, se trouvait une autre assemblée séparatiste, à laquelle appartenaient des hommes qui devaient devenir célèbres des deux côtés de l'Atlantique : Brewster, Bradford, le pasteur John Robinson, Helwys, Murton. En 1608 Smyth et les membres de son église résolurent de quitter l'Angleterre pour jouir de la liberté religieuse. Et ils s'exilèrent à leur tour sur cette terre de liberté qu'était à l'époque la Hollande, se fixant à *Amsterdam*. Peu de mois après, la congrégation de Scrooby, dirigée par Robinson, émigra aussi, mais à *Leyde*, également en Hollande.

John Smyth et les membres de son troupeau furent accueillis par un membre aisé et généreux, boulanger de son état, de l'église mennonite d'Amsterdam. Celui-ci

hébergea Smyth chez lui, s'occupa de fournir un gîte aux membres de son église et leur procura un lieu de réunion.

Ainsi s'établit, sur le Continent, un contact fécond entre Séparatistes anglais et descendants spirituels des « Frères Suisses » qui, trois quarts de siècle auparavant, à Zollikon-Zurich, avaient cru devoir établir une église sur le fondement de la foi personnelle de ses membres, marqués du sceau du baptême selon le Nouveau Testament.

CHAPITRE XI

LUTTES DES BAPTISTES ANGLAIS POUR L'EXISTENCE ET LA LIBERTÉ

De mesquines querelles qui cachent un noble but.

Pour les premiers Congrégationalistes et Baptistes, conscients de l'importance de l'élément individuel dans la vie de l'homme, la vérité religieuse n'était pas une chose toute faite, définie sans appel par une prélature cléricale. Mais elle était une réalité vivante, qui doit être acceptée personnellement, après avoir été cherchée et trouvée dans les pages d'une Bible que le Saint-Esprit nous fait recevoir comme la Parole de Dieu.

Sans doute une telle attitude entraîne-t-elle souvent des querelles pénibles et des scissions regrettables. Mais la vie est une lutte, et la liberté spirituelle est la récompense des vainqueurs. C'est ainsi que lors du départ des « Pères Pèlerins » pour le Nouveau Monde, en 1620, le pasteur *John Robinson*, qui était l'héritier spirituel de John Smyth, d'environ 25 ans son aîné, les exhortait en ces termes : « Je vous adjure devant Dieu de ne me suivre qu'en tant que vous m'aurez vu suivre le Seigneur Jésus-Christ. Si Dieu vous révèle quelque chose par un autre de ses serviteurs, soyez aussi prompts à l'accueillir que si vous l'aviez reçue par mon ministère. Je suis convaincu que le Seigneur a d'autres vérités à nous communiquer par sa Sainte Parole... Si nos ancêtres vivaient de nos jours, ils seraient prêts à accueillir une lumière plus intense que celle qui les avait d'abord éclairés. Car il est impossible au monde chrétien d'arriver tout d'un coup à la perfection de connaissance. »

De tels principes de vie et d'action religieuses expliquent le fait suivant :

La pensée baptiste s'exprime dans deux types différents de doctrine.

1) Les Baptistes « Généraux » — ou arminiens — avec John Smyth.

Durant son séjour à Amsterdam, Smyth subit une double influence : celle des Mennonites et celle des Arminiens. Les Mennonites lui révélèrent qu'être chrétien, c'est mener une vie de disciple du Christ, en union spirituelle avec lui, et que la voie d'entrée dans la communauté locale fraternelle qu'est l'église est le baptême, symbole de mort et de résurrection avec le Sauveur.

Par ailleurs, Smyth fut amené à étudier la pensée du théologien hollandais *Jacob Arminius* (1560-1609). Cet homme, venu un demi-siècle après Calvin, avait été formé à l'Université de Leyde. La doctrine de la prédestination inconditionnelle et absolue enseignée par Calvin l'avait rebuté. Pour sauvegarder la responsabilité morale de l'homme, il défendit le libre arbitre en affirmant que si Christ est mort pour tous, cependant seuls ceux qui croient en Lui reçoivent le bénéfice de l'œuvre qu'il a accomplie au Calvaire. C'était bien laisser à Dieu l'initiative du Salut, mais aussi accorder à l'homme une certaine responsabilité dans l'acceptation ou le refus de ce Salut.

Sous cette double influence, à la fois pratique et doctrinale, des Mennonites et de la pensée d'Arminius, Smyth fut amené à n'accepter la légitimité que du seul baptême des croyants.

Après s'être longtemps questionné pour savoir s'il devait ou non, demander le baptême aux Mennonites et se rattacher à leur église, il suivit plutôt le conseil de son ami Helwys et se baptisa lui-même. Après quoi il baptisa Helwys, Murton et plusieurs autres (par affusion). Ainsi fut fondée, en 1611, la première église baptiste anglaise sur le sol hollandais. Elle comptait 37 membres. Smyth rédigea pour elle une Confession de Foi et des Principes ecclésiastiques, qui furent acceptés par tous. Puis il mourut peu de temps après, en 1612.

Quant à Helwys, Murton et les autres, ayant appris que le Gouvernement royal anglais avait adouci son

attitude à l'égard des Séparatistes, ils rentrèrent en Angleterre et fondèrent près de Londres la première église baptiste sur le sol britannique. C'était en 1612. En 1626, il existait cinq églises de ce genre, et quarante-sept en 1644.

Comme leurs adhérents croyaient à l'application « générale » de l'œuvre expiatoire du Christ (c'est-à-dire à tous les croyants), on les appela les «Baptistes Généraux ».

2) Les Baptistes « Particuliers » — ou calvinistes — avec Henry Jacob.

Parallèlement aux Baptistes « généraux », un second groupe de Baptistes se forma en Angleterre, d'inspiration calviniste quant à la doctrine. Et comme ceux-là croyaient à une application « particulière » de l'œuvre expiatoire du Christ (c'est-à-dire, réservée aux seuls « élus » ou « prédestinés »), on les distingua des autres en les appelant « Baptistes Particuliers ».

L'église-mère en fut une assemblée congrégationaliste fondée à *Southwark*, près de Londres, en 1616, par un pasteur puritain qui était revenu d'exil à Amsterdam : *Henry Jacob*. En 1633, plusieurs membres de cette église, qui avaient demandé et reçu de leur pasteur le baptême de la foi, finirent par se constituer à part, avec lui. Ce fut la première église de Baptistes Particuliers (ou calvinistes). L'autre branche continua sur une base congrégationaliste et pédobaptiste.

L'assemblée baptiste, accrue en 1638 par l'admission dans son sein de plusieurs chrétiens anabaptistes originaires du Continent, fut suivie dans cette voie par d'autres congrégations séparatistes. En 1644, il y avait en Angleterre sept églises de Baptistes Particuliers. Elles adoptèrent alors une Confession de Foi en 52 Articles. Il y était spécifié, pour la première fois, que l'église est constituée de professants baptisés *par immersion*, et que ceux-là seulement participent à la Cène (ce qu'on appela « close Communion », ou Communion fermée, c'est-à-dire réservée aux baptisés).

Cette Confession de Foi affirmait aussi le droit à la liberté religieuse et le devoir d'obéissance aux autorités civiles dans tout ce que la conscience chrétienne ne réprouve pas. Il est à noter que c'était la première fois dans l'Histoire de l'Eglise Chrétienne qu'une Confession de Foi affirmait explicitement le principe de liberté de conscience et de culte (1644).

A la même époque également, la pratique du baptême des croyants, accepté comme base d'une église de gens rassemblés par une foi commune, allait traverser l'Atlantique et constituer le point de départ d'une nouvelle organisation sociale où l'Eglise et l'Etat sont séparés et libres vis-à-vis l'un de l'autre. Ce fut en 1639 que Roger Williams fonda en Amérique du Nord (Nouvelle-Angleterre) la première église baptiste au sein d'une organisation sociale où l'Eglise était pleinement indépendante à l'égard du pouvoir civil. En cela, les Baptistes anglo-saxons appliquaient les six premiers Articles de la Constitution ecclésiastique établie par l'Anabaptiste Sattler un siècle plus tôt à Schlatt, dans le Wurtemberg (1527).

Les « Pères Pèlerins » en Amérique du Nord (1620)

Un événement important dans la vie de la congrégation séparatiste exilée à Leyde fut la détermination d'envoyer dans le Nouveau Monde une partie de ses membres. Son pasteur, John Robinson, qui resta en Hollande, professait une théologie plutôt calviniste. Sur la question du baptême, il n'allait pas aussi loin que son aîné John Smyth. Il n'en reçut pas moins de lui ses idées essentielles de libertés religieuse et civile, qui devaient être à la base des principes de gouvernement ecclésiastique que les Pères Pèlerins emportèrent avec eux sur le bateau « Mayflower ». Et ce fut le Pacte d'Alliance (Covenant) conclu à Gainsborough douze ans auparavant, sous l'inspiration de Smyth, qui servit de base à la constitution de l'église nouvelle de Plymouth, en 1621, en Nouvelle-Angleterre. La conception correspondante d'un Etat fondé lui aussi sur un Contrat social ou Pacte d'Alliance collectif fut celle qui, plus tard présida à la naissance de la fédération des Etats-Républiques-Unis.

Les Révolutions anglaises au XVIIe siècle.

La diffusion de la Bible en Grande-Bretagne, dans une population caractérisée par un esprit marqué d'indépendance insulaire, a provoqué dès le XVIIe siècle d'âpres luttes contre l'absolutisme royal et les tendances à l'unification ecclésiastique héritées de Rome. Grâce à quoi ce pays est parvenu à un état de stabilité politique et religieuse alors inconnu sur le Continent. Sous la poussée du Puritanisme calviniste et du Congrégatio-

nalisme séparatiste (les « Indépendants »), le combat a été mené sous les règnes de Charles Ier, Charles II et Jacques II et sous le Protectorat de Cromwell. Il a conduit à deux révolutions successives : celle de 1648, qui inaugura un régime de République autoritaire (avec Cromwell) et celle de 1688, qui marqua la fin de la monarchie absolue de Droit divin, au profit d'une royauté constitutionnelle et d'une forme de gouvernement parlementaire.

Ainsi, au moment où, en France, la Révocation de l'Edit de Nantes ouvrait une ère de persécutions religieuses causées par un despotisme politique inspiré de Rome, en Grande-Bretagne la querelle religieuse prenait fin par la reconnaissance du caractère spontané et volontaire de la Foi et de l'Eglise chrétiennes, dans la tolérance et la liberté.

Les Baptistes anglais pendant cette période. John Bunyan (1628-1688)

Au cours de ce siècle mouvementé de l'histoire anglaise, les Baptistes firent de rapides progrès numériques. Leur principe de liberté religieuse et civique les mit à la pointe du combat contre la tyrannie royale. Ils eurent aussi à lutter contre l'intolérance des Anglicans et des Presbytériens. Sous Cromwell, dont les convictions religieuses étaient proches des leurs, le nombre des Baptistes s'accrut en peu de temps jusqu'à soixante mille. Mais ils prirent position contre lui et contribuèrent à sa chute, quand eurent apparu certaines de ses ambitions politiques dictatoriales.

Lorsqu'en 1660 la dynastie des Stuarts remonta sur le trône en la personne de Charles II, ce roi allié de Louis XIV et favorable au Romanisme se vit imposer un « Acte d'Uniformité » dirigé contre les Catholiques, mais qui frappa aussi les Dissidents, dont les Baptistes. Leurs réunions furent interdites. Mais ces temps de persécutions épurèrent leur foi et contribuèrent à affermir leur témoignage. Une personnalité extraordinaire émerge de cette période : le ferblantier-prédicateur baptiste *John Bunyan*, de Bedford. Son saint entêtement à prêcher l'Evangile malgré les interdictions humaines fit de lui un véritable héros. La majeure partie de sa vie d'adulte fut passée en prison. C'est là qu'il écrivit son livre impérissable « Le Voyage du Chrétien », modèle

du genre de l'allégorie religieuse. Son influence sur le développement de la piété chrétienne dans le monde est incalculable, encore aujourd'hui.

Marques d'affermissement du témoignage et de la foi des Baptistes.

La période qui s'étend de 1660 à 1688 vit se terminer les tentatives de domination catholique romaine en Angleterre. Cette période prit fin lors de l'accession au trône de la Maison d'Orange. Le protestant Guillaume III, descendant du héros de l'indépendance hollandaise Guillaume « le Taciturne », inaugura la royauté constitutionnelle et l'ère de liberté religieuse et ecclésiastique.

Les Baptistes sortaient épurés et affermis, dans leur foi et dans leur vie, de ces trente années de souffrances et de luttes. Jamais la discipline ecclésiastique n'avait été plus stricte qu'à ce moment-là. Aussi les Baptistes avaient-ils adopté des coutumes de vie simple et austère, qui se manifestaient jusque dans leur langage et leur façon de se vêtir : coutumes qu'ils léguèrent ensuite aux *Quakers* (disciples de George Fox), leurs descendants spirituels.

Ce fut aussi à cette époque troublée que les Baptistes anglais éprouvèrent le besoin de s'organiser et de fixer leur foi. Les Baptistes Particuliers, dont le nombre s'était considérablement accru, surtout au Pays de Galles, avaient constitué des « associations régionales » dont le principe fut plus tard adopté par tous les Baptistes. En 1677, une Confession de Foi, de tendance calviniste, fut adoptée. Elle s'inspirait en partie de la « Confession de Foi de Westminster », entrée en vigueur vingt ans plus tôt au sein de l'Eglise anglicane. Cette Confession de Foi baptiste servit plus tard de modèle, aux Etats-Unis, à celle que les Baptistes adoptèrent sous le nom de « Confession de Foi de Philadelphie ».

Quant aux Baptistes Généraux, ils établirent en 1678 une Confession de Foi, d'un arminianisme modéré. Leurs progrès numériques furent entravés par une malencontreuse tentative d'organisation ecclésiastique centralisée, destinée à assurer la cohésion administrative et doctrinale entre les églises, dont plusieurs avaient adopté des vues sociniennes (unitariennes). Le résultat escompté ne fut pas atteint. Des divisions se produisirent, notamment en faveur de l'Unitarianisme. La plupart de ces églises se désintégrèrent ou furent perdues pour le Baptisme.

CHAPITRE XII

LE RÉVEIL DU XVIIIe SIÈCLE ET L'ENTREPRISE MISSIONNAIRE DES BAPTISTES ANGLAIS

John Wesley, le Réformateur spirituel de la Grande-Bretagne.

En garantissant au peuple britannique la liberté religieuse, la royauté constitutionnelle lui ouvrait une voie dangereuse : celle d'une vie facile et dépourvue d'obstacles à surmonter, dans le domaine de la foi. La pensée chrétienne ne fut plus stimulée par l'effort pour la lutte. Le Christianisme orthodoxe lui-même était devenu un système de morale étayé par des sanctions divines. Aussi, dès le début du XVIII[e] siècle, l'indifférence religieuse et l'immoralité avaient-elles gagné tous les milieux de la société. C'était un nouveau paganisme, plus dangereux que l'autre, parce que sauvegardé extérieurement par des formes de vie religieuse.

Chez les Baptistes Particuliers, il était apparu une forme de pensée hyper-calviniste (ou calviniste à l'extrême), qui faisait considérer comme une offense au Dieu Souverain — par qui sont déjà sauvés ceux qu'un décret éternel a prédestinés au salut, — de travailler à la conversion des pécheurs non-pardonnés. Alors que les Baptistes Généraux, se complaisant dans une doctrine qui affirmait la bonté foncière de Dieu, excluaient toute idée de perdition éternelle. Ni pour les uns ni pour les autres, pas plus que pour l'Église anglicane, il ne pouvait être question d'évangélisation.

C'est alors que, trois siècles après les premiers rapports établis, sur la base de la Bible, entre l'Anglais John Wyclif et le Tchèque Jean Hus, un second contact vital se produisit entre l'Angleterre et la Bohême : en 1738, le pasteur anglican *John Wesley*, visité par le Saint Esprit, trouva l'assurance de son salut grâce au témoignage d'un « Frère Morave », *Pierre Bœhler*, un descendant spirituel des « Frères de Bohême » et un associé de l'homme du Réveil morave au XVIII[e] siècle, *Zinzendorf*.

L'étincelle qui déclenche une nouvelle Réformation.

De ce contact jaillit une étincelle de vie spirituelle qui alluma le Réveil religieux anglais du XVIIIe siècle, lequel Réveil devait avoir des répercussions dans le monde entier. Car ce fut comme une seconde Réformation.

En prêchant, d'après l'Epître aux Romains, « le salut gratuit par la foi au sang de Christ », Wesley se vit interdire l'accès aux chaires de l'Eglise anglicane. Avec son ami George *Whitefield*, il se tourna vers les masses ouvrières et prêcha en plein air. En parlant au peuple dans sa propre langue, Wesley et ses aides bénévoles « Méthodistes » firent perdre à la prédication chrétienne ce qu'elle avait de faux et d'apprêté et remirent en honneur le pur Message de l'Evangile. La foi religieuse personnelle redevint un sujet de préoccupation pour tous, et l'on apprit à nouveau la différence qui existe entre le fait d'« être perdu » et celui d'« être sauvé ».

Profondes et lointaines conséquences du Réveil wesleyen.

Le bouleversement ainsi produit au sein du peuple anglais eut de profondes et lointaines conséquences :

1) La Grande-Bretagne fut secouée jusque dans ses fondements, au moment où son empire colonial et sa puissance économique s'accroissaient considérablement. De multiples communautés évangéliques nouvelles furent fondées, constituant autant de ferments de saine vie religieuse au sein de la nation. Le Méthodisme apparut dans le monde, comme conséquence permanente, sur le plan ecclésiastique, de l'action de Wesley. Et les Unions d'Eglises déjà existantes, y compris l'Eglise anglicane, après un moment d'hésitation, entrèrent à leur tour dans la voie de l'action évangélisatrice et missionnaire.

2) A cette même époque, une révolution industrielle se produisait en Angleterre. Le travail humain, décuplé par la machine, provoquait un énorme accroissement de richesse dans la classe sociale supérieure. Et cela posait de graves problèmes, en réclamant des rajustements qui, s'ils ne se produisaient pas, risquaient d'entraîner des mouvements de révolte populaire. Grâce au Réveil religieux, ces problèmes purent être résolus à l'amiable, sur la base de l'Evangile, acceptée par tous.

3) C'est au sein du Baptisme anglais, développé surtout dans les masses populaires mais à ce moment-là endormi

et divisé, que le Réveil wesleyen eut le plus important contre-coup. D'abord en ce que l'évangélisation populaire fit naître un grand nombre d'églises nouvelles ; c'est ainsi que de 124 en 1740, le nombre des églises baptistes anglaises était passé à 285 en 1800. Mais aussi et surtout en ce que, du sein même d'un groupe régional de ces églises, constituées en majorité d'artisans et d'ouvriers, naquit le premier effort, collectivement organisé, de Mission évangélique dans des régions lointaines.

Le savetier-prédicateur WILLIAM CAREY (1761-1834), **Père de la Mission Évangélique organisée, des Temps modernes.**

Au soir du 5 octobre 1783, jour où Carey, âgé de 22 ans, avait été baptisé à Moulton, dans une rivière du sud de l'Angleterre, le pasteur Ryland avait noté dans son journal : « Aujourd'hui, j'ai baptisé un pauvre cordonnier travaillant à la journée « (journey-man shoemaker »).

Ce jeune ouvrier manuel sans fortune, de santé précaire, de petite instruction, membre d'une insignifiante communauté dissidente de « Particular Baptists », devait ouvrir une ère nouvelle dans l'Histoire du Christianisme, en montrant la voie qu'il convient de suivre normalement pour apporter l'Evangile du Christ aux nations dites « païennes ».

Un concours particulier de circonstances avait favorisé cette vocation inattendue. Les récits de voyages d'exploration dans les mers lointaines, notamment ceux du Capitaine Cook, avaient ouvert des horizons nouveaux, au moment où les divers peuples de la terre commençaient à prendre conscience de leur unité. Dans les églises baptistes du district du Northamptonshire où habitait William Carey, des réunions d'étude biblique et de prière avaient été organisées, depuis le Réveil.

Par ailleurs le pasteur *Andrew Fuller*, de l'église baptiste de Soham, près de là, avait publié en 1784 un remarquable ouvrage de doctrine, en saine réaction contre la théologie hyper-calviniste professée à cette époque par les Baptistes Particuliers. La lecture de ce livre aida Carey à repenser sa foi. Et il comprit que l'œuvre du Christ au Calvaire n'était pas pour les seuls « prédestinés », mais qu'elle pouvait expier les péchés de quiconque se repent et croit.

Entre ces deux hommes de la même région, le pasteur-théologien Fuller et le savetier-prédicateur laïque Carey, une intime et féconde association se créa.

Les humbles débuts humains d'une grande œuvre divine.

William Carey, d'abord simple prédicateur bénévole occasionnel, ne tarda pas à être choisi pasteur de l'église baptiste de Moulton. Mais un salaire insuffisant le contraignit à travailler, en semaine, comme maître d'école et cordonnier à la fois, pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses deux enfants. Dans ses rares moments de loisir, Carey se passionnait pour l'étude de la géographie, de la botanique, des langues (latin, grec, hébreu, français, hollandais). Car il avait toujours présente à l'esprit l'évangélisation des multitudes de païens qui, dans le monde, vivent et meurent sans connaître Jésus Christ et son Message de libération. En 1791, il résuma ses réflexions dans une étude très remarquée intitulée : *Enquête sur les obligations des chrétiens quant à la conversion des païens.*

En mai 1792, Carey fut appelé à prononcer le sermon d'usage au synode de son Association régionale d'églises baptistes et prit pour texte Esaïe 54:2,3. Il en dégagea deux propositions majeures : « Il faut attendre de grandes choses de Dieu. Il faut entreprendre de grandes choses pour Dieu ». L'effet produit par ce discours fut extraordinaire. Quatre mois après, le 2 octobre 1792, dans la bourgade de Kettering où était pasteur Andrew Fuller, onze pasteurs et deux laïcs se réunirent chez la veuve d'un ancien diacre de l'église.

Ce jour-là fut fondée la première Société de Missions Evangéliques qui ait jamais existé. On lui donna le nom de « Société des Baptistes Particuliers pour la propagation de l'Evangile parmi les païens ». Une souscription ouverte parmi les membres présents, tous d'humble condition, se monta à 13 livres 20 shillings et 6 pence (soit 268 francs d'alors).

L'Evangile porté aux Indes. Valeur permanente et normative de l'action missionnaire de Carey.

En juin 1793, William Carey s'embarquait pour les Indes, accompagné d'un médecin-missionnaire. Aussitôt débarqués, ils furent assaillis de difficultés de tous ordres, en apparence insurmontables. Carey ne se laissa pas

rebuter, et reçut bientôt l'aide de deux autres hommes de grande valeur, Marshman et Ward. Avec eux il s'installa à Serampore, près de Calcutta, où il put donner à son œuvre l'orientation désirée : traduire et imprimer la Bible dans diverses langues indoues, ouvrir des écoles et doter la Mission de tout ce qui, basé sur l'Evangile, était capable d'atteindre le cœur et l'intelligence des populations autochtones. Ce ne fut qu'au bout de sept années que le premier Hindou, *Krishna Pal*, se convertit.

De son côté, dans la métropole, Andrew Fuller déploya tout son zèle et ses talents, en tant que Secrétaire puis Président de la Société, à éveiller chez les Baptistes britanniques le sens de leurs responsabilités. Et cette tâche parut souvent plus ardue que celle des missionnaires eux-mêmes.

Mais lorsqu'il apparut que l'œuvre menée dans le champ de mission prenait une ampleur inattendue, que Carey s'était révélé non seulement évangéliste et éducateur de premier ordre mais linguiste et orientaliste presque prodigieux, finalement comblé d'honneurs et de titres qu'il n'avait nullement recherchés, les concours affluèrent de partout.

Stimulés par les remarquables succès de l'action de Carey et des Baptistes anglais, les Baptistes des Etats-Unis furent amenés à leur tour à lancer une Société missionnaire, pour soutenir l'œuvre de leur premier envoyé en Inde et en Birmanie, Adoniram Judson.

Puis à leur tour, d'autres confessions protestantes, de Grande-Bretagne et des Etats-Unis d'abord, puis d'Europe, furent pressées de fonder elles aussi des sociétés de Missions lointaines, étendant leur action jusqu'aux extrémités de la terre.

William Carey, précurseur d'un authentique Œcuménisme chrétien.

Grâce à la vision large et profonde de Carey, suscitant des labeurs et des dévouements extraordinaires, la puissance et le rayonnement de l'Evangile du Christ s'étendirent considérablement à travers le monde, abaissant les frontières et provoquant un esprit de compréhension mutuelle et de bonne volonté entre les peuples. Carey lui-même et sa poignée de collaborateurs immédiats traduisirent la Bible, en partie ou en totalité, dans vingt-six langues et dialectes, parlés par le quart des habitants de la terre.

Si l'on ajoute à cela l'impulsion missionnaire donnée par ce moyen aux autres dénominations chrétiennes de l'ancien et du nouveau mondes, il peut être dit que l'influence exercée sur les destinées de l'humanité par l'action de l'ancien savetier de Moulton a été plus étendue que celle des révolutionnaires français de 1789, qui vivaient à la même époque.

C'est William Carey qui, en 1810, le premier émit le vœu que périodiquement, des représentants des diverses sociétés missionnaires du monde pussent se rencontrer pour étudier ensemble, malgré ce qui les différencie les unes des autres, les possibilités d'un travail concerté. Cela nous autorise à dire que William Carey fut l'initiateur de l'Œcuménisme chrétien le plus authentique.

CHAPITRE XIII

LE RAYONNEMENT DANS LE MONDE DU BAPTISME BRITANNIQUE AU XIXe SIÈCLE ET DEPUIS

Expansion du mouvement baptiste britannique au-delà des mers, depuis le Réveil missionnaire de Carey.

Plus encore qu'au temps de la République de Cromwell, le Baptisme britannique connut un grand essor au XIXe siècle, consécutivement à l'action missionnaire de William Carey aux Indes : et cela simultanément dans l'ensemble de la Grande-Bretagne (Angleterre, Pays de Galles, Irlande et Ecosse) et dans plusieurs parties du monde où le Message des Baptistes n'avait pas encore été entendu : Asie, Afrique, Océanie et Antilles. En Europe continentale, point de départ primitif du Baptisme au temps de la Réformation — mais où son impulsion première fut arrêtée ou déviée, — c'est de Grande-Bretagne que le Baptisme est revenu trois siècles plus tard et sous la forme d'un mouvement missionnaire.

A) Dans les Iles Britanniques.

C'est au *Pays de Galles* que le Baptisme a connu le développement le plus rapide : cette région essentiel-

lement minière et industrielle est habitée par une population plus accessible qu'ailleurs aux manifestations d'une piété et d'une foi expérimentales. Terre des Réveils religieux, le Pays de Galles compte aujourd'hui plus de 150 000 Baptistes, dont environ un quart ont été gagnés au cours du Réveil de 1904-1905. Ils y constituent le groupement ecclésiastique le plus nombreux.

L'*Irlande*, en majorité restée fidèle au Romanisme, ne compte qu'une trentaine d'églises baptistes, desquelles a émergé un savant de renom, le Dr *Alexander Carson* (1776-1844), pasteur et théologien, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie qui sont encore considérés comme des classiques en Grande-Bretagne.

Introduit assez tardivement en *Ecosse* (vers 1750), le Baptisme s'y est cependant implanté solidement et compte aujourd'hui environ vingt mille membres. Des pasteurs et des laïcs de l'Eglise Etablie (en Ecosse, c'est l'Eglise Presbytérienne) y ont été parfois gagnés aux vues baptistes, notamment les pasteurs Carmichaël et MacLean, et les frères Robert et James Haldane.

B) **En Europe continentale.**

Les deux frères Haldane, qui appartenaient à une riche famille écossaise de vieille souche, décidèrent de consacrer leur fortune à l'évangélisation de l'Europe au lendemain des guerres napoléoniennes. Avec d'autres, ils contribuèrent à fonder la « Société Continentale d'Evangélisation ». Robert Haldane, qui du Presbytérianisme avait été gagné au Baptisme en 1808, vint sur le Continent en 1816 et rencontra, tant à Genève qu'à Montauban et Paris, des professeurs de théologie et des étudiants sur lesquels il exerça une profonde influence spirituelle. Son action sur Frédéric Monod, Merle d'Aubigné, César Malan, Guers, Gaussen, Félix Neff, Empaytaz et d'autres contribua à faire naître le grand Réveil religieux des pays de langue française, Réveil qui a lui-même provoqué l'éclosion, entre 1818 et 1825, des Sociétés françaises et suisses d'évangélisation, de Missions et de diffusion des Livres saints. Ce Réveil s'est ainsi étendu au Protestantisme de langue française tout entier.

La naissance du Baptisme français fut directement provoquée par l'action religieuse de Robert Haldane et surtout de son disciple l'évangéliste suisse Henri Pyt, qui était au service de la Société Continentale.

C'est vers la même époque que Gerhard Oncken, jeune Allemand de l'Oldenburg, venu passer quelques années en Angleterre, se convertit et entra au service de la Société Continentale. De retour en Allemagne, il fut amené par l'étude des Saintes Ecritures à demander le baptême des croyants (1834) et devint alors le pionnier du Baptisme moderne en Europe centrale.

C) Dans d'autres régions du monde. — La B.M.S. à l'œuvre.

De son côté, la Société Missionnaire Baptiste de Grande-Bretagne (« Baptist Missionary Society », en abrégé : B. M. S.), stimulée par le succès des travaux de Carey aux Indes et de ceux de son associé baptiste américain Adoniram Judson en Birmanie, étendait avec une louable audace son action dans d'autres régions du monde : l'île de Ceylan, la Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Indonésie, l'Afrique, les Antilles, la Palestine, l'Italie, la Bretagne française. Outre William Carey et ses collaborateurs immédiats, la B. M. S. eut à son service des missionnaires tels que William Knibb, Alfred Saker, Timothy Richard, George Grenfell, W. Y. Fullerton, véritables héros de la foi.

Cette rapide expansion de l'œuvre baptiste en Grande-Bretagne et dans le monde était favorisée par la fondation de nombreuses nouvelles églises et la création successive de plusieurs collèges et écoles pastorales baptistes. Le premier collège en date fut celui de Bristol (1679) ; puis vinrent ceux de Rawdon (1804) et Regent's Park (1810). Six autres furent fondés ultérieurement. De ces Ecoles sortirent un grand nombre de remarquables serviteurs de Dieu, dont — outre les missionnaires déjà nommés — des pasteurs comme Robert Hall, Alexander MacClaren, John Clifford, F. B. Meyer.

Ombres et Lumières.

Si les Baptistes britanniques ont exercé un rayonnement considérable à travers le monde et dans leur propre pays, il faut cependant reconnaître que comme toute œuvre humaine qui se développe dans la liberté, sans gouvernement hiérarchisé et fort, leur mouvement a connu bien des crises et des conflits intérieurs, provenant de divergences de vues sur des questions doctrinales ou pratiques. Et cela au sein même de chacun des deux groupes de Baptistes «Particuliers» ou «Généraux»

Dans un pays comme l'Angleterre qui essaie de concilier la fidélité aux vieilles traditions et le respect de la liberté individuelle, il fallait s'attendre à voir surgir des controverses relatives aux questions des « sujets » du baptême et de la participation à la Cène. Certaines églises, au cours du XIXe siècle, acceptèrent de devenir « mixtes », c'est-à-dire d'être constituées à la fois de membres dûment baptisés sur profession de leur foi et par immersion, et de chrétiens sérieux qui cependant considéraient comme indifférente la question du baptême. Cela fut l'origine de la pratique de la « Communion ouverte », qui se généralisa sous l'influence de Robert Hall, notamment, en Angleterre proprement dite. Plusieurs églises, cependant, restèrent fidèles à la position la plus logique : celle de la Communion réservée aux seuls croyants baptisés sur profession de foi personnelle.

Si une telle largeur attira au sein du Baptisme anglais un certain nombre de chrétiens venus d'autres Eglises, par ailleurs ce latitudinarisme ecclésiastique ne fut pas sans nuire au témoignage spécifique des Baptistes quant à la nature de l'église locale.

L'Union Baptiste de Grande-Bretagne.

Après deux siècles et demi au cours desquels avaient existé côte à côte les Baptistes Particuliers et les Baptistes Généraux, et aussi les tenants des deux formules d'admission à la Cène, les Baptistes de Grande-Bretagne finirent par constituer, en 1891, une grande Union fédérale des Eglises Baptistes Britanniques, la « Baptist Union ». Cette action fut l'aboutissement de longs efforts en commun, dans le but surtout de faire obtenir les droits civiques aux non-Conformistes, contre les empiétements répétés de l'Anglicanisme et les tentatives d'immixtion dans les affaires intérieures du pays de l'Eglise Romaine.

Seules un certain nombre d'églises, du sud de l'Angleterre en particulier, restèrent en dehors de l'Union et prirent le nom de « Strict Baptists ». Elles pratiquent la Communion « fermée » et professent une théologie très conservatrice.

Un puissant prédicateur-évangéliste : Charles H. Spurgeon (1834-1892)

L'année même où mourait aux Indes William Carey, naissait près de Londres un enfant qui devint une des plus prodigieuses figures du monde religieux au XIXe siècle : *Charles Haddon Spurgeon.* Fils et petit-fils de

pasteurs « indépendants », il devint Méthodiste lors de sa conversion — survenue lorsqu'il avait 16 ans et qui marqua le grand point tournant de sa vie. — Aussitôt après, il se rattacha aux Baptistes, par conviction, et, sans autre vraie préparation que celle que lui donna le Saint-Esprit, Spurgeon devint vite le prédicateur chrétien le plus écouté de l'Angleterre. Sa venue à Londres à l'âge de 20 ans, comme pasteur de l'église baptiste de New Park Street, marqua le début d'une grande époque dans l'histoire du Baptisme. En quelques années ce jeune prédicateur, évangéliste dans l'âme, acquérait une réputation mondiale par sa ferveur dans ses appels à la conscience, son robuste bon sens allié à une humeur joviale et par son éloquence extraordinairement sincère et prenante.

Les divers lieux de culte où il prêchait devenant toujours trop exigus en peu de temps, le grand « Tabernacle » de Londres fut construit en 1861. Ses six mille places furent occupées deux fois par dimanche pendant quarante ans. Les sermons de Spurgeon ont été traduits et publiés dans de nombreuses langues, du vivant même de leur auteur, et ont ainsi été lus dans toutes les parties du monde.

Dans le « Pastors' College » fondé par Spurgeon en 1856, des milliers de pasteurs et de missionnaires ont été formés. L'Orphelinat de Stockwell, qu'il a également fondé, a été le premier établissement charitable des Baptistes anglais. Outre ses sermons, Spurgeon a publié de nombreux ouvrages d'édification, de théologie pastorale et d'homilétique.

Quoique mort à 56 ans, cet homme a accompli une œuvre aussi étendue que variée. Ses convictions et sa prédication, fortement teintées de Calvinisme — insistance sur le salut éternel des rachetés et l'éternelle perdition des impénitents — lui ont valu d'être appelé « le dernier des Puritains ». En fait, la fin de sa vie a été assombrie par de pénibles controverses occasionnées par l'abandon de certaines doctrines et pratiques qui selon lui étaient le propre de la vieille orthodoxie baptiste.

Néanmoins le Baptisme anglais garde toujours l'empreinte de sa tonifiante influence.

Valeur permanente du témoignage des Baptistes britanniques.

Héritiers à la fois du biblicisme des Lollards (Wyclif), de l'Anabaptisme continental et du Puritanisme anglais,

les Baptistes britanniques, depuis Bunyan jusqu'à Spurgeon, en passant par Fuller et Carey, ont su garder à peu près intacte, au cours de leur histoire, la notion d'un œcuménisme chrétien dénué de tout ecclésiasticisme clérical.

En alliant le zèle missionnaire à la ferveur d'une foi intrépide et conquérante, ils ont semé leurs idées de liberté religieuse et de fidélité au message du Nouveau Testament dans toutes les parties du monde : en Amérique par le Gallois Roger Williams, en Asie, en Afrique et en Océanie par William Carey et les missionnaires de la B. M. S. ; en Europe par les délégués de la Société Continentale, Robert Haldane et Gerhard Oncken.

Malgré leur nombre relativement restreint (moins de 400 000 membres), les Baptistes britanniques exercent une notable influence au sein de la cité et de la nation. Parmi les Eglises non rattachées à l'Etat (« Free Churches »), ils occupent une place importante, à côté des Méthodistes, des Congrégationalistes et des Presbytériens

C'est à Londres, en 1905, que fut fondée, au cours d'un premier Congrès, l'Alliance Baptiste Mondiale, dont le pasteur James H. Rushbrooke fut pendant trente années l'ardent animateur.

Lorsque, en 1910, à Edimbourg, en Ecosse, se réunit la première Conférence Universelle des Missions Chrétiennes, cette rencontre réalisait le vœu exprimé par William Carey juste un siècle plus tôt. Et si cette Conférence d'Edimbourg peut être considérée comme le point de départ de l'action du Mouvement Œcuménique des Eglises chrétiennes, il est permis d'avancer que ce Mouvement ne répondra au dessein de Dieu que s'il reste fidèle à la vision qu'ont eue Carey et les autres pionniers baptistes, d'une Eglise fondée sur une base spirituelle et unie par des liens primordialement spirituels.

CHAPITRE XIV

LES BAPTISTES DANS LES COLONIES AMÉRICAINES

Les trois périodes de l'histoire des Baptistes en Amérique du Nord.

C'est en Amérique du Nord, et plus particulièrement aux Etats-Unis, que le Baptisme a connu son plus rapide développement. Il y a été, dans ce pays neuf, libre des préjugés et des modes de pensée de l'ancien monde, une heureuse excroissance du mouvement baptiste britannique.

Il est possible de diviser en trois périodes l'histoire du Baptisme en Amérique du Nord : 1) La période correspondant à celle qui, dans l'histoire séculière, est appelée la période coloniale, et qui s'étend de 1620 à 1776. 2) La période d'expansion missionnaire, qui correspond dans l'histoire séculière à la période d'expansion coloniale (1776-1845). La dernière période s'étend de la guerre avec le Mexique jusqu'à nos jours. Elle a été marquée par une activité considérable dans les domaines de l'évangélisation et de l'éducation.

Les antécédents religieux du Baptisme nord-américain.

La tentative des premiers colons espagnols pour implanter le Catholicisme romain en Amérique du Nord fut un échec. Il en fut de même pour l'effort des explorateurs français, secondés par l'action missionnaire de Pères Jésuites. L'absolutisme royal français, inspiré par l'ecclésiasticisme politique romain et centralisé à l'extrême, empêcha pratiquement cet effort d'aboutir. Le Traité de Paris, en 1763, en même temps qu'il mettait un terme à la puissance coloniale française sous la dynastie des Bourbons, voyait naître la puissance mondiale d'une Angleterre navigatrice et colonisatrice. Mais les colonies anglaises de la côte Est de l'Amérique du Nord ne tardèrent pas à conquérir leur indépendance et à se constituer en Union fédérative d'Etats (1776-1787).

La plupart des émigrants européens en Amérique du Nord étaient des gens qui fuyaient les mesures persécutrices édictées dans des pays où l'Eglise était unie à l'Etat contre quiconque s'opposait aux lois religieuses (Angleterre, Hollande et France, en particulier). Les émigrés huguenots français, d'origine calviniste, ne tardèrent pas à s'intégrer aux Réformés hollandais et aux autres dénominations protestantes.

La majorité des colons anglais était constituée de Puritains indépendants, dont beaucoup de non-conformistes des types congrégationaliste, baptiste et presbytérien. Ce sont de tels « dissidents », épris de liberté individuelle et favorables, pour la plupart, à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui ont contribué à donner au Protestantisme américain ses caractéristiques essentielles.

Or, on reconnaît sans peine, dans les principaux traits de la vie civile et religieuse de la période coloniale des futurs Etats-Unis, la tradition anabaptiste telle qu'elle était née chez les « Frères Suisses » puis avait passé chez les Congrégationalistes, les Baptistes et les Quakers d'Angleterre.

Le régime d'Eglise-Etat dans les colonies puritaines de Nouvelle-Angleterre.

Il semble à peu près assuré que parmi les premiers émigrants anglais venus en Nouvelle-Angleterre (extrémité nord-est des Etats-Unis), soit par le « Mayflower », soit peu après 1620, il y avait des Baptistes. Tout en s'unissant aux autres, qui étaient Séparatistes et Puritains(Congrégationalistes ou Presbytériens), ces Baptistes gardaient leurs croyances particulières.

A partir de 1628, de nouvelles mesures répressives, prises en Angleterre contre le libre exercice de la religion, amenèrent en Nouvelle-Angleterre un flot grossissant de Puritains, parmi lesquels se trouvaient des pasteurs et magistrats de l'Eglise anglicane. Ceux-ci, tout en désapprouvant la contrainte exercée en Angleterre dans le domaine religieux, professaient sur l'organisation de l'Eglise et de la Cité des vues qui s'inspiraient des principes de l'Eglise-Etat et de la théocratie calviniste de Genève. Par leur action, la jouissance des droits civiques, dans la colonie du Massachusetts, ne tarda pas à être subordonnée à la qualité de membre de l'Eglise. Les colonies environnantes adoptèrent bientôt le même principe d'organisation : seuls les membres d'Eglise

avaient le droit de voter et de participer à la gestion des affaires publiques. Et des mesures disciplinaires très sévères furent édictées à l'égard des contrevenants.

Roger Williams et la liberté religieuse.

La même liberté de foi et de culte qu'ils avaient demandée pour eux-mêmes, ces Puritains anglais venus en Nouvelle-Angleterre la refusaient à autrui. Fatalement une opposition devait se produire. Et c'est par Roger Williams qu'elle se fit.

Fils d'un marchand gallois venu se fixer à Londres, Roger Williams (né en 1600) fit de solides études, y compris celles de théologie, à l'Université de Cambridge. Très doué pour les langues, il avait enseigné le hollandais au poète John Milton en échange de leçons d'hébreu. Devenu Séparatiste, sous l'administration de l'archevêque Laud, il s'expatria. Arrivé à Boston (Nouvelle-Angleterre) en 1631, il accepta un poste de pasteur, mais ne tarda pas à émettre des doutes sur la légitimité de l'organisation théocratique de la colonie. Il fut alors accusé de favoriser des vues qui menaient à l'Anabaptisme. On lui reprochait surtout les critiques qu'il avait formulées sur la légimité de l'impôt ecclésiastique et de la prise aux aborigènes (Indiens Peaux-Rouges) de leurs terres, sans contre-partie.

En 1635, il fut sommé de quitter la colonie et de prendre le premier bateau en partance pour l'Angleterre. Relevant à peine de maladie, Roger Williams préféra s'enfuir dans une région déserte, avec quelques amis. C'était au fort d'un hiver très rigoureux. Ces hommes, après avoir erré trois mois sans gîte et sans nourriture assurés, finirent par être accueillis par des Indiens. Un accord fut conclu entre eux, basé sur la bonne volonté réciproque. Des terres furent achetées aux Peaux-Rouges et dûment payées. Ce fut l'origine de la Colonie — et plus tard de l'Etat — du Rhode-Island. Une Charte fut obtenue et une Constitution adoptée, stipulant que la pleine liberté religieuse serait laissée à chacun. Toute nouvelle terre ajoutée serait acquise à prix d'argent, et avec le consentement préalable des vendeurs. En souvenir des directions et des délivrances reçues de Dieu, on appela « Providence » la bourgade qui devint plus tard la capitale de l'Etat de Rhode-Island (aujourd'hui une ville de 300 000 habitants).

La première Eglise baptiste en Amérique.

Après avoir fondé le premier Etat, dans le monde, ayant à sa base le principe de la pleine liberté religieuse, Roger Williams fut appelé à fonder aussi une Eglise, avec le concours de quelques autres chrétiens membres du même Etat et en quête de la même liberté religieuse.

Elevé dans l'Eglise Anglicane (pédobaptiste), Williams comprit rapidement les rapports qui existent entre la pratique du baptême des enfants et le principe d'une Eglise-Etat. Et une étude attentive du Nouveau Testament le conduisit au Baptisme. Alors, séparés du reste du monde, ses compagnons et lui décidèrent de se conformer à l'ordre du Christ. Lui-même baptisa un membre de son ancienne église, *Ezéchiel Holliman*, lequel à son tour baptisa Williams, ainsi que onze autres hommes et femmes (mars 1639). Ce fut la première église baptiste en Amérique.

Roger Williams resta toujours convaincu que, dans la doctrine et la pratique, les Baptistes sont les plus proches du Nouveau Testament. Mais son tempérament inquiet et quelque peu instable l'amenèrent à douter de l'acte qu'il avait accompli, quand lui-même avait baptisé un autre avant d'avoir personnellement reçu ce baptême. Il quitta donc l'église qu'il avait fondée pour devenir un « seeker » — ou « chercheur » —, sans n'être plus rattaché à aucun groupement ecclésiastique organisé.

Il n'en continua pas moins à s'intéresser aux affaires publiques de la Colonie tout en travaillant à l'évangélisation des colons disséminés, et surtout des Indiens. Il écrivit aussi de nombreux livres et traités sur des sujets divers.

John Clarke et l'église baptiste de Newport.

Non loin de Providence, à Newport, dans le même Etat du Rhode-Island, il existe une autre église baptiste qui, lorsqu'elle fut fondée, en 1639, était congrégationaliste. Elle ne devint baptiste qu'en 1644. Son fondateur était un Anglais qui alliait une profonde piété à une grande culture, à la fois théologique et médicale. Emigré au Nouveau Monde en 1637, il n'était resté qu'un an au Massachusetts et en était parti pour les mêmes raisons que Roger Williams. Ses convictions doctrinales étaient nettement calvinistes (Particular Baptist).

Cette église a subsisté jusqu'à aujourd'hui et certains soutiennent qu'elle est la première église baptiste d'Amé-

rique, plutôt que celle fondée par Roger Williams. Cette église a toujours été animée d'un beau zèle missionnaire et a essaimé à diverses reprises dans des régions voisines.

Diffusion du Baptisme, malgré les persécutions.

Pendant près d'un siècle, la forme dominante des Eglises protestantes d'Amérique fut celle importée d'Europe, à la suite de la Réformation : l'Eglise-Etat, soit anglicane, soit calviniste presbytérienne. De ce fait les Baptistes, qui représentaient l'aile gauche du Protestantisme, furent une minorité persécutée. Cela surtout en Nouvelle-Angleterre, où ils furent poursuivis par les autorités civiles parce que coupables « d'hérésie anabaptiste ».

Parmi eux il faut citer Henry Dunster, le premier Président de Harvard College, qui fut destitué pour avoir nié la valeur du baptême d'enfants. Il fut l'instrument de la fondation de la première église baptiste de Boston, en 1665. Cet état de choses dura jusqu'en 1688, date à laquelle la Révolution anglaise, en instituant une royauté constitutionnelle, accorda la liberté de conscience à « tous les chrétiens, sauf les Papistes ». Cette mesure s'étendit aux colonies anglaises d'Amérique en 1691.

Si les persécutions avaient été une entrave au libre développement des Baptistes, par ailleurs elles avaient aussi favorisé sa diffusion. C'est ainsi que certains membres de l'église baptiste de Boston se réfugièrent à Kittery (Etat de Maine). Ils en furent chassés et gagnèrent alors la Caroline du Sud, où ils fondèrent à Charleston la première église baptiste dans le sud des Etats-Unis.

En Pensylvanie, la Colonie nouvellement fondée par les Quakers, beaucoup de Baptistes des régions limitrophes trouvèrent asile et purent se développer librement. Il y eut en particulier un grand afflux d'immigrants baptistes venus du Pays de Galles.

CHAPITRE XV

EN AMÉRIQUE DU NORD. — EXPANSION PAR LE RÉVEIL ET L'ÉVANGÉLISATION

Circonstances favorables au développement du Baptisme.

Les Etats-Unis d'Amérique sont le pays du monde où le mouvement religieux des Baptistes est devenu le plus nombreux. Et son accroissement numérique s'est produit surtout après l'affranchissement de la tutelle anglaise, consécutif à la Guerre d'Indépendance (1776-1784), laquelle a permis la naissance de la confédération des treize premiers Etats-Unis. Par la Constitution fédérale adoptée en 1787, le double principe de la liberté religieuse et de la séparation des Eglises et de l'Etat fut pleinement reconnu. Il rendit possible l'apparition et le libre développement d'un grand nombre d'Eglises dénominationnelles, en particulier des types congrégationaliste et baptiste.

Cette floraison de nouvelles églises se fit surtout dans les immenses territoires de l'Ouest qui furent successivement ajoutés aux premières Colonies puis à la République des Etats-Unis. En 1763, par le Traité de Paris, la France dut céder, outre le Canada, toutes ses possessions à l'Est du Mississipi (sauf la Nouvelle-Orléans, temporairement cédée à l'Espagne). Puis en 1803, Napoléon 1er vendit aux Etats-Unis, pour une somme de 15 millions de dollars, l'immense territoire qui était alors appelé la Louisiane, et qui doubla la superficie des Etats-Unis. Cela permit, à l'ouest du Mississipi, la constitution de douze nouveaux Etats.

Ce fut surtout au cours de ces vastes mouvements de population vers l'Ouest américain que les Baptistes — comme aussi les Méthodistes, — purent développer considérablement leur action évangélisatrice et accroître leur nombre. Ils avaient été aidés en cela par le grand mouvement de Réveil religieux du XVIIIe siècle, contre-coup sur le territoire américain du Réveil wesleyen

en Grande-Bretagne. En outre la nature-même de la libre constitution des Eglises dénominationnelles américaines a favorisé l'apparition périodique de Réveils religieux de moindre importance, à peu près tous les vingt ou trente ans. Et ce sont les Baptistes, dont les églises sont composées de professants, qui en ont le plus largement bénéficié.

L'Association et la Confession de Foi de Philadelphie.

Le centre le plus important de vie et d'action baptistes fut celui qui se constitua dès 1680 dans la région de Philadelphie (Pensylvanie et New-Jersey). La liberté religieuse qui y prévalut très tôt, grâce à l'influence de William Penn et des Quakers, favorisa la naissance d'églises locales baptistes, constituées en grande partie de réfugiés venus d'autres Etats voisins à système ecclésiastico-politique totalitaire. Ces diverses églises ne tardèrent pas à se rapprocher les unes des autres, régionalement, et constituèrent vers 1700 l'« Association baptiste de Philadelphie ».

Ces églises tinrent annuellement des assemblées générales, d'abord pour l'édification mutuelle, ensuite aussi pour l'examen en commun de questions d'ordre administratif, relativement à leurs entreprises collectives. Chaque église locale y envoyait des délégués. Puis ces églises d'Association adoptèrent en 1742 (peut-être avant) une *Confession de Foi* commune, qui assura entre elles une utile cohésion spirituelle. Ce fut la « Confession de Foi de Philadelphie », qui devait servir de modèle, plus tard, à la grande majorité des Confessions de Foi en vigueur parmi les Baptistes des Etats-Unis. Elle était inspirée, dans ses grandes lignes, par la Confession de Foi de Westminster, d'Angleterre. C'est-à-dire qu'elle était de tendance calviniste.

L'Association de Philadelphie engloba un territoire de plus en plus vaste, s'étendant jusqu'en Nouvelle-Angleterre au Nord et vers la Caroline au Sud. Ce fut alors que l'on envisagea de subdiviser le territoire en diverses associations régionales, sur le modèle de la primitive Association de Philadelphie, ce qui favorisa grandement les œuvres d'évangélisation et d'éducation. Après la constitution des Etats fédéraux, ces diverses associations régionales se fédérèrent dans le cadre de chaque Etat.

Le « Great Awakening » ou « Grand Réveil », au XVIIIe siècle.

Un événement d'une portée considérable, dans l'histoire religieuse de l'Amérique anglo-saxonne, fut le « Great Awakening ». Ce mouvement a été une réaction spontanée contre trois choses : 1) Contre la confusion créée par le multitudinisme ecclésiastique, conséquence du principe de l'Eglise-Etat appliqué au cours de l'époque coloniale dans la plupart des régions colonisées par les Anglais. Ainsi avaient été introduites au sein de l'Eglise, grâce au baptême des enfants, une foule de gens étrangers à la vie spirituelle chrétienne. 2) Contre le matérialisme pratique et la mondanité qui, avec la prospérité venue, s'étaient introduits dans la vie américaine à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècles. 3) Contre le rationalisme qui, à cette même époque, caractérisait l'enseignement donné par la plupart des conducteurs spirituels, provoquant un grand attiédissement de la piété populaire.

Le « Great Awakening » a été à l'Amérique ce que le Réveil wesleyen a été à l'Angleterre et le Piétisme à l'Allemagne, à la même époque. Il est né au sein même des églises pédobaptistes. Mais il a eu de profondes répercussions au sein du Baptisme.

Ses antécédents : Le « Half-Covenant » — ou « Pacte de demi-mesure ».

La pratique du baptême des enfants, dans un pays où le Pouvoir civil avait, parmi ses attributions, à veiller à ce que tous les citoyens fussent inscrits dans une organisation ecclésiastique, risquait de faire perdre de vue la différence entre les chrétiens nominaux et les vrais chrétiens. Pour remédier à la situation confuse ainsi créée, une formule de compromis fut adoptée par les Eglises congrégationalistes. Ce fut le « Half-way Covenant », aux termes duquel toutes les personnes baptisées dans leur enfance et dont la conduite morale ne donnait lieu à aucun blâme seraient considérées comme membres d'église, sans toutefois être admises à la Cène avant d'avoir donné les preuves d'une réelle conversion. Mais ces personnes pouvaient toutefois présenter leurs enfants au baptême.

Des pasteurs ne tardèrent pas à déclarer que la sainteté de vie n'était pas une qualification pour la participation à la Cène ; mais que celle-ci, au contraire, en tant que moyen de grâce, pouvait devenir en quelque

sorte un moyen de régénération. En conséquence, l'admission à la Cène fut rendue libre. Cette largeur évangélique, en provoquant des abus criants, fit disparaître toute distinction entre l'Eglise et le Monde.

Les Eglises protestantes secouées par le Réveil.

C'est alors que se produisit le Réveil. Ses principaux instruments furent, en Nouvelle-Angleterre, le pasteur *Jonathan Edwards* (1703-1758) — qui était presbytérien, et calviniste —, le prédicateur anglais *George Whitefield* (1714-1778), collaborateur de Wesley. Ce dernier mena des campagnes de Réveil en Amérique du Nord ; la première, en 1739-1740, attira et remua des foules immenses. En Nouvelle-Angleterre, d'abord, avec Jonathan Edwards, puis ensuite dans toutes les colonies américaines, il se produisit de grands mouvements populaires de Réveil religieux, accompagnés de nombreuses conversions et de manifestations émotives (cris, larmes, évanouissements) qui ne tardèrent pas à jeter un certain discrédit sur les « revivalistes » eux-mêmes.

Des églises furent divisées en partisans et adversaires du Réveil (« New Lights » et « Old Lights » — « nouvelles lumières » et « vieilles lumières »). Mais lorsque cela aboutit à des scissions, ce ne fut que pour accroître le nombre des églises, dont les nouvelles s'agrégèrent soit au Méthodisme, soit au Presbytérianisme, soit au Baptisme.

Comme le Réveil contemporain d'Angleterre, celui-ci fut aussi considéré comme une « seconde Réformation » (1735-1760). Car en faisant redécouvrir l'importance d'une vie religieuse personnelle, ayant pour point de départ la conversion, il alluma partout un zèle débordant pour l'évangélisation, doublé d'un renouveau théologique qui se concrétisa dans les écrits de Jonathan Edwards et de ses disciples *Joseph Bellamy*, *Samuel Hopkins* et *Timothy Dwight*.

Répercussions du Réveil au sein du Baptisme.

Les églises baptistes furent d'abord hostiles au Réveil, ou tout au moins se tinrent-elles sur la réserve. Mais lorsque, au sein des églises presbytériennes ou congrégationalistes, beaucoup eurent compris que, pour maintenir leur spiritualité, les communautés chrétiennes devaient être séparées du monde, la question du baptême consécutif à la conversion s'imposa à eux. Cette question,

dont l'application pratique provoqua, souvent par scission, la formation de nouvelles églises, tourna à l'avantage des Baptistes.

Autres causes d'expansion du Baptisme américain :

1) Il défend les libertés démocratiques.

Outre le Réveil, une cause d'ordre en partie politique favorisa l'expansion des Baptistes : ceux-ci furent en effet à l'avant-garde de la lutte pour les libertés civiques et religieuses, comme aussi pour la justice sociale et l'égalité des races.

Alors que dans les colonies du sud, la Virginie en particulier, l'Eglise Episcopale (l'Anglicane, aux Etats-Unis) était socialement conservatrice, hostile aux idées démocratiques et à la République, les Baptistes furent au contraire les partisans les plus décidés de la Révolution américaine et de la séparation des Eglises et de l'Etat. Ce sont eux qui ont insisté pour que ce dernier point fût inscrit dans la Constitution Fédérale.

Les masses populaires, tant de race blanche que de race noire, dans le sud en particulier, ont été attirées vers le Baptisme. C'est depuis cette époque que, aidé par un zèle ardent pour l'évangélisation et le maintien d'une doctrine évangélique très ferme, le Baptisme est devenu prépondérant dans les Etats du sud (Virginie, les deux Carolines, Géorgie, Kentucky, Tennessee).

2) Son action missionnaire prédomine au cours de l'expansion vers l'Ouest.

Entre 1763 et 1812, la France, l'Angleterre et l'Espagne perdirent tour à tour contrôle de tous les territoires qu'elles possédaient en Amérique du Nord, au profit de la nouvelle République Fédérale. A l'accroissement territorial vers l'Ouest de cette nation vint s'ajouter un accroissement rapide de population par l'immigration. En sorte que de quatre millions en 1790, le nombre des habitants était passé à trente-deux millions en 1860.

La majorité des colons européens de l'ancienne Louisiane (achetée en 1803 à Napoléon 1er) étaient catholiques romains. Après la défaite de Montcalm dans la plaine de Québec, la rivalité entre Catholiques français et Protestants anglo-saxons persista. Au cours de la poussée vers l'Ouest des colons anglo-saxons, Presbytériens, Méthodistes et Baptistes rivalisèrent de zèle pour

fonder de nouvelles églises dans ces immenses plaines encore presque désertiques, partiellement habitées par des tribus indiennes. A l'égard de celles-ci, les Baptistes restés fidèles aux principes de Roger Williams, surent se montrer bienveillants. En l'absence de toute société missionnaire organisée, c'est par des prédicateurs baptistes itinérants, secondés par des fermiers colonisateurs animés de ferveur religieuse, que furent dressées des Eglises baptistes dans ces territoires ouverts à une forme de religion simple, démocratique et laïque.

Progrès numériques des Baptistes américains.

Pendant la période qui s'étend du Grand Réveil (1735) à la création des trois grandes Conventions baptistes américaines (1845-1850) — Nord et Sud, pour les Blancs, Nationale pour les Noirs —, le nombre des Baptistes aux Etats-Unis est passé de 500 à 815 000. Dès 1740, ils étaient 3 000 ; en 1776, 10 000 ; en 1792, 35 000 ; en 1800, 100 000 ; en 1812, 172 000 et en 1845, 815 000. En 1950, ils étaient environ 10 000 000.

Proportionnellement à l'ensemble de la population, les Baptistes se comptaient à 1 sur 264 en 1776 ; 1 sur 53 en 1800 et 1 sur 29 en 1845. En 1950, cette proportion était de 1 sur 15.

CHAPITRE XVI

LES BAPTISTES DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE AU XIX[e] SIÈCLE

L'action missionnaire extérieure, fruit du Réveil.

Berceau de la vie politique et religieuse des Etats-Unis, la Nouvelle-Angleterre fut aussi le point de départ de l'action missionnaire extérieure des Baptistes américains au début du XIX[e] siècle, malgré la difficulté qu'ils avaient eue à fonder des églises pendant la période coloniale. Le « Great Awakening » devait y exercer ses effets dans trois directions :

1) Les huit seules églises baptistes qui, en Nouvelle-Angleterre, existaient en 1740 s'opposèrent au Réveil. Elles étaient constituées de « Regular » ou « Strict

Baptists », fermés à tout idée de contacts avec l'extérieur. Et ces églises ne tardèrent pas à être distancées dans le travail de l'évangélisation et de l'activité missionnaire par les nouvelles églises, issues en partie du Congrégationalisme réveillé et devenues baptistes (« New Light Baptists »).

2) Par réaction contre l'étroitesse théologique reprochée aux hommes du Réveil (Calvinisme extrême), il se développa dans l'Etat de Massachusetts un mouvement libéralisant qui, constitué surtout d'Episcopaux (Anglicans) et de Congrégationalistes, mais aussi de quelques Baptistes, donna naissance à l'Unitarianisme.

3) Enfin, ce furent les églises congrégationalistes et baptistes entrées dans le mouvement du Réveil qui prirent l'initiative de l'action missionnaire en terres païennes.

Déjà depuis que William Carey travaillait aux Indes, des Baptistes de Boston, New-York, Philadelphie et Charleston s'étaient unis aux chrétiens d'autres dénominations, pour travailler à soutenir cette œuvre missionnaire. Mais il n'y avait encore rien d'organisé. D'autant plus qu'à cette époque, la majorité des Baptistes étaient des gens peu instruits, hostiles à toute éducation supérieure comme à un effort concerté et organisé se faisant par-dessus les églises locales.

Les Baptistes s'organisent pour soutenir Adoniram Judson en Birmanie.

Il fallut une circonstance particulière inattendue pour contraindre les Baptistes des Etats-Unis à fonder à leur tour une société de Missions. Dès 1810, sur l'initiative des Congrégationalistes, avait été fondée une Société sans couleur ecclésiastique, l'« American Board of Commissioners for Foreign Missions » (Comité americain de Préposés aux Missions étrangères). En 1812, parmi les cinq premiers missionnaires congrégationalistes envoyés par ce Comité et embarqués pour Calcutta, il se trouvait un jeune ménage, *Adoniram Judson* et sa femme *Ann Hasseltine*. Au cours de leur longue traversée, par le cap de Bonne-Espérance, ces deux jeunes missionnaires furent amenés à la conviction de la légitimité du seul baptême des croyants. En sorte que dès leur arrivée aux Indes, ils demandèrent à recevoir eux-mêmes

ce baptême, que leur donna William Ward, collaborateur de Carey. Peu de temps après, leur collègue Luther Rice en fit autant.

Cette détermination les sépara de l'« American Board » et les contraignit à marcher par leurs propres moyens. Il fut donc décidé d'envoyer Rice en Amérique pour y plaider auprès des Baptistes la cause des Missions lointaines. A son appel, non seulement les Baptistes de Nouvelle-Angleterre, mais aussi ceux de tout le pays, s'engagèrent à soutenir ces missionnaires (1813). Le moment était mal choisi, car une nouvelle phase de la Guerre d'Indépendance avec l'Angleterre était en cours, risquant d'entraver lourdement les premiers travaux. Néanmoins des sociétés missionnaires locales furent constituées un peu partout. Un an après, à Philadelphie, fut fondée la « General Convention of the Baptist denomination in the United States for foreign Missions » (Mai 1814). Tous les trois ans devait se réunir une Conférence générale, appelée « Triennial Convention ».

Lorsqu'en 1845, à la suite de divergences de vues sur la question de l'esclavage des Noirs, les Baptistes du Sud et ceux du Nord se séparèrent, la Société Missionnaire ayant son Comité directeur à Boston prit le nom d'« American Baptist Missionary Union ».

Développements de la Mission en Asie.

Effectivement entravés dans leur activité aux Indes par l'hostilité ouverte de la Compagnie Anglaise des Indes, Judson et sa femme ouvrirent un champ d'évangélisation à Rangoun, en Birmanie (fin 1813). Les débuts en furent extrêmement difficiles. Du fait de la guerre anglo-américaine, les deux missionnaires furent emprisonnés pendant trois ans, et endurèrent d'indicibles tortures physiques et morales. Ce ne fut qu'en 1819 que Judson put baptiser son premier converti, continuant ensuite à travailler jusqu'à sa mort tant parmi les Birmans que chez les Karens. Son œuvre maîtresse fut la traduction de la Bible en langue birmane.

Ces champs d'action sont aujourd'hui les plus prospères de la Mission baptiste américaine. En 1845, quinze autres champs de mission avaient été ouverts, dont ceux de Siam, d'Assam, de Chine, de Liberia, de divers pays d'Europe, etc. Malgré certaines oppositions de la part de quelques groupes de Baptistes hyper-calvinistes hostiles à toute œuvre missionnaire, l'ensemble du peuple

baptiste américain soutint fidèlement l'action des missionnaires. Et les églises de la métropole furent spirituellement enrichies par ce travail.

En l'espace de quelques années ces églises furent à même d'entreprendre de multiples autres activités, de façon concertée : Société de Publications et de littérature religieuse, Société de Mission Intérieure, d'Ecoles du Dimanche, d'Unions de jeunes gens.

La Question Noire contribue à séparer les Baptistes, entre Nord et Sud.

Pendant plus d'une génération la Convention générale baptiste put accomplir dans l'union une œuvre remarquable. Cela jusqu'en 1844, date à laquelle les dissensions causées en grande partie par la question de l'esclavage des Noirs scindèrent les Baptistes en au moins trois « Conventions » distinctes : d'abord celles du Nord et du Sud, pour les Blancs, puis plus tard la Convention « Nationale » pour les Baptistes de race noire.

La pratique de l'esclavage devait nécessairement éveiller certains scrupules chez les chrétiens. Dans le Nord l'esclavage des Noirs existait, mais sur une moins grande échelle que dans le Sud, à cause des genres d'agriculture et d'industries qui y rendaient cette institution beaucoup moins profitable. Dans le Sud, au contraire la culture intensive du coton avait amené l'emploi d'une nombreuse main-d'œuvre servile ; et cela pouvait à la rigueur se légitimer du fait que la majorité des Blancs comme des Noirs étant Baptistes, un certain paternalisme familial chrétien favorisait une forme atténuée de l'esclavage.

L'agitation anti-esclavagiste débuta dans les Etats du Nord, en 1825. Le conflit dura vingt ans, et entra dans une phase aiguë en 1844. Malgré tous les ménagements dont on avait usé, la rupture se produisit en mai 1845, et la division entre Nord et Sud se fit sur la « Mason and Dixon Line », ligne quelque peu conventionnelle qui séparait les Etats esclavagistes des Etats théoriquement anti-esclavagistes. Cette séparation, sans impliquer une antipathie foncière, était souhaitée par beaucoup de Baptistes pour d'autres raisons, d'ordres administratif et pratique. Dès lors les deux Conventions organisèrent en toute indépendance leurs activités missionnaires et éducatives.

Les Baptistes noirs s'organisent à leur tour.

A la fin de la Guerre civile dite « de Sécession », qui eut lieu de 1861 à 1865, provoquée par l'aspect politique de la même question de l'esclavage, on estimait à 400 000 le nombre des Baptistes de race noire dans l'ensemble des Etats-Unis. En général ils avaient été membres des mêmes églises que leurs maîtres, sauf dans certaines villes où ils avaient constitué des églises indépendantes.

Après l'émancipation, grâce au concours éclairé d'hommes de couleur instruits et pieux, les Baptistes noirs se constituèrent en Convention Nationale, avec à peu près les mêmes rouages administratifs que ceux qui existaient dans les Conventions des Blancs. Des écoles de toutes sortes furent fondées, du degré le plus élémentaire jusqu'au degré universitaire. Et depuis lors, les Baptistes noirs, qui constituent la grande majorité de la population noire aux Etats-Unis — les autres étant Méthodistes —, ont réalisé des progrès considérables, dans tous les domaines. Et leur nombre est aujourd'hui d'environ cinq millions. Rarement a-t-on vu les immenses bienfaits de la foi chrétienne apparaître d'une façon aussi lumineuse — en dépit de certaines ombres —, que dans ce cas précis de la cohabitation, dans les mêmes régions, de Baptistes de races et de couleurs différentes.

L'action éducative des Baptistes, fruit du Réveil.

Si le « Great Awakening » du XVIIIe siècle fut à l'origine de l'action évangélisatrice et missionnaire, il a été aussi à l'origine de l'action éducative des Baptistes, action qui s'est constamment développée depuis.

On a souvent pu reprocher aux pionniers baptistes leur défiance et leur opposition à l'égard de l'instruction supérieure, contrairement aux Presbytériens. Il faut cependant admettre que plusieurs des pionniers du Baptisme, en Nouvelle-Angleterre et à Philadelphie, surtout, reconnurent vite les avantages d'une bonne instruction, pour leurs propres enfants d'abord, puis aussi pour la formation des pasteurs.

C'est l'Association baptiste de Philadelphie — laquelle, au début, avait englobé les églises baptistes calvinistes des Etats de New-York et de la Nouvelle-Angleterre — qui entreprit de fonder le premier Collège baptiste, en 1762. Ce fut le « Rhode Island College », situé dans l'Etat institué par Roger Williams. En 1804 ce collège

devint l'Université Brown (du nom d'un de ses bienfaiteurs). Un grand nombre d'Ecoles supérieures (« Académies ») et de Collèges virent le jour au début du XIXe siècle, surtout dans l'Est. En 1825, le premier Séminaire baptiste fut établi près de Boston, la « Newton Theological Institution », Ecole pastorale dont les dirigeants et beaucoup d'élèves ont joué un rôle important dans les débuts de l'œuvre baptiste en Allemagne et en France (Barnas Sears, Irah Chase, Erastus Willard).

Les Baptistes des Etats-Unis ont aujourd'hui huit Universités, quinze Ecoles de Théologie et une centaine de Collèges. Les Baptistes noirs en ont aussi un grand nombre.

Parallèlement à l'instruction générale, entreprise à titre d'œuvres confessionnelles par l'ensemble des Baptistes, les églises elles-mêmes, organisées administrativement dans le cadre des Etats (« State Conventions ») ont institué et remarquablement développé le travail des Ecoles du Dimanche, dès le début du XIXe siècle.

Autres groupements « irréguliers » de Baptistes aux Etats-Unis.

Indépendamment des grands courants baptistes étudiés jusqu'ici (les « Réguliers »), il existe aux Etats-Unis de nombreux autres groupements baptistes indépendants, nés en général lors des Réveils religieux.

1) Les « *Disciples du Christ* ». — Ce groupement, qui compte aujourd'hui près de 1 400 000 membres, a pris naissance dans l'Ouest, au début du XIXe siècle. A son origine sont deux pasteurs, père et fils, *Thomas* et *Alexander Campbell*. Ces hommes voulurent d'abord travailler à unir tous les chrétiens évangéliques, divisés en trop nombreuses « sectes », sur une base strictement biblique. Après avoir admis la légitimité du baptême-immersion des croyants, ils cessèrent de le considérer comme le privilège des pécheurs déjà pardonnés et affirmèrent que le vrai baptême est la condition-même du pardon et du salut. Après avoir entraîné à leur suite diverses églises baptistes « régulières », les Campbell finirent par constituer en 1827 un groupement séparé d'églises qui s'appela celui des « Disciples du Christ ». Actuellement, la question est à l'étude de réunir les « Disciples » aux Baptistes.

2) Les *Free Will Baptists* (ou « Baptistes du Libre Arbitre »). C'est en Nouvelle-Angleterre, vers 1780, que

débuta ce mouvement, en réaction contre le Calvinisme strict (prédestinarien) et la pratique de la « Communion fermée » répandue parmi la presque totalité des Baptistes à la suite du Réveil de Whitefield. Par l'action du pasteur Benjamin Randall, beaucoup d'églises baptistes constituèrent ce groupe de « Baptistes du Libre Arbitre ». qui était arminien par sa théologie et baptiste par son ecclésiologie. Ces églises sont maintenant réunies aux Baptistes « réguliers ».

3) Il existe aussi des groupes apparentés moins importants numériquement :

a) Les *Baptistes Primitifs*, qui refusent de s'associer aux œuvres de Missions et d'Education, et pratiquent le lavage des pieds avant la Cène. Leur hypercalvinisme leur a valu le surnom de « Hardshell Baptists » (ou « Baptistes Coriaces »). Ils comptent 120 000 adeptes.

b) Les *Baptistes du 7e Jour* observent le Sabbat (Samedi au lieu du Dimanche). Ils sont composés surtout d'immigrants venus d'Allemagne.

c) Les *Adventistes du 7e Jour* sont un groupement fondé par William Miller, un ancien baptiste de New-York, qui, en 1844, s'est séparé des autres sur une question d'interprétation particulière des prophéties relatives au Second Avènement du Christ. Ce mouvement, animé d'un grand zèle missionnaire, observe aussi le Sabbat, la pratique du don de la Dîme, et entretient dans divers pays du monde une intense activité missionnaire.

d) Il faut aussi mentionner, comme apparentés aux Baptistes — puisque pratiquant le baptême-immersion des croyants —, divers groupes de chrétiens qui, depuis le début du XXe siècle, ont pris une certaine extension en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis : « Holiness-Pentecostal », « Assemblies of God », « Church of the Nazarene », « Elim » sont autant de groupes chrétiens du type à la fois « Fondamentaliste » et « Pentecôtiste », mettant l'accent sur le baptême de l'Esprit, les dons spirituels, la guérison divine et le prochain retour du Christ.

CHAPITRE XVII

L'EXPANSION DU BAPTISME DANS LE MONDE, PAR L'ÉMIGRATION ET PAR L'ACTION MISSIONNAIRE

Modes de diffusion du Baptisme dans diverses parties du monde.

Ce que les Baptistes (dits « Anabaptistes ») de Zurich et de Suisse ont fait au XVIe siècle en essaimant — sous la contrainte des persécutions — à travers l'Europe, les Baptistes anglo-saxons l'ont fait au XIXe siècle dans les différentes parties du globe, soit en émigrant, soit en y étendant leur activité missionnaire. Au départ de ce développement à l'échelle mondiale des églises baptistes se trouvent les deux événements corrélatifs que furent le Réveil religieux d'Angleterre au XVIIIe siècle et la fondation de la Société des Missions Baptistes, sous l'impulsion de William Carey, fondation qui fut suivie à son tour par celle des Sociétés de Missions baptistes des Etats-Unis.

Au Canada, en Australie et dans le Sud de l'Afrique, cette expansion s'est faite par émigration puis par évangélisation. En Asie, en Afrique et en Amérique (du Sud et du Centre), c'est par l'action des sociétés missionnaires que cette expansion a été réalisée. Cela est aussi partiellement vrai de la diffusion des églises baptistes sur le Continent européen.

Enfin cette rapide expansion des Baptistes dans le monde s'explique aussi par le fait que par définition, « Tout Baptiste est lui-même un missionnaire ».

I. EGLISES BAPTISTES NÉES EN PARTIE DU FAIT DE L'EMIGRATION.

A) Au Canada.

Les Baptistes furent parmi les premiers Protestants qui bénéficièrent, au Canada, du nouvel ordre de choses établi sous la domination anglaise. La chute de Québec, en 1759, marqua le début de la conquête protestante

de cette partie de l'Amérique du Nord. Peu après commença l'immigration de Baptistes et de Congrégationalistes venant de Nouvelle-Angleterre. Et pendant la Guerre d'Indépendance (1776-1784) puis jusqu'en 1800, beaucoup de Baptistes des Colonies de Nouvelle-Angleterre affluèrent au Canada, s'établissant surtout dans les provinces maritimes de l'Est et dans l'Ontario alors que la région de Québec demeura toujours fermée à l'immigration et à l'influence protestantes.

Entre 1815 et 1820, lorsque la fin des guerres napoléoniennes favorisa un renouveau de l'activité missionnaire, un grand nombre de Baptistes venus d'Ecosse, où ils avaient subi l'influence des frères Haldane, vinrent s'établir au Canada. Comme la majorité des Baptistes canadiens, ils pratiquaient la « Communion fermée ». Peu auparavant, près de 17 000 « Free Will Baptists » s'étaient aussi rattachés aux Baptistes Réguliers du Canada.

Grâce à ces apports constants des Etats-Unis et de Grande-Bretagne, le mouvement baptiste au Canada s'est considérablement développé. Un travail missionnaire intense a été accompli dans les provinces du Centre et de l'Ouest (Manitoba, Seskatchewan, Alberta et Colombie britannique). Les Baptistes canadiens ont leurs sociétés particulières pour les Missions et l'Education. Ils ont deux Universités (MacMaster à Ottawa et Acadia en Nouvelle-Ecosse) et un Collège dans le Manitoba. Ils sont actuellement constitués en trois Associations : celle des Provinces Maritimes (587 églises et 60 000 membres) Ontario et Québec (430 églises, 55 000 membres) et l'Association de l'Ouest (200 églises et 22 000 membres).

En 1835 a été fondée en région catholique romaine de langue française, la *Mission de la Grande Ligne*, qui fut longtemps indépendante et interdénominationnelle, mais fonctionne maintenant sous direction baptiste, avec la collaboration de quelques pédobaptistes. Cette œuvre missionnaire étend aussi son action en Nouvelle-Angleterre (Etats-Unis) où elle compte une dizaine d'églises, établies parmi les populations ouvrières de langue française habitant cette région.

B) **En Australasie.**

C'est à partir de 1834 que des églises baptistes furent fondées dans cette région du globe (Australie, Tasmanie et Nouvelle-Zélande). Elles le furent par des colons

anglais, qui y représentaient les diverses tendances du Baptisme britannique (calvinistes et arminiens notamment). Les Baptistes d'Australasie se répartissent en sept « Unions » — ou Associations —, dont une en Nouvelle-Zélande (90 églises, 10 000 membres) ; une en Tasmanie (20 églises, 1 600 membres) et cinq en Australie (428 églises, 30 000 membres).

Les Baptistes d'Australasie collaborent à l'action missionnaire aux Indes, avec la Société missionnaire anglaise.

C) **Au Sud de l'Afrique.**

Un troisième groupe d'églises baptistes nées en grande partie de l'émigration anglaise est celui du Sud-africain. Une Union baptiste des églises européennes y compte 53 églises et 8 000 membres. Il y existe aussi des églises de Noirs indigènes (10 églises, 550 membres), une Union d'églises Bantoues (44 églises, 7 300 membres) — dépendant de la B.M.S. —, une Union d'églises indigènes soutenue par le Comité des Missions des Baptistes Noirs d'Amérique (77 églises, 2 600 membres) et quelques églises d'Hindous.

II. ÉGLISES BAPTISTES NÉES DE L'ŒUVRE MISSIONNAIRE.

A) **En Asie**

a) *Inde, Ceylan, Birmanie.* — Commencé en 1793 par Carey, le travail missionnaire en Inde s'est accru progressivement par l'arrivée de nouveaux ouvriers envoyés par la B.M.S. étendant leur activité d'abord au Bengale (région de Calcutta), puis à l'Ouest (en Orissa), au Nord de celui-ci (Provinces Unies et Bihar), et dans l'Ile de Ceylan. Dans ces régions, les missionnaires baptistes anglais ont été les pionniers du travail de traduction de la Bible en diverses langues, de l'éducation chrétienne, des réformes sociales et de l'œuvre médicale.

De son côté l'A.B.F.M.S. (American Baptist Foreign Mission Society) a entrepris en 1836 une œuvre en Assam, une au Bengale-Orissa et une autre, devenue extrêmement prospère, dans la région de Madras (Telougous). Les Baptistes canadiens, australiens et suédois ont aussi des champs de mission en Inde.

Ces diverses Missions en Inde comptent environ 2 100 églises baptistes et 250 000 membres. En Birmanie,

l'œuvre commencée par les Baptistes d'Amérique avec Adoniram Judson en 1813 s'est développée remarquablement. Elle compte plus de 1 500 églises et 138 000 membres, et une œuvre scolaire très poussée, comprenant le grand « Collège Judson ».

b) *Chine.* — Une œuvre missionnaire considérable s'est développée dans ce vaste pays, tant par les Baptistes des Etats-Unis (Nord et Sud) que par la B.M.S. d'Angleterre, et cela à partir de 1836. Partant de la côte puis des provinces du Nord, l'action missionnaire s'est avancée vers l'intérieur, ayant à surmonter les obstacles les plus variés, dans ce vaste pays qui est en pleine évolution : famine, maladies, révoltes, révolutions, guerre civile, banditisme, haine de l'étranger. Un grand effort a été fourni dans le domaine éducatif par la fondation de Collèges et d'Universités. Le missionnaire anglais Timothy Richards a posé les fondations, à Chang-Haï, d'une remarquable œuvre de Publications littéraires et religieuses.

En 1939, le nombre des églises baptistes y était de 800 avec 79 000 membres. En 1928 avait été fondée une Fédération des diverses Eglises chrétiennes chinoises, à laquelle la majorité des églises baptistes ont adhéré.

c) *Japon.* — Commencée tardivement, en 1872, l'œuvre missionnaire baptiste au Japon a connu un développement plus lent et plus difficile qu'en Chine. Les principales missions sont venues des États-Unis (Northern et Southern Baptists) et comptaient en 1939 un total de 58 églises et 8 000 membres. Il y a lieu de mentionner l'œuvre du missionnaire *William Axling* qui, pendant plus de quarante ans, a accompli dans les domaines de l'évangélisation et de l'éducation religieuse un travail extraordinaire, souvent en collaboration avec le réformateur social et religieux japonais *Toyohiko Kagawa.*

En 1900, l'A.B.F.M.S. a également entrepris une action missionnaire aux *Iles Philippines,* où il y a aujourd'hui 170 églises constituées et près de 12 000 membres.

B) **En Afrique.**

Plusieurs régions de l'Afrique Equatoriale ont été évangélisées par les Baptistes au cours de la seconde moitié du XIXe siècle et depuis.

Le principal champ de mission a été le *Congo belge,* où la B.M.S. a entrepris une œuvre en 1878, suivie ensuite

par l'A.B.F.M.S. puis les Missions suédoise, norvégienne et danoise. Il se poursuit là un travail prospère, totalisant 70 000 membres répartis en 1 600 églises. Le fait que ces régions sont des colonies de pays nominalement catholiques (Belgique et Portugal) ne semble pas avoir été un obstacle.

Le *Cameroun* est devenu dès 1845 un champ de mission de la B.M.S. lorsque le missionnaire anglais *Alfred Saker* y est arrivé. L'œuvre prospéra sous la direction de cette société jusqu'à l'arrivée des Allemands en 1886. Ceux-ci mirent en demeure les missionnaires anglais de quitter leur travail. L'église indigène poursuivit son existence indépendante pendant quelque temps. Puis une société missionnaire baptiste allemande vint reprendre l'œuvre. Longtemps elle ne put s'entendre avec l'église existante et commença une activité nouvelle qui s'étendit rapidement vers l'intérieur. Lorsque l'Allemagne perdit ce pays en 1916, c'est la Société des Missions de Paris qui reprit le champ de travail missionnaire, et les Baptistes français s'y intéressèrent spécialement. Ils envoyèrent des missionnaires et contribuèrent au soutien de l'œuvre.

Ce champ de mission baptiste français compte aujourd'hui 175 églises et environ 12 000 membres. Il y a également sur la côte quelques églises baptistes indépendantes et qui ont une certaine importance.

Depuis 1850, la Société Missionnaire des Baptistes du Sud (Etats-Unis) poursuit une belle activité en *Nigeria* — nord du Cameroun —. Il y a 210 églises, avec 21 000 membres.

De son côté, la Société Missionnaire « Nationale » des Etats-Unis (Noirs) entretient des œuvres très prospères au *Liberia*, en *Sierra Leone* et au *Nyassaland*.

Enfin en *Côte d'Ivoire*, la Société des Groupes Missionnaires franco-suisses (à principes baptistes et à laquelle collabore l'Œuvre du Tabernacle de Paris) a ouvert un champ de mission, après la première guerre mondiale. Une vingtaine de missionnaires sont à son service.

C) En Amérique.

a) *Amérique Centrale et Antilles* (ou West Indes). — Les *Grandes Antilles* (ou Indes de l'Ouest) ont été un des premiers champs de mission de la Société Baptiste fondée par Carey en Angleterre. A la *Jamaïque*, un indigène noir nommé Moses Baker avait préparé la voie

par une œuvre d'évangélisation intense parmi ses compatriotes, dès 1812. La B.M.S. envoya de l'aide en 1814 et en moins de quinze années il y avait 10 000 Baptistes sur l'île. Ce sont eux qui furent les pionniers de la lutte contre l'esclavage des noirs, avec le missionnaire *William Knibb*. Depuis 1842 ces églises sont indépendantes. Elles comptent 25 000 membres, répartis en 205 communautés.

La B.M.S. travaille aussi aux *Iles Bahama*, *Saint-Domingue*, *Cuba*, *Porto-Rico*, *Haïti*, *Trinidad*, et déjà en plusieurs endroits les églises sont constituées en Unions autonomes d'églises baptistes.

La Société américaine baptiste de Mission Intérieure poursuit aussi une œuvre au *Nicaragua*, à *Haïti*, ainsi qu'au *Mexique*, à *Panama*, au *Honduras*, à *Salvador*, (Amérique Centrale), ce qui n'est pas sans difficultés dans des pays où le fanatisme clérical entrave l'œuvre évangélique.

b) *Amérique du Sud.* — Le grand continent sud-américain, habité par des populations latines et catholiques romaines, est un champ de Missions relativement récent, où de magnifiques conquêtes ont été faites, surtout depuis la fin de la guerre 1914-1918, par l'évangélisation pure. Et cette évangélisation a été le plus souvent faite non pas par des missionnaires étrangers mais par les prosélytes autochtones, remplis du zèle que donne l'Evangile à ceux qui le découvrent comme le suprême Trésor.

C'est au *Brésil* que l'action missionnaire baptiste a eu les plus beaux résultats. Commencée en 1880 par la « Southern Baptist Convention » des Etats-Unis, avec le missionnaire *William Bagby*, elle a provoqué la naissance d'une première église à Bahia en 1882 et d'une autre à Rio de Janeiro en 1884, avec quatre membres. Cette œuvre s'est développée progressivement, non sans grands obstacles dans les trente premières années. Mais depuis la fin de la première guerre mondiale, son accroissement s'est fait à un rythme extrêmement rapide. En 1929, il y avait 330 églises et 32 000 membres ; en 1939, 580 églises et 50 000 membres ; en 1950, près de 1 000 églises et 145 000 membres. Rien qu'à Rio de Janeiro, il y a aujourd'hui 66 églises et 20 000 membres baptisés.

Rarement une œuvre baptiste a connu un essor aussi rapide.

Dans les trois Républiques du *Rio de la Plata (République Argentine, Paraguay* et *Uruguay)*, dont les églises

baptistes sont réunies en une seule et même Convention, fondée en 1909, le travail a été commencé en 1881, lorsque le pasteur *Paul Besson*, venu de France pour s'occuper en République Argentine d'émigrés de langue française, vit bientôt son champ de travail prendre une ampleur considérable. Il existe aujourd'hui au sein de cette Convention de la Plata près de 100 églises baptistes comptant environ 7 000 membres.

Cette œuvre dépend du Comité Missionnaire de la Convention des Baptistes du Sud, aux Etats-Unis. Il en est de même de la Mission au *Chili*, qui compte aujourd'hui 40 églises et plus de 4 000 membres. La Société de Missions baptistes du Canana dirige une œuvre en *Bolivie*, organisée en 1898 (9 églises, 450 membres) et des œuvres indépendantes existent en *Colombie*, en *Guyane Hollandaise* et au *Pérou*.

Le développement du Protestantisme et spécialement du Baptisme en Amérique du Sud est un des faits les plus marquants du XX[e] siècle.

CHAPITRE XVIII

LES BAPTISTES SUR LE CONTINENT D'EUROPE

Le Baptisme européen : un fait ancien et nouveau à la fois.

Lorsque, entre 1820 et 1840, les premières églises baptistes furent constituées sur le continent européen, en France d'abord, puis en Allemagne, elles apparurent à la fois comme un anachronisme, un fait démodé, une survivance bizarre de sectes médiévales, et comme une innovation moderne dangereuse, parce que risquant de compromettre l'ordre établi de l'Eglise et de l'Etat. Aussi ces églises furent-elles soit traitées avec mépris et couvertes de ridicule, soit persécutées ou tout au moins sévèrement entravées dans leur travail. En fait, à peu près tous les premiers baptêmes de croyants et par immersion durent-ils être pratiqués secrètement, en cachette. Et cela — en plein XIX[e] siècle, dans les pays

civilisés d'une Europe nominalement chrétienne —, pour éviter d'encourir la réprobation et les mesures vexatoires des Pouvoirs publics, à l'instigation des autorités ecclésiastiques établies.

Or, cette prétendue innovation n'était en réalité qu'un retour aux usages primitifs du Christianisme. C'est en effet en Europe continentale que fut opérée la substitution de l'aspersion des nouveau-nés à l'immersion des adultes confessant leur foi, comme en témoigne l'existence encore aujourd'hui, en Italie et en France notamment, d'anciens baptistères des premiers siècles, devenus aujourd'hui simples objets de curiosité.

Le conflit avec les grands Ecclésiasticismes d'Etat.

En réalité les églises baptistes d'Europe, au XIX[e] siècle, ne faisaient que proclamer à nouveau le double témoignage de leur foi religieuse et de leurs principes ecclésiastiques, en face d'un Christianisme déformé et falsifié, parce qu'établi sur des bases individuelles et sociales mauvaises, inadéquates.

Déjà les mouvements réformateurs signalés entre les XI[e] et XVI[e] siècles (Pétrobrusiens, Henriciens, Arnoldistes, Vaudois, Frères de Bohême, Anabaptistes) s'étaient insurgés contre de telles dénaturations du Christianisme, aboutissant à l'Ecclésiasticisme d'Etat. Ces mouvements de révolte avaient été réduits au silence. Et les peuples d'Europe continentale s'étaient alors accommodés de diverses formes de Christianisme héritées du système d'Eglise liée à l'Etat, dont les empereurs Constantin et Théodose, au IV[e] siècle, avaient établi le modèle. Seuls, après la Réforme du XVI[e] siècle, les pays anglo-saxons (Grande-Bretagne et Etats-Unis d'Amérique) et dans une certaine mesure la Hollande, avaient une conception de liberté individuelle qui permettait aux Baptistes de vivre et de se développer.

En Europe continentale, en dehors des communautés Mennonites qui avaient vécu comme en marge de la Société, toute vie religieuse avait été déterminée par les trois formes d'Ecclésiasticisme d'Etat du Catholicisme papal romain, de l'Eglise Orthodoxe d'Orient (issue du Schisme d'Orient, en 1054) et des mouvements protestants de la Réforme (luthérien, zwinglien et calviniste). Pour réussir et obtenir droit de cité, le Baptisme devait donc entrer en conflit avec ces grands Ecclésias-

ticismes, liés le plus souvent à des formes de gouvernement politique de Monarchie absolue et à une conception de vie sociale et économique héritée de la Féodalité médiévale.

La Révolution française et les Guerres napoléoniennes.

L'établissement définitif du mouvement baptiste sur le sol de l'Europe continentale nécessitait qu'un obstacle fût préalablement ôté : celui de l'opprobre resté attaché au nom même d'« Anabaptiste », évoquant l'idée de Révolution ecclésiastique, sociale et politique et devenu synonyme de Fanatisme religieux et de Désordre social. Aux hommes épris d'Ordre, le baptême des enfants ainsi incorporés dans une Eglise d'Etat apparaissait toujours comme la garantie essentielle de toute continuité historique, religieuse et politique.

La Révolution française avait contribué à ôter cet obstacle. Elle venait peu après la Révolution américaine, laquelle avait affirmé, dans la Constitution donnée à la nouvelle République, — et ce, sur la demande des Baptistes de l'Etat de Virginie — le principe de la Séparation des Eglises et de l'Etat. En brisant l'interdépendance du Pouvoir religieux et ecclésiastique et du Pouvoir civil et politique, la Révolution française mettait fin à une longue ère d'autocratisme politique et religieux dominé par la Papauté romaine. Elle donnait raison à la revendication essentielle des Anabaptistes du temps de la Réformation.

Ainsi se répandirent à travers l'Europe les idées de liberté et de démocratie politiques et religieuses, ouvrant la voie à l'acceptation du fait de la légitimité des principes baptistes, surtout dans les pays du centre et du nord de l'Europe déjà préparés à cela par la Réforme protestante.

Survenant alors, au début du XIXe siècle, les guerres de Napoléon 1er ont opéré un grand brassement d'idées dans toute l'Europe. Pour le mal et pour le bien, elles ont rapproché les peuples les uns des autres. Ces guerres ont laissé le Continent européen dans un état de grande pauvreté matérielle et spirituelle. Et si la France fut un des derniers pays à adopter, en 1802, le régime d'une Eglise unie à l'Etat, elle ne tarda pas à en découvrir les inconvénients ; aussi fut-elle le premier pays d'Europe à répudier ce principe, un siècle plus tard, par la Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905).

Le Réveil évangélique en Europe continentale, conséquence du Réveil missionnaire en pays anglo-saxons.

L'état d'appauvrissement matériel et de dénuement spirituel dans lequel se trouvaient les pays d'Europe continentale après la bataille de Waterloo, en 1815, provoqua chez les chrétiens de Grande-Bretagne puis des Etats-Unis le désir et le besoin de travailler à remédier à cette situation. D'autant plus aisément que dans ces deux pays d'outre-mer, le Réveil missionnaire débuté vingt-cinq ans plus tôt avait été dominé par les personnalités de deux Baptistes : William Carey et Adoniram Judson, dont les préoccupations étaient essentiellement tournées vers l'Evangélisation et la diffusion de la Bible dans le plus grand nombre de langues possible.

Ce Réveil missionnaire, lui-même issu du Réveil Wesleyen et de celui des Frères Moraves, avait suscité une vive réaction contre le rationalisme né de la pensée philosophique voltairienne du XVIIIe siècle. Il ne pouvait d'ailleurs être efficient que s'il était soutenu par une piété vivante, elle-même alimentée par une doctrine nettement évangélique. C'est ce qui amena l'éclosion du Réveil évangélique en Europe continentale, notamment en Suisse, en France et en Allemagne, entre 1816 et 1830. Dans des pays où l'union des Eglises et de l'Etat avait fait naître l'indifférence religieuse, ce Réveil permit au Protestantisme de se ressaisir, face au double péril d'un Ecclésiasticisme romain toujours agressif et d'un Libéralisme théologique de « Religion naturelle », basé sur le primat de la Raison.

Les frères Haldane et la Société Continentale. Deux évangélistes-missionnaires : Henri Pyt et Gerhard Oncken.

La Société Continentale d'Evangélisation fut fondée en 1818, en Grande-Bretagne, par des chrétiens de diverses dénominations religieuses protestantes, afin de venir en aide spirituellement aux pays d'Europe qui avaient souffert de la guerre. Cette Société voulait travailler, avec le concours de chrétiens européens acquis à ses principes d'action, à l'Evangélisation par la diffusion de livres saints et la prédication du Message chrétien.

Parmi les promoteurs de la Société Continentale se trouvaient notamment deux Ecossais, Robert Haldane et son frère James. Elevés dans l'Eglise Nationale

d'Ecosse, ils s'en séparèrent après avoir fait des expériences religieuses qui les conduisirent à demander et recevoir le baptême des croyants. James Haldane (né en 1768) fut pasteur dans une église congrégationaliste, alors que Robert (né en 1764) tout en professant des vues baptistes à partir de 1808, demeura laïc. L'un et l'autre décidèrent de consacrer à l'évangélisation une grande partie de leur fortune personnelle.

En 1816-1817 Robert Haldane fit un séjour en Europe, spécialement en Suisse, à Genève et Bâle, et en France, à Montauban, où il eut l'occasion, par des réunions et des entretiens particuliers, d'exercer une influence décisive sur de nombreux jeunes gens, la plupart étudiants en Lettres ou en Théologie, qui désiraient autre chose que les enseignements de la « Religion naturelle », alors en honneur dans les Facultés et les chaires pastorales ou professorales.

Ces contacts vivifiants apportèrent à Genève d'abord. puis à Montauban et à Paris, ensuite, l'étincelle du Réveil. C'est ainsi que des hommes, jeunes encore, comme Frédéric Monod, Merle d'Aubigné, César Malan, Gaussen, Ami Bost, Emile Guers, Empeytaz, Gonthier et Henri Pyt, notamment, passèrent par une conversion réelle, assise sur des convictions évangéliques précises. Ils furent en Europe occidentale les promoteurs du Réveil évangélique. Quelques-uns d'entre eux, dont Henri Pyt et sa jeune femme née Jeanne Bost, demandèrent à recevoir le baptême des croyants par immersion.

Quelques mois après, avec Félix Neff (né à Genève en 1798), Henri Pyt (né à Sainte-Croix en 1796) s'engagea au service de la Société Continentale, pour l'évangélisation en France. Alors que Neff travailla surtout dans l'Isère et les Hautes-Alpes, Pyt se consacra à l'évangélisation successivement dans le Béarn, le Hainaut français et la Beauce. Le mouvement baptiste français est né de son action à Nomain et Orchies — près de Valenciennes — dans le Hainaut français.

C'est Pyt qui, en 1820, baptisa Louis Caulier, lequel à son tour baptisa Joseph Thieffry puis Jean-Baptiste Crétin, les deux pionniers du Baptisme dans les pays de langue française.

Le pionnier Gerhard Oncken jusqu'à son baptême (1834).

Comme le Suisse Henri Pyt, l'Allemand Gerhard Oncken (1800-1884) subit l'influence baptiste par le

moyen des frères Haldane, alors qu'il était au service de la Société Continentale. Pyt introduisit le Baptisme en France, Oncken en Allemagne. Mais comme la Société Continentale était interdénominationnelle, Pyt resta à son service et s'abstint de fonder lui-même une œuvre baptiste en France. Alors qu'Oncken, en se ralliant ouvertement au Baptisme, rompit avec la Société Continentale, et devint aussitôt après son baptême — reçu à l'âge de 34 ans — l'ardent défenseur et propagateur des vues baptistes sur l'Eglise. Et son œuvre a eu des répercussions immenses sur l'histoire religieuse, au XIXe siècle, non seulement de l'Allemagne, mais de toute l'Europe centrale, septentrionale et orientale.

Né à Varel, près de Brême, le 26 Janvier 1800, Johann Gerhard Oncken eut une enfance assez malheureuse. Compromis dans un complot contre Napoléon Ier, son père dut quitter le foyer et gagner l'Angleterre peu avant la naissance de l'enfant, qui ne le connut jamais. Elevé dans la foi luthérienne par sa grand'mère, Gerhard fut confirmé dans l'Eglise luthérienne à l'âge de 14 ans, mais sans convictions profondes. Alors que, depuis l'âge de 12 ans, il travaillait dans un hôtel, il y rencontra un commerçant écossais de passage à Varel, qui s'intéressa au jeune garçon et l'emmena en Ecosse. L'enfant resta neuf ans au service de ce patron, l'accompagnant en Angleterre, en France et en Allemagne. Il fréquenta d'abord une église presbytérienne, puis, à Londres, une église congrégationaliste. A l'âge de 20 ans, il se convertit en entendant un sermon sur Romains 8:1, dans une chapelle méthodiste de Londres. Dès lors, il se mit à témoigner de son salut en Christ.

Un actif serviteur de Dieu. — On croit qu'au cours de son séjour en Ecosse, Oncken était entré en contact avec Robert Haldane. En tout cas quelques années après, il correspondit avec lui et entra au service de la Société Continentale. En 1823, on le trouve à Hambourg, comme agent de cette Société. Là il ouvrit une école du Dimanche et annonça l'Evangile avec succès, mais non sans subir des vexations de la police, à l'instigation du clergé luthérien.

En 1828, il devint agent de la Société Biblique d'Edimbourg, ayant déjà révélé des aptitudes toutes spéciales pour l'édition et la diffusion de livres saints. Au cours de sa vie, il fit imprimer et placer deux millions de Bibles.

Oncken se rallie au Baptisme. — La première église baptiste fondée en Allemagne (1834). — Depuis quelques années déjà Oncken avait eu des doutes sur la question du baptême. C'est ce qui, en 1826, l'avait empêché d'accepter une proposition d'entrer dans une Ecole de Théologie pour devenir pasteur. En 1829, étant en correspondance avec Robert Haldane au sujet du baptême, il déclina la suggestion qui lui fut faite de se baptiser lui-même. Et il préféra attendre la venue d'un pasteur baptiste pour obéir personnellement au commandement du Seigneur à ce sujet.

C'est ce qui se produisit en 1834, lorsque le pasteur et professeur *Barnas Sears*, du Collège Hamilton aux Etats-Unis, en séjour en Allemagne pour des études à l'Université de Leipzig, vint à Hambourg. Et le 22 avril 1834, dans les eaux de l'Elbe, Sears baptisa Oncken, la femme de celui-ci et cinq autres personnes. Le lendemain, la première église baptiste en Allemagne fut organisée, avec Oncken comme pasteur.

CHAPITRE XIX

LE MOUVEMENT BAPTISTE DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Origines de l'œuvre baptiste en France.

Ses antécédents. — C'est en France que le Baptisme moderne sur le Continent européen est apparu premièrement. Comme dans les autres pays latins où, depuis des siècles, avait été établi le grand Ecclésiasticisme romain, à peine ébranlé par la Révolution de 1789, ses débuts ont été difficiles et son développement ultérieur a été hérissé d'obstacles. Au début du XIXe siècle les descendants des Huguenots, lassés par deux cent-soixante dix années de luttes et de persécutions religieuses, furent heureux d'accepter des mains de Napoléon Ier les dispositions du *Concordat de* 1801, complété par les *Articles Organiques* et la *Loi du* 18 *Germinal An X* pour les Cultes non catholiques. L'Eglise Protestante non seulement jouissait enfin d'une existence légale, mais ses ministres étaient rétribués par l'Etat. Or, ce régime

d'union de l'Eglise avec l'Etat devait avoir des conséquences déplorables pour la vie spirituelle du Protestantisme français. Et il fallut le Réveil évangélique suscité en Suisse romande et en France au lendemain des guerres napoléoniennes par l'action de chrétiens appartenant aux Eglises Dissidentes d'Ecosse et d'Angleterre (baptistes et méthodistes, notamment), pour que fussent remis en honneur sur le sol de France les principes essentiels de l'Evangile et de l'Eglise selon le Nouveau Testament.

Humbles débuts. — Les débuts de l'œuvre baptiste en France sont liés à l'existence d'une petite communauté évangélique née spontanément du Réveil, dans le Nord. En 1810 le fermier *Ferdinand Caulier*, habitant le village de *Nomain*, près d'Orchies (entre Lille et Valenciennes) trouva une vieille Bible dans un coin de sa maison. Il la lut en famille, puis avec ses voisins. Ces gens de religion romaine furent frappés des différences constatées entre les enseignements de ce Livre et ceux reçus au catéchisme.

Peu après la bataille de Waterloo, en 1815, parmi les soldats anglais de l'armée d'occupation se trouvait un chrétien pieux, qui connaissait le français. L'hiver, quelques familles se réunirent dans une maison pour écouter ce chrétien exposer les vérités de l'Evangile. Puis un petit temple fut construit au hameau voisin de Lannay.

Le groupe fut visité par des chrétiens de passage et en décembre 1819, ce fut *Henri Pyt*, l'évangéliste suisse au service de la Société Continentale qui, au cours d'une série de visites dans les églises réformées du Hainaut et du Cambrésis, fut invité à s'arrêter à Nomain. Il y était venu pour quatre jours : il y resta plus d'un an. C'est que, fils spirituel de Robert Haldane et homme de Réveil, Pyt, ainsi que sa jeune épouse, se sentaient encouragés dans cette œuvre nouvelle, sans pasteur attitré. Un colporteur, nommé *Ladam*, vint aider à diffuser la Bible.

Le premier noyau baptiste.

Parmi les collaborateurs bénévoles d'Henri et Jeanne Pyt se trouvaient quelques jeunes gens récemment amenés à la conversion. Ceux-ci furent un jour arrêtés par un article lu dans un journal d'évangélisation, où il était question du travail accompli par le missionnaire

« baptiste » William Carey aux Indes. En réponse à des questions posées, ces jeunes gens apprirent ce qu'étaient les « Baptistes », et aussi que M. et Mme Pyt avaient eux-mêmes reçu le baptême des croyants, par immersion, quoique, au service d'une œuvre non-dénominationnelle, ils évitaient d'en parler ou d'en faire un article de doctrine et de pratique.

Un jour cependant ces jeunes gens persuadèrent Henri Pyt de les baptiser, dans une rivière. Parmi les nouveaux baptisés se trouvait Louis Caulier, homme d'un certain âge qui en 1821, après le départ de Pyt, crut devoir constituer un groupe local baptiste, lequel finit par se séparer de l'assemblée de Lannay, composée en majorité de pédobaptistes. Ce groupe se réunit au hameau voisin d'Aix.

C'est là que Louis Caulier baptisa quelque temps après *Joseph Thieffry*, qui devint le premier pasteur baptiste français, et en 1829 *Jean-Baptiste Crétin*, le futur pionnier bâtisseur d'églises baptistes en France.

En 1832, les Baptistes des Etats-Unis apportent leur aide.

Il est probable qu'abandonné à lui-même ce noyau baptiste, isolé au milieu d'une masse hostile catholique romaine ou protestante pédobaptiste, aurait disparu, comme beaucoup d'autres avant lui au cours de l'Histoire. Henri Pyt, revenu visiter Nomain en 1830, déplora la rupture et ne fit rien pour encourager les Baptistes. C'était l'époque où Oncken, en Allemagne, au service de la même Société Continentale, envisageait l'éventualité d'une rupture avec elle, afin de jouir de toute sa liberté d'action : il s'apprêtait à mettre tous ses dons, intellectuels et pratiques, au service de la cause baptiste. Henri Pyt n'était pas de cette trempe. Moins audacieux et de santé fragile, il devait mourir en 1835, à l'âge de 39 ans. Et parmi les membres du groupe baptiste initial, il ne se trouvait personne qui fût suffisamment qualifié pour occuper un poste de direction. La Révolution de 1830 venait cependant de révéler les tendances profondes, républicaines et démocratiques, du peuple français. Et le missionnaire baptiste américain en Birmanie, Adoniram Judson, conscient du rôle d'avant-garde joué par la France en Europe, s'était souvent montré favorable à une aide des Baptistes américains à ce pays, dans le domaine de l'évangélisation.

C'est pourquoi, lorsque la « Convention Triennale » baptiste de Boston eut entendu le rapport du pasteur Malcolm, en 1832, sur l'existence du groupe baptiste de Nomain et la possibilité d'aider l'œuvre naissante française, la décision fut immédiatement prise de donner suite à la proposition ainsi faite. Et *Casimir Rostand*, un pasteur originaire de Marseille qui avait étudié aux Etats-Unis, où il avait été gagné au Baptisme, fut envoyé par la Société Missionnaire baptiste américaine pour ouvrir une œuvre à Paris et de là aider aussi l'œuvre dans le Nord. Mais Rostand ne tarda pas à mourir, victime de l'épidémie de choléra qui sévit à Paris en 1833.

Quelques mois après, ce fut le pasteur *Erastus Willard* qui vint en France, et se fixa à Douai, dans le Nord, où il constitua officiellement la première église baptiste française, avec cinq membres, en 1835. Il fonda aussi une « Ecole de prophètes », qui pendant plus de vingt ans devait rendre à la cause baptiste en France de notables services. C'est là que furent formés les pasteurs et évangélistes qui constituèrent la phalange des premiers ouvriers du Baptisme français : Jean-Baptiste Crétin, Irénée Foulon, Louis Foulbœuf, Victor Lepoids, Hector Boileau, Alexandre Dez, François Vincent, François Lemaire, Aimé Cadot.

Plus tard l'Ecole fut transférée à Paris, puis fut dirigée successivement par le professeur Edward C. Mitchell, hébraïsant distingué, et les pasteurs Henri Andru et Alexandre Dez.

Quarante années de labeur, de vexations et de luttes (1338-1870).

Jusqu'à la naissance de la Troisième République, en 1871, les Baptistes français constituant un « culte non reconnu » furent les objets de la répression gouvernementale, dans leurs efforts d'évangélisation. Si ce n'est dans la courte période qui suivit la Révolution de 1848, la liberté religieuse n'existait que pour les Eglises reconnues par l'Etat. Aussi, tant sous le règne de Louis-Philippe que sous l'empire de Napoléon III, les Baptistes durent-ils donner à leur travail le caractère d'une œuvre strictement privée.

Cette période fut dominée par l'activité de personnalités telles que :

Joseph Thieffry (1797-1879), travailleur infatigable qui évangélisa la région du Nord, de Lille et Baisieux à

Saint-Amand et Denain. C'est lui qui jeta les bases de l'église de Denain, laquelle sous la direction successive d'Hector Boileau, J.B. Crétin et François Vincent fut pendant plus d'un demi-siècle le centre d'une œuvre évangélisatrice s'étendant dans tout le Bassin houiller du Nord de la France et de Belgique.

Esther Carpentier, humble « porteuse de balle » ou marchande ambulante, originaire du Vermandois et qui, animée d'une foi héroïque et d'un zèle admirable, sut accomplir une œuvre de colportage extrêmement féconde, ouvrant ainsi la voie, dans les vallées de l'Oise et de l'Aisne, aux travaux d'un autre infatigable pionnier, le pasteur *J.-B. Crétin* (1813-1893). Originaire d'Orchies, cet homme fut pendant plus d'un demi-siècle à la fois le défricheur de champs nouveaux, le controversiste et le polémiste redouté, et le fondateur d'églises des Baptistes. Son activité s'exerça notamment dans la vallée de l'Oise (églises de Manicamp-Chauny, Rivecourt-Saint-Sauveur, La Fère), le Nord, (Denain-Anzin), Lyon — où il baptisa Paul Besson, le futur pionnier baptiste de la République Argentine — et la région de Montbéliard.

Le pasteur *Victor Lepoids* (1817-1890), était originaire de Lille. Il travailla près d'un quart de siècle à Chauny, puis fut pasteur de l'église de Paris et termina sa carrière à Montbéliard.

Ces hommes et femmes, et leurs collaborateurs, durent souffrir bien des peines, parfois l'emprisonnement, et préparèrent la voie à leurs dignes successeurs, François Vincent, Aimé Cadot, François Lemaire qui, lorsque la liberté religieuse fut acquise, purent étendre et développer leurs travaux.

Une période de liberté et de plein essor (1871-1895).

La chute du gouvernement clérical de Napoléon III et la naissance de la III[e] République marquèrent le début d'une période où les Baptistes de France, jouissant enfin de la liberté, purent étendre considérablement leur action, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières de France.

L'après-guerre de 1870-1871 vit un renouveau de l'activité évangélisatrice dans les grandes villes ouvrières, notamment par la Mission Populaire (MacAll), les Méthodistes et les Baptistes. Depuis un certain temps déjà les campagnes en faveur de la Séparation des Eglises et de l'Etat, par des hommes comme Frédéric Monod et

Edmond de Pressensé (fondateurs des Eglises Libres, en 1849) avaient attiré l'attention de tous sur la position ecclésiastique si logique des Baptistes. Et la renommée du grand prédicateur baptiste anglais C.H. Spurgeon avait aidé à faire sortir de l'ombre la petite poignée des Baptistes français aux yeux du grand public.

A *Paris* même, depuis 1839, il existait un noyau de Baptistes, constitués en église en 1849. Celle-ci ne cessa de grandir, louant successivement diverses salles, jusqu'à ce qu'en 1872 le vaste édifice de la rue de Lille fût inauguré. Pendant plus de trente années, l'église de la rue de Lille fut le centre d'une activité remarquable.

En *Bretagne*, une œuvre avait été fondée en 1843 par les Baptistes gallois, sous la direction d'abord du pasteur John Jenkins, puis de son fils Alfred L. Jenkins, avec Morlaix pour centre. Malgré les grandes difficultés inhérentes à l'âme bretonne, et consécutives à la puissance du clergé, la Mission bretonne s'est développée et a compté jusqu'à treize postes d'évangélisation.

Dans le *Nord de la France* et en *Belgique*, sous la puissante impulsion de *François Vincent* (1832-1903), admirablement secondé par toute une phalange d'aides, salariés ou bénévoles, l'œuvre finit par s'étendre depuis Auchel (Pas-de-Calais) jusqu'à Liége en Belgique, en passant par Bruay, Lens, Roubaix, Denain-Anzin, Péruwelz et Charleroi. Pendant quarante ans le pasteur *Samuel Farelly* (1860-1939) exerça aussi dans cette région une remarquable activité d'évangélisation populaire.

Dans l'*Est*, à Montbéliard, Audincourt et Valentigney, des églises avaient été fondées, avec l'appui des Mennonites et le concours d'hommes tels qu'Hector Boileau, Louis Biéler, Pierre Juillerat. De là l'œuvre s'étendit par-delà la frontière de *Suisse* française dans le Jura Bernois, à Tramelan, la Chaux-de-Fonds et plus tard à Court.

Plus au *Sud* des œuvres baptistes nouvelles furent fondées dans de grandes villes, Lyon, Marseille, Saint-Etienne, Nîmes, Toulon, Nice. Aux pasteurs et évangélistes issus des premières églises du Nord et de l'Oise s'étaient joints des hommes venus des Eglises réformées ou luthériennes, de la Mission MacAll, des Moraves, tels que Charles Ramseyer, Paul Besson, Ruben Saillens, Julien Sainton, Paul Passy. Le nombre des Baptistes français avait triplé en moins de vingt ans.

La dernière période du Baptisme français (1895-1950).

Comme presque toujours après une ère de liberté et de rapide accroissement numérique, des difficultés surgirent au sein de la grande famille baptiste française peu avant et après la crise religieuse qui aboutit à la Séparation des Eglises et de l'Etat en France. Quelque temps après éclata la première guerre mondiale (1914-1918), suivie vingt ans plus tard d'un second conflit (1939-1945), jetant plus encore que le premier le désarroi dans tout le pays, livré à l'occupation étrangère.

Il était difficile, dans un climat aussi peu propice à l'action concertée, de mener à bien dans l'unité et avec des méthodes communes l'œuvre entreprise. Aussi parut-il plus sage, pour englober le travail poursuivi dans les trois pays de langue française, de constituer deux Associations indépendantes : la Fédération des Eglises baptistes du Nord de la France (et de Belgique), et l'Association évangélique des Eglises baptistes franco-suisse. Sans doute fallut-il se résoudre à abandonner au moins momentanément quelques œuvres d'avant-garde, mais le travail continua cependant. Et lorsque le Réveil du Pays de Galles se produisit, en 1904-1905, les églises baptistes de France dans leur ensemble en subirent les heureux effets.

Depuis 1923, l'Association baptiste franco-suisse a été dirigée en particulier par le pasteur *Robert Dubarry*, de Nîmes (né à Paris en 1876).

Deux figures marquantes du Baptisme français, pendant cette période, ont été celles des pasteurs R. Saillens et Ph. Vincent. Originaire de Saint-Jean-du-Gard, dans les Cévennes, et de souche huguenote, *Ruben Saillens* (1855-1942) était venu de la Mission MacAll aux Eglises baptistes. Il se voua avec sa femme — née Jeanne Crétin — à l'évangélisation, et consacra ses dons d'orateur populaire chrétien et de poète à ce travail. Les nombreux cantiques qu'il a composés ont enrichi l'hymnologie évangélique de langue française. Par des campagnes d'évangélisation sous la tente et des Conventions chrétiennes — comme celles de Chexbres et de Morges, en Suisse — il a pu étendre les bienfaits de son action en dehors du cercle des églises baptistes. Il a également fondé l'*Institut Biblique de Nogent-sur-Marne*. En 1922 son gendre et sa fille, M. et Mme Arthur Blocher, ont fondé à Paris l'œuvre indépendante du « Tabernacle » (Eglise et Mission).

Le pasteur *Philémon Vincent* (1860-1929), fondateur de l'Eglise baptiste de l'Avenue du Maine à Paris, en 1895, était un érudit, hébraïsant et théologien, dont la pensée s'accommodait mal des cadres dogmatiques traditionnels. Prédicateur de talent, ce fut surtout par la voie du journalisme qu'il exerça un ministère d'évangéliste populaire, dans « La Pioche et la Truelle » puis « La Solidarité Sociale ». Dans son « Manuel de Religion Chrétienne », Philémon Vincent a insisté sur l'importance de l'expérience religieuse par l'union spirituelle et personnelle avec Jésus-Christ mort et ressuscité.

Le témoignage missionnaire des Baptistes français.

Malgré leur nombre restreint — environ trois mille membres répartis en une quarantaine d'églises —, les Baptistes de France ont, par leur zèle missionnaire, exercé soit individuellement soit collectivement une action qui est loin d'être négligeable. Souvent ce travail, organisé ou non, a été fait en collaboration avec des chrétiens d'autres dénominations protestantes. Et cela notamment en Amérique et en Afrique.

En *Amérique du Nord*, un grand nombre de Baptistes de France ont émigré, soit au Canada, soit aux Etats-Unis, sous les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, afin de pouvoir adorer Dieu librement. Et beaucoup ont pu travailler utilement au sein des populations de langue française de ces pays.

En *Amérique du Sud*, nous avons signalé le rayonnement extraordinaire de la forte personnalité que fut *Paul Besson* (1842-1932), ancien pasteur de l'Eglise nationale suisse, venu au Baptisme à Lyon, par le ministère de J.-B. Crétin, et qui, après avoir travaillé quelques années auprès du pasteur François Vincent dans la région de Denain, reçut un appel de la République Argentine. Pendant près de cinquante années, « Dom Pablo » a mis son érudition et ses dons les plus divers d'évangéliste, de polémiste, de linguiste et de réformateur social, au service de la religion authentique du Christ et de la cause des Baptistes dans les trois Républiques de l'Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay. Déjà Paul Besson a pris place aux côtés des grandes figures baptistes de l'Histoire.

En *Afrique*, c'est un laïc baptiste, ouvrier dans une usine de cycles du Pays de Montbéliard, *Emile Rolland*

qui, répondant à un appel missionnaire venu de la Kabylie, a pu édifier une œuvre missionnaire chrétienne remarquable en plein pays musulman.

Au Cameroun, lorsque la Société des Missions de Paris fut appelée à prendre la succession de la Société missionnaire baptiste allemande, en 1917, le missionnaire baptiste Charles Maître fut chargé après un voyage d'enquête d'organiser le travail, pour le compte de la Société des Missions de Paris. La Fédération baptiste du Nord accepta d'assumer une large part dans cette activité nouvelle, tant à Douala que dans le pays Banen, où à été fondée en 1926, par le missionnaire Maurice Farelly, la station de Ndiki-Somo.

En Côte d'Ivoire, la Mission baptiste du Tabernacle, de Paris, a ouvert en 1927 un champ de mission évangélique qui a connu le plus heureux développement et compte déjà plusieurs stations, où travaillent 23 missionnaires européens et 35 ouvriers indigènes.

Des missionnaires baptistes français de l'œuvre du Tabernacle travaillent aussi en Indochine au service de l' « Alliance Missionnaire Chrétienne ».

CHAPITRE XX

LE BAPTISME D'ALLEMAGNE ET D'EUROPE CENTRALE. SA PUISSANCE DE RAYONNEMENT AVEC ONCKEN.

Un homme extraordinaire pour une tâche surhumaine.

Depuis le 23 avril 1834, jour où la première église baptiste d'Allemagne fut fondée à Hambourg, la main était mise à la charrue pour l'accomplissement d'une œuvre prodigieuse, par un homme doué d'un extraordinaire dynanisme. On allait assister au développement progressif, au travers d'obstacles apparemment insurmontables, d'une action évangélique baptiste dont les effets devaient se faire sentir dans toute l'Europe — à l'exception des pays latins — .

C'est que *Johann Gerhard Oncken* était animé d'une ardeur des plus communicatives. Sa conviction qu'il

avait érigée en devise, proposée à tous, était : « Chaque Baptiste est aussi un Missionnaire ». Et lui-même en fut le plus vivant exemple. En outre, Dieu lui donna presque dès le début de sa carrière de missionnaire baptiste deux collaborateurs qui le secondèrent admirablement : *Julius Kôbner* et *Gottfried Lehmann.* Ce « triumvirat » baptiste fut surnommé le « Kleeblat » (ou : « feuille de trèfle »). La puissance de combat et le zèle missionnaire de ces trois hommes furent tels qu'ils réussirent d'abord à vaincre en Allemagne l'opposition considérable de l'Eglise d'Etat luthérienne, au milieu d'un peuple chez qui était ancré le mépris profond de tout ce qui pouvait rappeler l'« Anabaptisme » — toujours identifié avec les fanatiques du « Royaume de Münster ».

Puis d'Allemagne, par l'action rayonnante directe ou indirecte d'Oncken et de ses aides, la conception baptiste de foi et de vie individuelles et ecclésiastiques réussit à forcer les frontières des pays limitrophes et à obtenir droit de cité, à côté des quatre grands Ecclésiasticismes d'Etat prédominant dans ces pays : le Luthérien dans les pays scandinaves et baltes ; le Grec orthodoxe dans les pays slaves ; le Catholique romain dans les pays de l'Europe centrale ; le Réformé calviniste en Hollande et en Suisse allemande.

A. — LES BAPTISTES D'ALLEMAGNE

De 1834 à 1848.

Dès qu'il eut été baptisé et eut constitué sa première église, Oncken se vit désavoué et abandonné par la « Société Evangélique de Publication de Tracts » qui l'avait soutenu depuis quelques années. Mais l'année suivante, grâce à l'intervention de Barnas Sears, la Société Missionnaire Baptiste des Etats-Unis le prit à son service. Par ailleurs, il fut immédiatement traité d'« Anabaptiste », et le clergé luthérien mit la police à ses trousses. Dès lors, Oncken fut souvent molesté, condamné à des amendes ou à la prison. Parce que, pour éviter des troubles, il baptisait la nuit, presque secrètement, des insinuations calomnieuses furent répandues sur son compte. Néanmoins, en 1836, son église de Hambourg comptait soixante-huit membres, dont Julius Köbner, ancien musicien et homme de théâtre juif, né au Danemark en 1806 et immigré en Allemagne. Fils de

rabbin, il fut amené à la foi chrétienne par Oncken, dont il demeura l'ami et le collaborateur pendant près de cinquante années, tant en Allemagne qu'au Danemark. C'est lui qui introduisit le Baptisme dans ce dernier pays en 1839. Hébraïsant, poète, musicien, puissant prédicateur, il consacra tous ses dons à la cause de l'Evangile par les églises baptistes.

Il en fut de même de Gottfried Wilhelm Lehmann, né à Hambourg en 1799, fils d'un graveur sur cuivre. Entré en contact avec les Mennonites lors d'un séjour en Frise, il habita ensuite Berlin où, intéressé à la diffusion des Ecritures, il se mit en rapport avec Oncken. D'abord opposé au baptême des croyants, il finit par être convaincu de sa légitimité. Baptisé par Oncken dans un lac près de Berlin en 1837, ainsi que sa femme et quatre autres personnes, il devint pasteur de la première église baptiste de Berlin. Ses dons intellectuels et ses qualités administratives firent de lui, jusqu'à sa mort en 1882, un excellent collaborateur d'Oncken.

Malgré des mesures restrictives très sévères édictées contre eux, les Baptistes prirent pied dans plusieurs villes d'Allemagne. En 1847, ils comptaient 1 500 membres répartis en 26 églises. Et la Révolution de 1848, en Allemagne comme en France, accorda aux Dissidents suffisamment de liberté religieuse pour qu'ils pussent étendre encore leur action. Cela par l'organisation d'écoles du dimanche et de nouvelles églises, l'impression et la distribution de Bibles et de tracts et la tenue de Conférences générales.

L'Union baptiste allemande et l'expansion du Baptisme en Europe.

Comme en France, une brève période de liberté, entre 1848 et 1851, fut suivie, pendant plus de quatre années, d'une nouvelle action répressive gouvernementale très violente contre les « sectes étrangères », dont les Baptistes. Et il fallut l'intervention de membres influents de l'Alliance Evangélique Européenne pour amener le roi Guillaume IV à plus de tolérance. En 1855 put alors être formée une Association Générale des églises baptistes non seulement d'Allemagne mais aussi de plusieurs pays limitrophes. Ce fut l'« Union baptiste allemande », dont Oncken était la cheville ouvrière. Par des voyages multipliés, dans l'intérêt du travail de l'évangélisation par les églises baptistes dans tout le centre européen,

Oncken fut au Baptisme continental, dans le cours du XIXe siècle, ce que Wesley avait été au Méthodisme de Grande-Bretagne au cours du XVIIIe siècle. Entre 1839 et 1860, grâce à sa débordante activité, le Baptisme s'était implanté au Danemark, en Suède et Norvège, dans les pays baltes, en Russie, en Hongrie et en Autriche, dans les Balkans, en Hollande et en Suisse allemande.

Oncken ne tarda pas à reconnaître la nécessité d'une décentralisation du travail qu'il avait lui-même organisé, et qui n'était plus conforme aux principes de l'ecclésiologie baptiste. C'est pourquoi, au fur et à mesure que les églises de chaque région ou pays étaient en mesure d'exercer leur autonomie, elles étaient exhortées à se constituer en Associations indépendantes, ne conservant qu'un lien spirituel avec les autres.

En Allemagne même, les villes de Hambourg, Berlin, Kœnigsberg et Barmen devinrent bientôt les quatre principaux centres d'action baptiste, et l'Union Baptiste allemande fut divisée en cinq grandes Associations régionales. Depuis 1880, un Séminaire fondé à Hambourg a contribué à former un nombre important de pasteurs et de missionnaires.

Développement ultérieur du Baptisme en Allemagne

Les rapides progrès des Baptistes d'Allemagne sont indiqués par les chiffres suivants : en 1834, la première et seule église qui existait comptait 7 membres. En 1851, il y avait 47 églises et 3 740 membres. En 1884, lors de la mort d'Oncken, il y avait 150 églises et 31 000 membres; en 1922, 245 églises et 55 770 membres. En 1939, à la veille de la seconde guerre mondiale, 275 églises et 72 500 membres. Dans l'infernale fournaise morale et physique que furent pour l'Allemagne la guerre et l'après-guerre, de 1943 à 1950 en particulier, un extraordinaire souffle de Réveil spirituel a passé sur les Baptistes de ce pays, provoquant un accroissement d'effectifs inusité : en 1950, il y avait en Allemagne, tant à l'Est qu'à l'Ouest, 559 églises et 100 200 membres. Ce Réveil se manifesta surtout parmi les jeunes, répartis à fin 1950 en 724 Unions locales, comptant en tout 15 690 membres.

Ainsi, après 125 ans d'existence, en Europe Continentale (exceptant la Grande-Bretagne et la Russie Soviétique), les chrétiens baptistes étaient au nombre

de 330 000 (ce qui représente une population d'environ un million de personnes). La plupart d'entre eux doivent à Gerhard Oncken de faire partie aujourd'hui de cette noble phalange.

B. — LES PAYS SCANDINAVES ET LES RÉPUBLIQUES BALTES

Les vues baptistes se sont introduites et répandues en Scandinavie en partie grâce aux travaux d'Oncken et de Köbner et en partie par le témoignage de marins scandinaves entrés en contact, à New-York, avec les Baptistes des Etats-Unis.

L'Ecclésiasticisme d'Etat luthérien établi en Scandinavie après la Réforme avait engendré une forme de religion sacramentaliste, découlant de la doctrine de la régénération baptismale. Au début du XIXe siècle, le rationalisme régnait en maître au sein du clergé de l'Eglise luthérienne. Et cela constituait, par réaction, un terrain favorable à l'acceptation d'une forme de religion expérimentale. D'autant plus que le Piétisme allemand et le mouvement des Frères Moraves y avaient ouvert la voie à une conception de l'Eglise plus conforme aux données du Nouveau Testament.

Danemark — Au sein de l'Eglise d'Etat, une saine réaction contre le matérialisme d'une part et le rationalisme religieux de l'autre s'était manifestée au commencement du XIXe siècle, par le moyen d'hommes comme le pasteur *Mynster*, qui devint Evêque de Copenhague, le pasteur *Grundtvig* et le philosophe *Sören Kierkegaard*, qui insistaient sur l'autorité de la Parole de Dieu reçue dans la foi. Parallèlement, un mouvement analogue se dessinait dans le peuple, sans provoquer pour cela de dissidence.

C'est alors que Julius Köbner, le fils d'un rabbin d'Odense, revint de Hambourg, où il travaillait avec Oncken, dans sa patrie, en 1839. Il visita divers groupes de Piétistes laïques, leur exposa ses vues nouvelles sur le baptême et sur l'Eglise, et gagna en particulier à sa cause un nommé P.C. *Mönster*, de Copenhague, qui avait déjà eu des doutes sur l'aspersion des nouveau-nés. En Octobre 1839, Mönster et dix autres personnes furent baptisés. Ce fut la première église baptiste au Danemark et en Scandinavie. Malgré de vives persécutions le mou-

vement s'étendit. En 1865 fut constituée l'Union Baptiste Danoise, d'abord affiliée à l'Union Baptiste Allemande, puis indépendante à partir de 1887.

Les Baptistes danois comptent aujourd'hui 39 églises et 7.200 membres. Ils ont un Séminaire de théologie et une Société missionnaire.

Suède. — Depuis la fin du XVIe siècle, la Suède, par l'action du roi Gustave Vasa, a remplacé l'Ecclésiasticisme d'Etat catholique romain par le luthérien. Dès lors, seule l'Eglise luthérienne était habilitée pour s'occuper de l'aspect religieux de la vie des habitants. Ne pas faire baptiser un enfant était donc considéré comme un délit, punissable par la loi. Un étudiant fut expulsé du pays pour avoir nié la légitimité du baptême des enfants, et un cordonnier fut emprisonné vingt ans pour la même raison. En 1726 l'Edit royal appelé « Konventikel Plakatet » interdisait, sous peine de sanctions sévères, toutes réunions religieuses particulières, comme celles que des cercles de Piétistes ou de Frères Moraves avaient inaugurées, tout en n'allant pas jusqu'à la dissidence ecclésiastique. Cet Edit fut surtout appliqué entre 1830 et 1855, lorsque le Méthodisme et le Baptisme, à la suite du Réveil religieux, firent leur apparition en Suède.

Les débuts du Baptisme suédois. — Par leurs contacts avec les Baptistes d'Allemagne et du Danemark, deux Suédois adoptèrent les vues baptistes. Le premier, le capitaine au long cours *Gustaf Schroeder*, pendant un séjour à New-York, suivit des réunions au « Baptist Mariners' Temple », se convertit et reçut le baptême-immersion. De retour en Suède il rencontra à Göteborg un colporteur biblique nommé F.-O. *Nilsson* qui lui aussi, ancien marin, s'était converti à New-York (dans une église pédobaptiste) puis avait offert ses services à une Société missionnaire biblique américaine pour travailler à l'évangélisation de ses compatriotes marins, en Suède (1839). Ce ne fut qu'en 1845 que les deux hommes se connurent. Et Nilsson, acceptant l'enseignement du Nouveau Testament sur le baptême, se rendit en 1847 à Hambourg pour recevoir ce baptême de la foi, des mains d'Oncken, dans les eaux de l'Elbe.

De retour en Suède, il y baptisa treize mois plus tard cinq autres personnes et fonda avec Schröder la première église baptiste suédoise, comptant sept membres. Ces baptêmes avaient eu lieu la nuit, à *Vallersvik*, dans un humble cottage. Mais la chose fut connue et fit scandale.

Epreuves et persécutions. — Anders Wiberg. — Cette action illégale fut le point de départ d'indicibles épreuves pour Nilsson et les membres de son troupeau. Lui-même fut traduit en justice et condamné. La Cour d'Appel ratifia la décision du Tribunal, et le Roi, malgré ses sentiments de bienveillance, ne put empêcher l'exécution de la sentence de bannissement.

Pendant que les membres de son église subissaient de multiples vexations, Nilsson dut quitter son pays et se rendit à Copenhague, puis de là aux Etats-Unis, où il accompagna un convoi de Baptistes suédois chassés par les mesures de rigueur prises contre eux. Ce ne fut qu'à partir de 1860 que les Baptistes furent tolérés en Suède.

En 1852, avant de quitter l'Europe, Nilsson avait été appelé à baptiser un homme qui devait jouer plus tard un rôle de premier plan dans l'histoire du Baptisme suédois : *Anders Wiberg* (1816-1887). Ancien étudiant à l'Université d'Upsala, puis pasteur de l'Eglise luthérienne, Wiberg avait été attiré par le Piétisme. Alarmé par les progrès du Baptisme, il avait commencé la rédaction d'un ouvrage sur « Les erreurs de l'Anabaptisme ». Sur ces entrefaites, il eut l'occasion de rencontrer Oncken, qui le convainquit de sa propre erreur. Et l'ouvrage commencé par Wiberg devint un ardent plaidoyer en faveur du Baptême et de l'Eglise des professants. Dès lors Wiberg fut un des principaux animateurs du Baptisme suédois et aida à constituer la première église baptiste de Stockholm. Ses dons exceptionnels de théologien et d'administrateur lui permirent de vaincre de nombreuses résistances et de faire entendre le témoignage baptiste dans tous les milieux.

Liberté, Réveil, Evangélisation, Affermissement de l'œuvre. Grâce à une liberté encore partielle, Wiberg put convoquer en 1857 une Conférence générale de représentants des églises baptistes suédoises ; il y avait alors 45 églises et 2 105 membres (dont plusieurs encore en prison). Mais un Réveil spirituel commençait. 1290 personnes avaient reçu le baptême en une seule année. La liberté complète ne tarda pas à être acquise.

En 1866, un Séminaire fut fondé à Stockholm, et de nouvelles églises étaient dressées un peu partout. De 186 en 1866, leur nombre était passé à 534 en 1882. Elles étaient réparties en dix Associations ou « Districts d'Union », elles-mêmes réunies en Union baptiste, à partir de 1889. En 1872 une Société missionnaire avait

été fondée ; elle ouvrit des champs de mission successivement en Chine, en Afrique, en Russie, dans les Pays baltes et aux Indes.

Malgré une émigration constante vers l'Amérique, les Baptistes de Suède ne cessaient de croître en nombre, atteignant jusqu'à 62 000 membres baptisés, au début de ce siècle. A deux reprises, en 1907 et en 1932, des mouvements à forme « pentecôtiste » provoquèrent la sécession de plusieurs milliers de membres. Néanmoins, grâce à une sage et ferme administration, à une forme de piété vivante et conquérante et à une action missionnaire intense, les vides ainsi causés dans les rangs baptistes furent assez rapidement comblés.

La Suède est le pays d'Europe où la proportion du nombre des Baptistes, par rapport à la population totale, est la plus élevée.

Norvège. — La voie fut ouverte au Baptisme, dans ce pays presque entièrement luthérien, par l'action d'un pasteur de l'Eglise établie, G.A. *Lammers*, en qui l'influence des « Frères Moraves » provoqua un revirement d'attitude à l'égard de la question du baptême et de la définition du membre d'Eglise. En 1855, à la suite d'un Réveil dans sa communauté, il se retira de l'Eglise nationale et constitua une « Eglise Chrétienne Apostolique libre ». En principe opposé au baptême des enfants et favorable à l'immersion des croyants, il déconseillait cependant le « re-baptême » des personnes parvenues à la conversion et qui, dans leur enfance, avaient reçu le baptême-aspersion.

L'illogisme de cette position dérouta les membres de la nouvelle église du pasteur Lammers. L'un d'eux se rendit donc à Hambourg, pour demander au pionnier J.-G. Oncken de lui donner le baptême des croyants (quoiqu'ayant été aspergé dans son enfance). C'était en 1857. D'autres personnes, dont la fille même du pasteur Lammers, adoptèrent aussi cette attitude. Effrayé par cette manifestation de « fanatisme anabaptiste », le pasteur rétablit la pratique du baptême des enfants, non sans avoir provoqué la sécession en 1860, d'une partie de son troupeau, constituée en « Eglise chrétienne dissidente », à principe baptiste, à Skien.

Entre temps, à la faveur de ces événements, une œuvre spécifiquement baptiste fut ouverte en Norvège. Sur la demande du leader baptiste suédois Anders Wiberg et avec l'aide de la Société missionnaire qu'il avait

fondée, un colporteur évangéliste danois nommé *Frederick Rymker* fut placé en Norvège en 1857. Ancien marin, il s'était converti et avait été baptisé au « Baptist Mariners' Temple » de New-York, quelques années auparavant. Avec deux aides, il contribua à fonder à Porsgrund, non loin de Skien, la première église baptiste norvégienne, comptant huit membres (Avril 1860). Les Baptistes d'Angleterre et des Etats-Unis s'intéressèrent à cette œuvre nouvelle, qui se développa en harmonieuse collaboration avec les Baptistes de Suède et de Danemark. En 1877 fut constituée la « Conférence Baptiste de Norvège » qui groupait 22 églises, avec 1 680 membres. Une Société missionnaire, un Séminaire et diverses autres œuvres furent fondés, et le travail se développa sans rencontrer trop d'obstacles. En 1948 il y avait en Norvège 7 450 membres d'église, répartis en 62 communautés locales.

Finlande. — Comme la Bohême et la Pologne, la Finlande est située à la limite de divers grands pays voisins, et ses frontières ont été souvent modifiées. Aussi, sa population est très diverse, tant par les races que par les langues.

Au temps de la Réformation, la Finlande était rattachée à la Suède et, comme elle, fut gagnée au Luthéranisme (96 % de la population est luthérienne). Mais la Finlande a vu souvent se produire des mouvements antipédobaptistes.

Le mouvement positivement baptiste a pris naissance dans l'Ile Aland en 1855, au moment de la guerre de Crimée, lorsque l'île fut occupée par la flotte anglaise. Puis, favorisé par les Baptistes suédois, ce mouvement gagna la Finlande continentale, qui était alors sous la domination tsariste russe. De sévères persécutions furent dirigées contre les premiers Baptistes. Néanmoins le mouvement s'est étendu, et en 1905 fut constituée la « Conférence nationale baptiste finlandaise », pour les églises de langue finlandaise. En 1950, cette Union comptait 16 églises et 920 membres. Une autre Union, comprenant les églises de langue suédoise, compte 1 900 membres répartis en 27 assemblées locales.

Depuis 1922, grâce à l'influence de la Russie soviétique, la séparation des Eglises et de l'Etat a été faite, ce qui a accordé la pleine liberté d'action aux Baptistes.

CHAPITRE XXI

LES BAPTISTES EN RUSSIE (U.R.S.S.)

Coup d'œil sur le passé. — La tragédie religieuse de la Russie.

Nulle part plus qu'en Russie la faillite de ce qu'on appelle « le Christianisme » n'a été aussi tragique et aussi complète. Jusqu'en 1917, la dynastie des Romanoff jouissait d'un pouvoir absolu s'exerçant non seulement sur la Russie proprement dite, mais sur la Finlande, sur les trois Pays baltes (Esthonie, Lettonie et Lithuanie), sur une partie de la Pologne et la Bessarabie. Au gouvernement autocratique des Tsars, s'étendant sur ce vaste territoire de l'Est européen, était intimement associée l'Eglise Orthodoxe d'Orient, forme d'Eglise qui professait le culte d'un passé qui n'avait rien de commun avec le vrai « passé chrétien » : celui du temps où le Christ de Galilée et de Judée vivait et enseignait, et d'où Lui — l'éternel « contemporain » — parle à Son peuple.

Soumis au double magistère d'une telle Eglise et d'un tel Gouvernement politique indissolublement alliés, le peuple russe était tombé dans un profond état d'ignorance et de pauvreté, de superstition et d'immoralité. Dans l'Ecclésiasticisme d'Etat du régime Tsariste, l'Eglise appelée « Chrétienne » était ennemie de tout progrès, adversaire résolue des droits populaires. Et la magnificence de son culte ritualiste, la splendeur de ses icones, sous la gloire dorée de ses dômes byzantins, offraient le plus pénible contraste avec la condition morale, spirituelle et sociale du peuple.

La tragédie religieuse de la Russie résidait alors dans le fait que, au sein de ce peuple profondément mystique, l'idée d'un Dieu chrétien associé à une telle forme de religion ne pouvait engendrer que la haine. D'où les calamités qui ont assailli l'ancien régime politico-ecclésiastique de la Russie.

La seule possibilité de survie pour le Christianisme en Russie.

Il peut être affirmé que ce qui a permis au Christianisme de subsister en Russie, c'est l'accueil fait au Message chrétien tel que l'ont proclamé les « sectes dissidentes », et spécialement les Mennonites et les Baptistes. Cela, en désolidarisant l'idée chrétienne d'avec toute forme désuète de gouvernement politique et en établissant la totale indépendance de l'Eglise du Christ à l'égard du Pouvoir politique et des classes ou castes dirigeantes ; aussi, en reconnaissant la valeur de l'homme en tant qu'homme, et ses droits imprescriptibles dans l'Eglise comme dans l'Etat. Or, seules pouvaient rendre un tel témoignage des églises locales qui mettaient l'accent sur la nécessité d'une foi personnelle, confessée dans un baptême où le sujet s'engage consciemment devant Dieu, pour devenir un disciple du Christ, à la fois libre et responsable.

Le travail préparatoire au témoignage des Baptistes.

Le Baptisme proprement dit, en Russie, est d'origine récente. Il remonte à la seconde moitié du XIXe siècle. Mais la voie lui a été préparée par la présence, dans le sud du pays, de « sectes » dissidentes composées de Luthériens et de Mennonites de descendance allemande, immigrées aux temps de Pierre le Grand et de Catherine II. Il faut mentionner aussi la secte des *Molokans*, elle-même issue des *Doukhobors*, qui, par réaction contre le ritualisme sacramentaliste, rejetaient à la fois le port des armes et les pratiques du baptême et de la Cène, comme les Quakers. Beaucoup de pionniers baptistes russes furent recrutés parmi les Molokans.

Un autre moyen de préparation au Baptisme fut la diffusion de la Bible traduite en langue russe par le Patriarche *Cyrille Lucas* (1572-1638). En 1812 le Tsar Alexandre Ier autorisa l'établissement de la Société Biblique britannique et étrangère en Russie, ce qui souleva l'hostilité du Saint-Synode Orthodoxe. Le travail des « sectes » fut aidé par la diffusion, d'ailleurs toute relative, de bibles et d'évangiles.

Le mouvement baptiste parmi les colons allemands.

Au milieu du XIXe siècle, un puissant Réveil religieux se manifesta dans les colonies allemandes de l'Ukraine

et d'autres régions de Russie méridionale. Ces réveils furent suscités par le pasteur *Wuest*, venu de Wurtenberg, parmi les Mennonites, et le pasteur *Bonnekämper*, parmi les Luthériens et Réformés de la région d'Odessa. L'étude attentive du Nouveau Testament amena plusieurs de ces chrétiens réveillés à adopter la doctrine et la pratique du baptême des croyants, à partir de 1864. *August Liebig*, un aide d'Oncken, qui avait travaillé en Allemagne puis en Roumanie, vint alors aider à la constitution d'églises baptistes en Ukraine. Un certain nombre de membres de ces églises baptistes émigrèrent ensuite vers l'Est et le Sud-Est, dans la région du Don et la Transcaucasie. La colonisation de la Sibérie se fit en partie par des Russes allemands, dont beaucoup étaient devenus Baptistes.

Par les travaux missionnaires de *Lehmann* et de *Kargel*, collaborateurs d'Oncken, le Baptisme pénétra en Volhynie et de là s'étendit plus encore vers l'Est, en direction d'Orenbourg et de Samara, sur la Volga. Baptistes et Mennonites agirent en étroite collaboration dans ces régions, et ils s'adonnaient spécialement à la culture, notamment celle du blé — en Ukraine surtout —. L'une après l'autre, des associations régionales d'églises baptistes se constituèrent. Il y en eut jusqu'à six, couvrant tout le sud et le sud-ouest de la Russie tsariste.

Le mouvement baptiste parmi les Russes slaves.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, il se produisit aussi de puissants mouvements religieux parmi les Slaves de Russie.

a) *En Transcaucasie.* — A Tiflis, un marchand nommé *Voronine*, chef d'une communauté de Molokans, parvint aux vues baptistes par la seule étude du Nouveau Testament. Il fit la connaissance d'un artisan de Kowno (Kaunas) en Lithuanie, nommé Kalweit. Ancien luthérien, celui-ci avait désiré recevoir le baptême d'eau, et s'était rendu à cet effet en Prusse Orientale, en 1858, dans une église baptiste fondée par Oncken. Emigrant ensuite à Tiflis, dans le Caucase, Kalweit y rencontra des Baptistes allemands et entra ainsi en contact avec Voronine, qu'il baptisa en 1868, en même temps que quelques autres. Ainsi fut fondée la première église baptiste russe, à Tiflis. Deux de ses membres, *Pavloff* et *Ivanoff*, devinrent de puissants évangélistes, qui donnèrent une grande extension au Baptisme dans cette région.

b) *En Ukraine.* — L'œuvre baptiste en Ukraine a été le résultat de l'action des *Stundistes*. Ce nom fut donné à des colons allemands luthériens et à des Russes Orthodoxes qui, vers 1860, furent amenés par l'étude de la Bible à rejeter les pratiques formalistes de l'Eglise officielle. Ils instituèrent entre autres des « heures de recueillement », pour l'étude de la Bible et la prière, dans des réunions spéciales appelées « stunden ». D'où le nom qui leur fut donné. Eux-mêmes s'appelaient « Frères ». Après qu'ils se furent associés aux Baptistes de Caucase, dont ils partageaient les vues et les pratiques, on les désigna sous le nom de « Baptistes ».

Si le gouvernement tsariste laissait aux colons allemands devenus Baptistes une certaine liberté, il n'en fut pas de même pour les sujets russes, anciens Orthodoxes, qui avaient passé au Baptisme. A partir de 1881, une violente persécution fut déchaînée, à l'instigation du clergé Orthodoxe, contre ces « renégats ». Les prisons se remplirent et l'exil en Sibérie, dans des conditions inhumaines, devint une peine courante.

Le mouvement des « Chrétiens évangéliques » en Russie septentrionale.

Indépendamment du mouvement des Baptistes de Transcaucasie et d'Ukraine, un mouvement similaire naquit en Russie du Nord, à Saint-Petersbourg (aujourd'hui Leningrad). Différent de l'autre, qui s'était produit dans la classe populaire paysanne, celui-ci se développa dans la classe aisée et aristocratique. A son origine se trouve un chrétien anglais, *Lord Radstock*, qui, en 1874, fut invité à venir prêcher à Saint-Petersbourg. De nombreuses personnes furent gagnées par lui à la foi évangélique ; elles appartenaient à la société bourgeoise et même à la famille impériale. Parmi les nouveaux convertis se trouvaient le *Comte Bobrinsky*, ministre des Affaires Etrangères de Russie et le *Colonel Paschkof*. Ces gens s'organisèrent en églises du type baptiste, quoique admettant aussi des non-baptisés dans leur sein. Le Colonel Paschkof employa sa fortune à ouvrir des salles d'évangélisation et à répandre les Ecritures.

Une tentative de rapprochement avec les Baptistes d'Ukraine et de Transcaucasie éveilla la suspicion des autorités gouvernementales et provoqua des mesures répressives violentes contre les « Paschkovites ». En même temps que quelques-uns de ses aides, le Colonel

Paschkof fut envoyé en exil et ses biens furent confisqués. L'œuvre continua néanmoins et fut poursuivie par *Ivan Prokhanoff*. Les assemblées ainsi constituées, où se pratiquait le baptême-immersion des croyants, restèrent organiquement indépendantes, fidèles au congrégationalisme intégral. On appela leurs membres les « Chrétiens évangéliques ». Ce qui les distingua des Baptistes d'origine allemande en Russie, lesquels avaient adopté une organisation fédérative, en relation avec les Baptistes d'Allemagne et d'Amérique.

Ces Baptistes « Chrétiens évangéliques » furent eux aussi durement persécutés dans toute la Russie septentrionale. La Révolution bolcheviste de 1917 leur apporta une liberté relative, mais leurs communautés connurent pendant plusieurs années une grande détresse matérielle.

Les Baptistes de Russie depuis la Révolution des Soviets.

La Révolution d'Octobre 1917 proclama, avec la séparation de l'Eglise d'avec l'Etat et la liberté de conscience, la liberté de propagande, religieuse aussi bien qu'anti-religieuse. Mais le souvenir laissé par l'action et l'influence de l'Eglise, aux temps de l'absolutisme politique des Tsars, était si odieux que pendant de nombreuses années, toutes les formes de religions et d'Eglises furent âprement combattues. Seule, pratiquement, la propagande anti-religieuse fut autorisée.

Peu à peu cependant, les heureux effets de la séparation d'avec l'Etat, pour l'Eglise Orthodoxe, se firent sentir. La religion devint plus spirituelle. Quant aux Baptistes et aux Chrétiens évangéliques, le nouveau régime politique leur valut de ne plus subir les vexations et les mesures répressives exercées autrefois contre eux, à l'instigation de l'Eglise d'Etat. Répudiant alors leur ancienne doctrine de pacifisme intégral et de séparation absolue d'avec le monde, beaucoup d'entre eux furent prêts à accorder leur plein appui au nouveau système de gouvernement, qui leur avait apporté le bénéfice de l'égalité devant la Loi, avec les autres formes d'églises.

La situation du Baptisme en U.R.S.S. au milieu du XXe siècle.

Parmi tous les pays d'Europe, c'est en Russie que le mouvement baptiste a connu le développement le plus rapide et que les Baptistes sont devenus les plus nom-

breux ; cela en moins de trois générations. L'absence d'organisation unifiée et de rapports précis empêche de faire une évaluation exacte sur l'importance numérique des Baptistes de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Selon la déclaration faite au Dr Rushbrooke, en 1922, par un homme d'Etat soviétique, il y avait à cette époque un total de trois millions et demi de Baptistes (baptisés ou non) — ce qui pouvait représenter environ un million de baptisés, membres réguliers —, répartis en 3 200 églises. Mais ces chiffres ne peuvent être considérés que comme approximatifs. Et depuis cette époque, les dirigeants de l'Alliance baptiste Mondiale n'ont pas été à même d'entretenir des rapports normaux et suivis avec les Baptistes de l'Union Soviétique. On sait toutefois que malgré certaines restrictions imposées au travail de l'évangélisation et à celui de l'éducation religieuse de l'enfance et de la jeunesse, les Baptistes de l'U.R.S.S. jouissent de la liberté de culte en commun, du droit de posséder des immeubles, d'imprimer et de diffuser des Bibles et de la littérature religieuse, ainsi que de former des prédicateurs et conducteurs d'églises. On sait aussi qu'en 1944, les deux groupes importants de l'« Union des Baptistes » et de l'« Union des Chrétiens Evangéliques » ont été réunis pour constituer en commun le « Conseil de l'Union des Chrétiens Evangéliques Baptistes en Russie ».

CHAPITRE XXII

LES BAPTISTES DANS LES AUTRES PAYS D'EUROPE

L'expansion du Baptisme moderne en Europe continentale.

En moins d'un siècle, depuis les premiers baptêmes suivis de constitutions d'églises du type baptiste dans le Nord de la France et à Hambourg, en Allemagne, entre 1822 et 1835, le mouvement baptiste contemporain s'est étendu dans tous les pays d'Europe, sauf l'Albanie et la Turquie. En 1950, il y avait en Europe, — sans compter la Grande-Bretagne et la Russie proprement

dite — environ 330 000 Baptistes, dont l'action conquérante n'a pas été arrêtée par les graves perturbations des deux guerres mondiales de la première moitié du XXe siècle.

Dans le Centre, le Nord et le Sud-Est européens — régions où le mouvement anabaptiste du XVIe siècle avait connu une existence active éphémère, — la diffusion du Baptisme fut relativement aisée et rapide, sous l'énergique impulsion du missionnaire Gerhard Oncken et de ses collaborateurs. Dans le Sud-Ouest de l'Europe — les pays latins où la puissance de l'Ecclésiasticisme d'Etat du Romanisme avait déjà été capable de s'opposer à la Réforme du XVIe siècle —, la naissance et le développement du Baptisme furent lents et difficiles. Il fallut l'appui du zèle missionnaire des chrétiens baptistes de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud et de l'Angleterre pour permettre aux premiers Baptistes des pays latins de conquérir leur droit à la vie.

I. Europe Centrale.

Après l'Allemagne, d'où nous avons vu que le Baptisme a rayonné dans les régions limitrophes, il nous reste à donner un bref aperçu du mouvement baptiste dans les deux pays de langue allemande (Autriche et Suisse allemande), en Hollande, en Pologne et en Tchécoslovaquie.

Suisse allemande. — Au cours d'un voyage dans le sud de l'Allemagne, en 1847, Oncken pénétra en Suisse et, après avoir baptisé quelques personnes à Hochwart, il y fonda une église baptiste. Peu après une autre fut établie à Zurich, où 325 ans plus tôt la première église anabaptiste d'Europe avait connu une brève existence. Là comme ailleurs, encore au XIXe siècle, l'action baptiste fut réprimée, des parents furent contraints d'apporter leurs enfants au baptême, et ce ne fut qu'en 1874 que la pleine liberté religieuse fut accordée par le Gouvernement fédéral. Il y a en Suisse allemande dix églises baptistes avec 1 340 membres.

Autriche. — Le Baptisme fut introduit dans ce pays par des gens qui, après le grand incendie de Hambourg, en 1842, y vinrent travailler à la reconstruction de la ville sinistrée. Ils y entrèrent en contact avec l'église d'Oncken. Revenus chez eux en Autriche, il y furent visités puis baptisés par Oncken en 1847. Mais la première

église ne fut définitivement établie, à Vienne, qu'en 1869, après une période de violentes persécutions faites à l'instigation du clergé romain. L'opposition dure encore.

Hollande. — Un pasteur de l'Eglise Réformée hollandaise, *Johannes Feisser*, né en 1805 et homme de grand savoir, fut amené à douter de la validité du baptême des enfants et certains de ses écrits, en 1843, après avoir entraîné sa révocation par le Synode provincial, attirèrent l'attention des Baptistes allemands. Köbner, le collaborateur d'Oncken, vint le visiter. En 1845, Feisser et six autres personnes furent baptisés par lui. Tels furent les débuts du mouvement baptiste en Hollande. L'œuvre se développa, malgré la persécution, et s'étendit de Gasselte-Nijveen, où elle avait commencé, dans d'autres parties des Pays-Bas. En 1881 l'Union Baptiste de Hollande fut fondée, comprenant 8 églises et 290 membres. Un siècle après son début, l'œuvre baptiste hollandaise comprenait 45 églises et près de 6 700 membres.

Pologne. — Située entre l'Allemagne et la Russie, sans frontières naturelles, la Pologne a une histoire tourmentée. L'œuvre dénominationnelle des Baptistes apparaît, à partir de 1858, par d'humbles débuts isolés et sporadiques dans diverses régions de ce pays à population très disparate par les races et par les langues. Partout les Eglises d'Etat (d'Allemagne, de Russie ou d'Autriche) se sont violemment opposées à l'action baptiste. La première église baptiste fut fondée à Lodz, par le baptême, en 1858, de l'évangéliste *Gottfried Alf.* De là le mouvement baptiste, né de contacts avec les Baptistes allemands, s'étendit vers l'Est et les colonies allemandes de Russie. Il existait en 1950 deux Unions d'églises : l'Union d'églises slaves, parlant le polonais, comptant environ 80 églises et 7 000 membres, et l'Union de langue allemande, comptant 41 églises et 8 340 membres.

Tchécoslovaquie. — Situé au cœur de l'Europe ce pays composé de la restauration des anciennes Bohême et Moravie, a été l'un des principaux centres de résistance aux prétentions catholiques romaines, dès le Moyen-Age, avec Jean Hus, Jérôme de Prague, Pierre Cheltschizki, les Frères de Bohême, les Anabaptistes et les Frères Moraves. La bataille de la *Montagne Blanche* (1620) y marqua la victoire de la violente Contre-Réforme des

Jésuites. Jusqu'en 1781 les « Sectariens » protestants n'eurent pas le droit d'y tenir de réunions. Sous le règne des Habsbourg, le gouvernement de Vienne fut aussi hostile aux Tchèques que celui de Buda-Pest le fut aux Slovaques. Le puissant Ecclésiasticisme d'Etat de l'Autriche-Hongrie dévouée à Rome rendit longtemps pratiquement impossible le travail religieux des « sectes » protestantes.

Le Baptisme contemporain a pénétré dans ce pays vers la moitié du XIXe siècle, avec le pionnier baptiste *A. Meereis*, colporteur de la Société Biblique Britannique, lui-même associé avec *Henry Novotny* (baptisé en 1877 à Lodz en Pologne) qui fonda en 1885 la première église baptiste à Prague. Après la guerre de 1914-1918 qui proclama l'indépendance de la Tchécoslovaquie, sous la présidence du Protestant *Thomas Masaryk*, le Baptisme connut une période de beau développement. Rien qu'en 1924, au cours d'un des mouvements périodiques de « Los von Rom », il y eut 3 200 baptêmes. L'Union Baptiste de Tchécoslovaquie, fondée en 1919, compte aujourd'hui 40 églises et plus de 4 000 membres.

II. Europe du Nord : Les Républiques Baltes.

Constituées en partie de populations mongoles, apparentées aux Finnois (Esthonie) et en partie d'Aryens (Lettons), ces républiques sont maintenant incorporées à l'U.R.S.S.

En *Lithuanie*, pays en majorité catholique romain, la première église baptiste a été fondée par Oncken à Memel en 1841. Une autre a été fondée à Kowno en 1879. Toutes deux sont de langue allemande. L'œuvre y a toujours été difficile. Elle compte 13 églises et 950 membres.

La *Lettonie*, capitale Riga, est devenue protestante dès le XVIe siècle, par l'influence de l'Allemagne luthérienne et de la Suède. La plupart de ses 1 900 000 habitants sont de race aryenne. Les Baptistes y ont pénétré en 1840. Par des rapports avec l'église baptiste de Memel, le groupe initial grandit, surtout au lendemain de la Guerre de Crimée, et en 1861 la première église fut fondée avec 72 membres. Malgré de violentes mesures répressives, l'œuvre s'étendit. La guerre de 1914-1918 fut ruineuse pour l'œuvre baptiste en Lettonie. Mais grâce

aux travaux d'un chrétien remarquable, le Dr *J.A. Frey*, cette œuvre reprit et se développa heureusement, jusqu'à compter 108 églises et 12 000 membres, à la veille de la guerre de 1939-1945.

L'*Esthonie*, au sud du Golfe de Finlande est, par la race et la langue de ses 1 500 000 habitants, très proche des Finlandais. Elle a longtemps subi l'influence de la Suède ; son Université de Dorpat a été fondée par le roi Gustave-Adolphe. L'Eglise grecque Orthodoxe y prédomina longtemps, comme Eglise Etablie. Les Luthériens et les Frères de Bohême y ont exercé une salutaire influence. A partir de 1877 des hommes de Réveil venus de Suède y suscitèrent un renouveau spirituel, au sein duquel naquit le mouvement baptiste. Les premiers baptêmes de croyants eurent lieu en 1884. Les Baptistes d'Esthonie ont bénéficié du ministère d'un homme d'action extraordinaire, le pasteur *Adam Podin*. En 1939, il y avait en Esthonie 51 églises et 9 000 membres.

III. Europe du Sud-Est.

L'œuvre pionnière d'Oncken et de ses collaborateurs s'est étendue jusque dans le Sud-Est européen, notamment en Hongrie et en Roumanie.

Hongrie. — La Hongrie d'avant 1914 comprenait, outre les Magyars de la Hongrie proprement dite, des Allemands, des Roumains et des Slovaques. La forme prédominante de religion était le Romanisme, mais l'Eglise Réformée y compte de nombreux adeptes. En 1846 une église baptiste y fut fondée, avec neuf membres, par les soins d'Oncken, à Buda-Pest. Cette église disparut lors de la révolution de 1848, pour renaître quelques années plus tard par les soins d'un Baptiste allemand nommé *Heinrich Meyer* (1873). Travaillant d'abord au service de la Société Biblique Britannique, Meyer dut s'en séparer lorsque son œuvre prit une tournure spécifiquement « baptiste » et connut un développement rapide. En 1893, malgré l'opposition des autorités civiles et ecclésiastiques, le nombre des Baptistes était passé à 3 200. Meyer sut s'entourer d'excellents collaborateurs, et en 1910 il y avait en Hongrie 16 900 Baptistes et 758 lieux de culte. Mais le remaniement territorial des Etats du Centre et du Sud-Est européens, à la suite de la première guerre mondiale, diminua la Hongrie au profit de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la

Yougoslavie. Ce qui désorganisa l'œuvre baptiste hongroise, dont une partie accepta l'appui de l'Etat, contrairement aux principes constitutionnels du Baptisme. En 1939, il y avait 100 églises et 14 100 membres.

Roumanie. — Avec l'Allemagne, la Russie et la Suède, la Roumanie est un des pays d'Europe où, malgré des conditions d'existence incertaines, le Baptisme a connu le plus large développement. Les principales difficultés sont venues de ce que, en 1919, l'ancienne Roumanie, où l'Eglise Grecque Orthodoxe était seule reconnue par l'Etat, fut agrandie de territoires comme la Bessarabie et la Transylvanie, où vivaient un grand nombre de Baptistes hongrois, allemands ou russes, chrétiens animés d'un grand zèle de prosélytisme et habitant au milieu de populations dont le gouvernement central roumain n'était pas sûr de la fidélité. D'où les persécutions violentes qui ont sévi contre les Baptistes en Roumanie entre 1920 et 1930 surtout.

Par ailleurs, ces persécutions ont comme auréolé de martyre les Baptistes, ce qui leur a valu par la suite de voir leur nombre s'accroître très rapidement. C'est ainsi que depuis le premier baptême, celui de *Karl Scharschmidt,* par Oncken, en 1845, (simple charpentier qui fut aidé dans son travail religieux baptiste, à partir de 1863, par l'Allemand August Liebig), le nombre des Baptistes s'était d'abord accru lentement, atteignant 250 en 1908.

A cette date commença le ministère d'un jeune pasteur baptiste roumain de grande valeur, *Constantin Adorian,* qui fut un chef remarquable dans la période difficile s'étendant entre 1912 et 1930. En 1921, après l'adjonction, au petit noyau roumain initial, des autres Baptistes de nationalités ci-devant hongroise, russe ou allemande, il constitua l'Union Baptiste de Roumanie et la dirigea avec un zèle admirable. A ce moment-là les Baptistes de la Convention du Sud, aux Etats-Unis, avaient adopté la Roumanie comme champ de mission. Ils accomplirent une très belle œuvre.

En 1939, il y avait en Roumanie 65 000 Baptistes, répartis en 420 églises. Un Séminaire installé à Bucarest pouvait difficilement satisfaire les demandes d'une œuvre grandissant si rapidement.

D'après des informations qu'il faut peut-être n'accepter qu'avec une certaine réserve, les Baptistes ont continué

à progresser encore et compteraient en 1950 près de 100 000 membres en Roumanie, devenue une « Démocratie populaire » dépendant de l'Union Soviétique.

Yougoslavie. — L'ancienne Serbie, agrandie en 1919 par l'adjonction de territoires limitrophes, a une population composée de Serbes, de Croates et de Slovènes. Les Baptistes allemands Heinrich Meyer, de Buda-Pest, et Julius Peter travaillèrent à répandre la Bible dans ces régions : le premier converti fut baptisé à Zagreb en 1883. L'œuvre ne s'est développée que difficilement et comptait, en 1939, 26 églises et 2 170 membres.

Bulgarie. — Ce pays aux races mélangées (Slaves, Tartares, Turcs) a subi partiellement l'influence mahométane, et la diversité des formes de religions a amené le Gouvernement à accorder la liberté de conscience et de culte. Les Baptistes y sont venus assez tardivement, en la personne de Kargel, un ancien aide d'Oncken venu de Saint-Petersbourg, en Russie, en 1880. Après un début prometteur, l'œuvre s'est ralentie. Elle ne comptait en 1939 que 16 églises et 676 membres.

IV. Europe Méridionale. Les Pays latins.

En dehors de la France et des pays de langue française déjà étudiés, il nous reste à voir comment le Baptisme a pénétré dans les trois autres pays latins : Italie, Espagne et Portugal.

Italie. — Il y avait des chrétiens en Italie avant même que Paul y vînt comme prisonnier, et les Baptistes revendiquent la descendance des chrétiens primitifs qui construisirent les baptistères rustiques, — simples excavations dans le sol — trouvés dans les catacombes, ou même des chrétiens qui, plus tard, bâtirent les beaux édifices abritant les baptistères que l'on voit encore aujourd'hui dans toute l'Italie. Depuis cette époque, où l'immersion baptismale était symbole de vie nouvelle, née de la mort et de la résurrection avec Christ, le changement du principe fondamental du Christianisme, par la puissance impériale ecclésiastico-politique de Rome, a rendu inutiles de tels baptistères. Dans les péninsules italienne et ibérique où la Rome papale a pu exercer son pouvoir, lire la Bible était devenu, pour un non clerc, à la fois péché et délit. Ce voile étendu sur la conscience individuelle, en créant l'obscurité, a rendu nécessaire un travail d'évangélisation par des Sociétés

bibliques et des Sociétés missionnaires évangéliques. Il est compréhensible que ce soit le pays qui a donné au monde Wyclif, Wesley et Carey qui, le premier, ait entrepris ce travail. Et après l'Angleterre, c'est l'Amérique protestante, tant du Nord que du Sud, qui a envoyé dans ces péninsules des missionnaires évangéliques.

En Italie, les premiers Baptistes modernes vinrent d'Angleterre à partir de 1863. Le pasteur *James Wall* s'établit à Bologne, et le pasteur *Edward Clark* à la Spezzia. Cette dernière ville, un port dans le golfe de Gênes, devint le centre d'une importante Œuvre missionnaire, continuée après la mort du pasteur Clark, en 1912, par le pasteur H.-H. Pullen.

De son côté la Société Missionnaire des Baptistes du Sud, aux Etats-Unis, entreprit à partir de 1872 une vigoureuse action évangélisatrice, sous la direction successive des pasteurs *George B. Taylor, D.-G. Wittinghill* et *Everett Gill*. Ceux-ci ont été admirablement secondés par des pasteurs italiens tels que les Drs *Aristarco Fasulo, Enrico Paschetto* et son fils Ludovico. Le témoignage baptiste est donné en Italie par près de 60 églises et plus de 4 500 membres.

Espagne. — Ce que l'Eglise Orthodoxe d'Orient avait été à la Russie tsariste, la Rome papale l'a été à l'Espagne. Après que la Réforme eut été écrasée par l'Inquisition dans ce pays, aucun effort ne put être tenté avant celui de la Société Biblique Britannique, à partir de 1835. Puis des « Frères » (Darbystes), pratiquant le baptême des croyants, vinrent à leur tour, ouvrant la voie aux Baptistes, américains et suédois (Pasteurs W. Knapp et E. Lund), en 1868 et 1877. Malgré des obstacles très grands, tant sous la royauté que sous le gouvernement de Franco, les Baptistes ont pu édifier et entretenir en Espagne environ 35 églises, comptant près de 2000 membres.

Portugal. — Dans ce pays foncièrement catholique romain, ce sont les Baptistes de l'ancienne Colonie portugaise du Brésil, en Amérique du Sud, qui ont entrepris au début du XX[e] siècle une action évangélisatrice (1907), par le moyen de la Société Missionnaire Baptiste brésilienne. Sous la direction du missionnaire *J.-J. Oliveira*, diverses églises ont été fondées, dont la première en 1908. La « Convention Baptiste Portugaise », constituée en 1920, compte aujourd'hui 16 églises avec 700 membres. Une œuvre missionnaire baptiste portugaise travaille en Afrique, dans l'Angola et le Mozambique

CHAPITRE XXIII

VUE D'ENSEMBLE SUR LES BAPTISTES DANS LE MONDE AU MILIEU DU XXe SIÈCLE.

L'Alliance Baptiste Mondiale.

Depuis le début du XIXe siècle, le nombre des Baptistes s'est considérablement accru. C'est ainsi qu'en 1825, il était dans le monde de 475 000. En 1895, il était passé à 4 705 000 ; en 1925, à 11 000 000, et en 1950 à 12 780 000 (sans compter les Baptistes de l'U.R.S.S., dont on ne connaît pas le nombre exact). Alors qu'à la fin du XVIIIe siècle il n'y avait des Baptistes qu'en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord, il s'en trouve maintenant dans toutes les parties du monde et dans plus de soixante pays.

Cet accroissement rapide et étendu a nécessité la constitution d'une organisation fédérative et volontaire des Baptistes du monde : l'*Alliance Baptiste Mondiale*, fondée à Londres en 1905. Son but est d'« unir ensemble dans une grande fraternité universelle les Baptistes des diverses parties du monde, de défendre la liberté religieuse et de proclamer les grands principes de leur foi commune. »

L'Alliance Baptiste Mondiale n'est pas une « Eglise », mais simplement une libre association d'Unions d'églises locales, ces églises étant elles-mêmes fédérées avec d'autres ou même complètement indépendantes administrativement.

L'« Alliance » a rendu de grands services en aidant à établir des rapports de confiance mutuelle entre divers groupes de Baptistes dispersés dans le monde et en favorisant des gestes d'entr'aide, tant spirituelle que matérielle, comme ce fut surtout le cas au lendemain des grandes guerres mondiales. Elle nomme un Bureau et tient des Congrès en principe tous les cinq ans, en divers lieux de la terre.

Jusqu'ici ces Congrès se sont réunis à Londres (Angleterre) en 1905, Philadelphie (Etats-Unis) en 1911, Stockholm (Suède) en 1923, Toronto (Canada) en 1928, Berlin (Allemagne) en 1934, Atlanta (Etats-Unis) en 1939, Copenhague (Danemark) en 1947 et Cleveland (Etats-Unis) en 1950.

Les Baptistes au sein de l'Œcuménisme.

Les Baptistes, qui constituent, à côté des Méthodistes, la dénomination protestante la plus nombreuse dans le monde — en dehors des Ecclésiasticismes d'Etats — ont toujours été favorables à la manifestation pratique de l'unité chrétienne au sein de l'humanité. Dans une large mesure, ils ont été les initiateurs de l'Œcuménisme Evangélique dans le monde. Dès l'an 1810 William Carey, missionnaire baptiste aux Indes et promoteur initial de l'action missionnaire évangélique des Temps Modernes, avait exprimé le vœu et prévu les premières dispositions d'un rassemblement périodique de représentants des Eglises Evangéliques de diverses dénominations, pour l'étude des questions relatives à l'action missionnaire mondiale. De son vivant, Carey a contribué à traduire ou faire traduire la Bible dans des langues parlées par un quart de la population du globe, donnant ainsi la première impulsion à l'action ultérieure des Sociétés Bibliques et des Sociétés Missionnaires du monde, sur la base de la Révélation biblique et chrétienne.

Des Baptistes étaient présents lors de la constitution de l'*Alliance Evangélique* à Liverpool en 1845, et à la première Conférence Universelle de cette Alliance, réunie à Londres en 1846. Des représentants des Sociétés Missionnaires baptistes prirent une part active à la première *Conférence Universelle des Missions Chrétiennes* réunies à Edimbourg (Ecosse) en 1910, et font partie du « *Conseil International des Missions Chrétiennes* ». Des représentants de plusieurs Unions d'Eglises baptistes ont participé aux travaux des grandes Conférences universelles, soit de l'« *Alliance pour l'Amitié internationale par les Eglises* », soit du Mouvement « *Foi et Constitution de l'Eglise* », soit du « *Mouvement Œcuménique des Eglises pour la Vie et l'Action chrétiennes* ».

Des délégués baptistes dûment accrédités par leurs églises ou Unions d'églises ont enfin pris part à la *Conférence Constitutive du Conseil Œcuménique des Eglises Chrétiennes* réunies à Amsterdam (Hollande) en 1948.

Le témoignage particulier des Baptistes dans les Mouvements Œcuméniques.

Malgré leur désir de collaborer loyalement à tous les efforts tentés pour favoriser et manifester l'unité de la foi, de la vie et de l'action des Eglises qui se réclament du Christ, les Baptistes ont été contraints de garder une certaine réserve à l'égard des divers mouvements œcuméniques tels qu'ils se sont présentés dans leurs manifestations doctrinales et pratiques, surtout au cours de la période qui couvre le second quart du XXe siècle.

Cela à cause de leur constant appel à l'autorité fondamentale de l'Ecriture Sainte, qui détermine leur attitude, dominée par le principe essentiel de la primauté de l'Esprit à l'égard de la question de l'Eglise dans sa constitution, dans sa vie et dans ses pratiques. D'où il découle pour les Baptistes et leurs églises une conception de l'Unité ecclésiastique incompatible avec toute autre qui accepterait un compromis avec une notion d'Eglise institutionnelle héréditaire et sacramentaliste, non-conforme au Nouveau Testament.

Le principe religieux unificateur des Baptistes, seul capable d'assurer la réelle catholicité (ou universalité) de l'Eglise, est et demeure celui du *sola fide* (« par la foi seule ») établi par le Nouveau Testament et réaffirmé par la Réforme protestante du XVIe siècle. Le salut de Dieu est un don de grâce, par l'Esprit, reçu personnellement par la foi, après repentance. Ce qui implique une relation directe et immédiate du pécheur pardonné avec Dieu, par le Christ Sauveur. Et si cette action de l'Esprit peut s'accomplir au sein et en quelque sorte par le moyen de la communauté chrétienne locale qu'est l'Eglise, son initiative est essentiellement divine. Mais elle ne devient complète que dans une réponse consciente de la foi, par l'homme repentant et pardonné, à l'offre gracieuse de l'amour de Dieu en Christ.

Une telle conception de la foi chrétienne dans l'Eglise est incompatible avec une notion d'Eglise institutionnelle unie à l'Etat, ou se perpétuant par voie héréditaire, en administrant le baptême-sacrement à des enfants irresponsables, innocents, inconscients de ce que Christ a fait pour eux. Une telle conception de la foi chrétienne dans l'Eglise est également incompatible avec une notion d'Eglise où Dieu n'est censé agir que par le moyen d'une

classe hiérarchisée de prêtres, armature organique destinée à assurer l'unité ecclésiastique dite « visible ».

La seule unité ecclésiastique reconnue par les Baptistes est celle qui peut découler d'une « unité de l'esprit, conservée par le lien de la paix » et basée sur le fondement d'« un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême » (Ephésiens 4:3 et 5).

La contribution des Baptistes à l'œuvre du Royaume de Dieu.

Quelqu'un a dit que si le XIXe siècle a été le siècle des Missions chrétiennes, le XXe aura été celui de l'Eglise chrétienne. Au cours de l'Histoire, aucune doctrine n'a été plus malmenée que celle de l'Eglise. Une fausse notion d'Eglise entraîne automatiquement une fausse notion de Salut. Faire de l'Eglise un *Moyen* de Salut, ou l'identifier avec le Royaume de Dieu, c'est ravir au Christ, éternel Fondement de l'Eglise, sa puissance salvatrice et sa seigneurie.

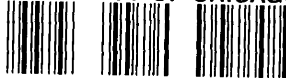
L'Eglise chrétienne est sur la terre le Témoin du Christ, le Signe annonciateur du Royaume de Dieu. Elle est basée sur la Foi. En cette fin du deuxième millénaire de l'ère chrétienne, quatre siècles après la Réforme, il conviendrait que les Baptistes — qu'on a parfois appelés les « Protestants d'entre les Protestants » — fussent à même de conduire à son terme normal l'œuvre amorcée par les Réformateurs. Cela, en donnant au monde la meilleure interprétation spirituelle du Christianisme par le moyen d'églises locales authentiquement inspirées par l'Esprit du Christ, dans la personne de chacun de leurs membres comme dans l'expression de leur vie collective.

Le nom de « Baptiste », après celui d'« Anabaptiste », nous a été donné par des gens qui nous reprochaient notre « étroitesse » quand nous refusions de baptiser des petits enfants. Depuis quelques années, les meilleurs historiens et les meilleurs théologiens, au sein du Protestantisme, nous donnent raison en établissant la légitimité, conformément aux données de la Révélation chrétienne et de l'histoire du Christianisme primitif, de notre position à ce sujet. En agissant ainsi, en faisant du bap-

tême des « nés de nouveau » — et non des nouveau-nés, — le moyen d'entrée dans l'Eglise, nous empêchons que soient dénaturées et la notion de Foi et la notion d'Eglise ; nous empêchons que le Royaume de Dieu obtienne droit de naturalisation au sein de l'humanité pécheresse, sans que cette humanité et ses membres composants aient eu à se repentir et à changer de vie, en passant par la conversion.

Telle est la contribution essentielle des Baptistes à l'œuvre du Royaume de Dieu. « Vous êtes le sel de la terre : mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? » a dit Jésus à ses disciples.

IMPRIMERIE MAZARINE
35, Rue Mazarine, 35
PARIS


44 750 952

BX
6231
.R86

ROUSSEAU 2/24/53
Histoire des églises
Baptistes

Div 3036

JAN 2 1953 **Bindery**

FEB 24 1953

MAR 7 1953 Copeland

CTS-303

3036

BX6231
.R86

SWIFT HALL LIBRARY